

BERNARD LANDRY

**L'INQUIÉTUDE À L'ÉGARD D'UN AVENIR
MENAÇANT :
TEMPORALITÉ, ÉTHIQUE ET PROSPECTIVE**

Mémoire
présenté
à la Faculté des études supérieures
de l'Université Laval
pour l'obtention
du grade de maître ès arts (M.A.)

**FACULTÉ DE PHILOSOPHIE
UNIVERSITÉ LAVAL**

Décembre 1997

© Bernard Landry, 1997



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-25639-1

Canada

Résumé

En partant de la thèse selon laquelle l'homme contemporain est *pris en otage par un avenir qui le menace et que pourtant il fait exister*, nous examinons dans ce mémoire en quoi cette problématique découle, d'une part, de la manière inadéquate dont l'éthique traditionnelle a tenu compte des conséquences futures du progrès technoscientifique, et, d'autre part, d'une conception de l'avenir qui ne permet pas à l'individu de tenir compte de l'accélération actuelle des changements. Par conséquent, nous nous interrogeons tout d'abord sur les raisons qui font que l'avenir est de nos jours menaçant. Par la suite, puisque cette problématique tient aussi à la façon qu'a l'être humain de comprendre l'avenir, nous examinons parmi différentes significations de cette dimension temporelle celle qui correspondrait le mieux à la réalité actuelle des changements. Enfin, étant donné que les mécanismes classiques de prévision ne permettent plus vraiment à l'homme contemporain de tenir compte de la vitesse des changements, nous évaluons en quoi l'attitude prospective peut être une manière appropriée de *faire face* à la menace exercée par les répercussions futures du progrès technoscientifique.

Étudiant
Bernard Landry

Directeur de recherche
Luc Bégin

Avant-propos

Pour certains étudiants, le chemin qui mène du baccalauréat à la maîtrise est simple. Sitôt le premier degré réussi, l'inscription à la maîtrise est déjà envoyée. Pour diverses raisons ce n'est malheureusement pas le chemin que j'ai parcouru. Par conséquent, je ne peux passer sous silence l'énorme encouragement et le soutien permanent que mon épouse m'a prodigué tout au long de ces années d'étude. Merci beaucoup Lise.

Par ailleurs, sans l'encadrement et le respect que mon directeur de maîtrise a su m'apporter tout au long de nos rencontres, je n'aurais sûrement pas pu terminer ce mémoire. Un grand grand merci Luc.

Enfin, Éric, grâce à tes corrections, tes suggestions et ton intérêt soutenu pour mon sujet de mémoire, tu m'as apporté une aide précieuse qu'il me fait plaisir de souligner. Merci Éric.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

i. Liminaire		1
ii. Problématique		2

Premier chapitre : **Impact du progrès scientifique sur l'éthique traditionnelle**

1.0 Préliminaire		5
1.1 De l'orientation du progrès scientifique		6
1.1.1 Idéologie du progrès scientifique		7
1.1.2 Transformations de la nature du progrès scientifique		11
1.2 De l'insuffisance de l'éthique traditionnelle		16
1.2.1 Présuppositions de l'éthique traditionnelle		16
1.2.2 Dimensions de l'éthique traditionnelle		21

Deuxième chapitre : **Étude de l'idée de la temporalité**

2.0 Préliminaire		26
2.1 De la représentation du temps		28
2.1.1 De la perception des changements		29
2.1.2 Quatre représentations temporelles		32
2.1.2.1 Représentation antique du temps		32
2.1.2.2 Représentation historique du temps		33
2.1.2.3 Représentation scientifique du temps		36
2.1.2.4 Représentation philosophique du temps		38
2.2 De la représentation du présent		42
2.2.1 Caractéristiques de la représentation du présent		43
2.2.2 Trois modes de justification des actions dans le présent		44

2.3 De la représentation de l'avenir	50
2.3.1 Conceptions de l' <i>à-venir</i>	51
2.3.1.1 Qu'est-ce que le futur?	52
2.3.1.2 Qu'est-ce que la destinée?	53
2.3.1.3 Qu'est-ce que l'avenir?	54
2.3.2 De l'influence de la technoscience sur <i>l'allure du temps</i>	57
2.3.2.1 Caractéristiques de l'accélération des changements	58
2.3.2.2 De l'origine de l'accélération des changements	60
2.3.3 De l'actualisation de l'avenir	64
2.3.3.1 Conséquences de l'accélération des changements	65
2.3.3.2 De la menace à l'égard de l'avenir	68

Troisième chapitre : De la prévision à la prospective

3.0 Préliminaire	70
3.1 Du rôle de la prévision dans l'éthique	73
3.1.1 L'avenir comme objet de connaissance	74
3.1.2 Objet de la prévision	77
3.1.3 De la prédiction aux conjectures	79
3.1.4 Modes d'appréhension de l'avenir	83
3.1.4.1 Divination et prophétie	84
3.1.4.2 Utopie et science-fiction	86
3.1.4.3 Futurologie et prospective	87
3.2 De la prospective	90
3.2.1 Nature de l'attitude prospective	91
3.2.2 Objet de la prospective	94
3.2.3 Fonction de la prospective	95
3.2.4 Composantes de l'attitude prospective	97
3.2.4.1 Voir loin	98
3.2.4.2 Voir large	99
3.2.4.3 Analyser en profondeur	99
3.2.4.4 Prendre des risques	101
3.2.4.5 Penser à l'homme	102
3.2.5 Du désengagement à l'égard de l'avenir	103

Conclusion générale

i. Remarque de conclusion	106
ii. Enjeux et limites de la prospective	108
iii. Épilogue	110

Bibliographie	112
----------------------------	------------

Regarder un atome le change, regarder
un homme le transforme, regarder
l'avenir le bouleverse.

Gaston Berger

INTRODUCTION

i. Liminaire

En 1865, Jules Verne publiait son roman : De la terre à la lune. Visionnaire à bien des égards, Jules Verne fait partie de ces rares auteurs qui ont su meubler l'imaginaire d'une multitude de générations de lecteurs et lectrices. Outre ses qualités d'écrivain, l'auteur de Vingt mille lieues sous les mers s'est surtout démarqué des autres écrivains par son grand talent à imaginer des événements, des situations et des découvertes bien avant leurs réalisations effectives. Considéré de nos jours comme le père du roman scientifique d'anticipation, Jules Verne a véritablement su faire naître, dès son époque, une véritable fascination à l'égard du futur. Que ce soit avec un sous-marin ou une fusée lunaire, Verne s'est toujours efforcé de présenter à ses lecteurs une vision de l'avenir qui soit merveilleuse et accessible. Voilà pourquoi ses romans nous parlent non pas d'un futur lointain et inaccessible, mais d'un futur proche et immédiat, dans lequel les actions se déroulent autour de nous : sous la mer, dans les airs et sur la lune. Somme toute, il se dégage des romans d'aventures de Jules Verne un certain sentiment d'optimisme à l'égard de l'avenir.

Quelque quatre-vingt-douze ans après sa mort, nous devons reconnaître que cet *intérêt* que les gens ont développé à l'égard du futur s'est graduellement transformé en *préoccupation*, allant jusqu'à prendre, en cette fin de siècle, la forme d'un réel sentiment *d'inquiétude*. La pollution, l'éventualité d'une guerre nucléaire et le Sida, par exemple, sont en effet autant de phénomènes qui obligent l'homme d'aujourd'hui à réfléchir à son *avenir* et, ce faisant, à s'intéresser à la question du *temps*. D'ailleurs, comme l'a fort bien illustré Jean Greisch, cette idée d'un *avenir menaçant* n'a probablement jamais eu autant d'importance et de répercussions qu'à notre époque.

Que nous le voulions ou non, nous sommes les architectes de la société à venir, car il ne nous appartient déjà plus d'enrayer le progrès technologique, même si nous le voulions. Ce qui nous

appartient en revanche, c'est la conscience que nous sommes d'ores et déjà pris en otage par cet avenir que nous faisons exister.¹

Remarquons, cependant, que cette crainte à l'égard d'un avenir menaçant n'est pas tout à fait un sentiment nouveau. Nous retrouvons en effet, à travers les siècles, plusieurs expressions de la peur de l'homme par rapport à son avenir. Que ce soit les bateaux que l'on baptisait, les talismans que l'on portait pour se protéger de la colère des dieux, les prières ou les incantations qui étaient faites avant un départ, etc., toutes ces expressions ont effectivement toujours eu pour fonction de conjurer le mauvais sort, c'est-à-dire d'éloigner des personnes les malheurs éventuels. Ainsi, à bien des égards dans l'histoire, l'avenir est souvent apparu comme chargé de menaces.

ii. Problématique

Ainsi, en partant de la thèse selon laquelle l'homme contemporain est *pris en otage par un avenir qui le menace et que pourtant il fait exister*, l'essentiel de notre propos visera à expliquer en quoi l'émergence de ce sentiment d'inquiétude à l'égard d'un avenir menaçant est le résultat d'une double inadéquation. La première inadéquation résulte de la façon dont l'éthique traditionnelle se préoccupe des conséquences futures du progrès technoscientifique. La seconde, quant à elle, découle d'une incompatibilité entre la conception que l'individu se fait habituellement de l'avenir et la réalité des transformations mises de l'avant par ce même progrès technoscientifique.

Mais comment analyser ce *paradoxe d'un avenir menaçant*? Pour ce faire, trois grandes interrogations guideront notre réflexion tout au long de ce travail. Ainsi, nous examinerons tout d'abord *sur quoi* repose ce sentiment d'inquiétude que nous constatons à l'égard de l'avenir. Par ailleurs, puisque cette problématique tient aussi à la manière qu'a l'être humain de percevoir et de se représenter une dimension du phénomène

¹ Jean GREISCH, cité dans la présentation du livre de Hans Jonas, Le principe responsabilité, Éditions du Cerf, Paris, 1991, p. 12

temporel, cette perception nous conduira par la suite à analyser plus précisément la conception de l'avenir et, conséquemment, l'idée de la temporalité en général. Enfin, étant donné le sentiment *d'urgence* que soulèvent certaines conséquences du progrès technoscientifique, nous examinerons pour conclure quelle attitude l'individu devrait adopter afin de tenir compte de cet avenir menaçant.

Dans cette optique, la première des trois interrogations nous conduira plus précisément à nous interroger sur l'origine de la menace que représente l'avenir. Deux perspectives seront à cet égard utilisées pour éclairer notre réflexion dans le premier chapitre. D'une part, l'examen de l'influence nouvelle qu'exerce la technique moderne sur l'agir humain nous permettra de comprendre *comment* l'homme contemporain a été pris en otage par son avenir. D'autre part, étant donné que l'éthique traditionnelle s'avère incapable de prendre en compte la portée nouvelle et efficiente de l'agir humain mise en place par le progrès technoscientifique, l'examen des présuppositions que la réflexion éthique traditionnelle admettait vis-à-vis l'agir humain nous permettra d'expliquer *pourquoi* cette menace est aujourd'hui plus réelle qu'auparavant.

Or, compte tenu que cette menace est en relation avec la conception que l'individu se fait de son avenir, la deuxième interrogation nous amènera à réfléchir à la signification et aux différentes formes qu'a pu revêtir l'idée d'avenir au cours de l'histoire. L'étude de diverses façons de se représenter le phénomène temporel nous permettra alors de comprendre en quoi la représentation que l'individu se fait de son présent, comme de son avenir, aura une influence sur sa manière d'aborder les problèmes à venir. Ce qui nécessite de bien circonscrire la réalité temporelle, afin que l'individu puisse être en mesure de comprendre pourquoi, et en quoi, son avenir est devenu menaçant.

Après avoir expliqué pourquoi la perception d'un *avenir menaçant* est consécutive au phénomène — récent — d'accélération des changements, nous examinerons dans le dernier chapitre la façon dont l'homme a traditionnellement essayé de prédire son avenir. Nous constaterons alors, dans les pas du philosophe Gaston Berger, en quoi les

mécanismes classiques de prévision ne permettent plus véritablement à l'homme contemporain de se préoccuper adéquatement des conséquences futures du progrès technoscientifique. Ce qui justifie, croyons-nous, le besoin d'introduire dans la réflexion éthique contemporaine une façon nouvelle et différente *d'aborder le phénomène temporel* en général et *de se préoccuper de l'avenir* en particulier, de façon à ce que l'homme contemporain ne se considère plus pris en otage par un avenir menaçant.

Bref, compte tenu des conséquences qui découlent des nouveaux pouvoirs et moyens technoscientifiques, nous pourrions avancer l'hypothèse que l'individu se retrouve de nos jours devant une menace à l'égard de l'avenir qui est, non seulement *quantitativement plus grande* qu'autrefois (étant donné la grosseur des problèmes qui le menace), mais aussi devant une menace qui est *qualitativement différente* dans la mesure où l'individu pourrait être dorénavant contraint de réviser sa façon de comprendre ce qu'est l'avenir.

Chapitre premier

Impact du progrès scientifique sur l'éthique traditionnelle

1.0 Préliminaire

En cette fin du XXe siècle, parler du progrès scientifique semble superflu. Nous constatons d'ores et déjà les fruits d'un tel progrès, et il ne vient à l'esprit qu'à peu de gens d'en contester la valeur, la pertinence et la légitimité. Or, malgré les avantages nombreux et sans équivoque de la science, le *contexte actuel* de l'agir humain — résultant de ce dit progrès — oblige la réflexion éthique traditionnelle à une remise en question de sa façon d'aborder les problèmes actuels. L'éthique traditionnelle, en effet, est aujourd'hui confrontée à des problèmes nouveaux dont l'ampleur est sans précédent dans l'histoire. Reprenant la thèse du philosophe Hans Jonas, selon laquelle «(...) la promesse de la technique moderne s'est inversée en menace (...)»², nous chercherons à montrer dans ce premier chapitre en quoi l'impact des nouveaux savoirs et pouvoirs technoscientifiques a eu comme conséquence de rendre inadéquate la façon qu'avait l'éthique traditionnelle de tenir compte des conséquences futures du progrès scientifique.

Aussi, dans la section intitulée “de l'orientation du progrès scientifique”, nous commencerons par analyser les circonstances qui ont conduit le progrès scientifique à jouer un rôle de plus en plus marquant dans la majorité des domaines de l'activité humaine jusqu'à devenir, selon les termes de Jonas, une «malédiction»³ pour l'homme contemporain. C'est pourquoi nous chercherons à comprendre *comment* cette transformation, de progrès scientifique en menace technoscientifique, s'est produite.

Cette interrogation nous amènera ensuite à examiner si les répercussions du progrès technoscientifique sur l'agir humain permettent toujours à l'éthique traditionnelle de tenir compte des conséquences futures

² Hans JONAS, Le principe responsabilité, Éditions du Cerf, Paris, 1991, p. 13

³ *Ibid.*, p. 13

du progrès technoscientifique. Toutefois, dans la mesure où l'éthique avait traditionnellement pour fonction d'établir des balises qui permettaient de définir ce qui était convenable ou non dans l'action humaine, toute transformation de l'agir humain par le progrès scientifique entraîne par la même occasion un re-questionnement de l'éthique traditionnelle. C'est en ce sens que, dans la section intitulée "de l'insuffisance de l'éthique traditionnelle", nous examinerons *pourquoi* les présuppositions traditionnelles de l'éthique à l'égard de l'agir humain, de même que les dimensions qui délimitent le contexte de réalisation à partir duquel s'opérait la réflexion éthique traditionnelle, ne permettent plus véritablement à l'éthique d'inclure dans ses préoccupations la portée nouvelle et efficiente de l'agir humain que met en place le progrès scientifique.

1.1 De l'orientation du progrès scientifique

S'il est un mot qui évoque autant d'espérance pour l'homme, c'est bien celui de progrès. Jumelé à celui de scientifique, alors cette espérance se transforme presque en certitude! Que d'espoir l'être humain a-t-il mis dans ces deux mots! Cependant il faut convenir que, de nos jours, les prétentions dont se targuait le progrès scientifique semblent bien s'être transformées en *menace* pour l'être humain. L'appauvrissement de la couche d'ozone, la surpopulation éventuelle de la planète, le réchauffement de l'atmosphère, etc., témoignent à présent que les conséquences du progrès n'ont pas toujours eu les effets escomptés pour l'homme.

Il semble donc approprié de commencer cette section en mettant en perspective diverses circonstances qui expliquent *comment* l'être humain s'est engagé, avec autant de force et d'empressement, dans la réalisation d'un progrès scientifique qui pourtant risque de le menacer. Nous observerons alors, à cette occasion, en quoi l'impression d'un pouvoir sans limite attribuée au progrès scientifique résulte davantage de l'idéologie qui lui est inhérente que des transformations qu'il permet. L'étude de cette idéologie nous permettra d'ailleurs de comprendre en quoi ce même progrès est devenu de nos jours si rapide, si débridé et si déchaîné.

De plus, éclairé par les propos de Gilbert Hottois, nous observerons en quoi la modification de la nature du progrès scientifique en progrès technoscientifique a eu comme répercussion de transformer complètement, en les éloignant dans le temps, les répercussions de l'agir humain. D'où l'intérêt de considérer par la suite si l'éthique traditionnelle peut encore adéquatement tenir compte du progrès technoscientifique.

1.1.1 Idéologie du progrès scientifique

Selon le philosophe Hans Jonas, les craintes que suscite le progrès scientifique vis-à-vis l'avenir de l'humanité tirent leur origine du sentiment, chez l'homme contemporain, qu'il n'est plus en mesure de contrôler ni même ralentir l'explosion des bouleversements scientifiques. Le progrès scientifique prenant la forme d'un «(...) *Prométhée définitivement déchaîné* (...)»⁴ est une image qui inquiète donc aujourd'hui plus qu'elle ne rassure.

Or, pour bien comprendre la perception que Jonas se fait du progrès scientifique, il convient de préciser en quoi le progrès scientifique est à la fois une *idéologie* et une *réalité*. Sous ce dernier aspect, le progrès scientifique se distingue de son idéologie sous-jacente par le fait qu'il englobe plus précisément les conséquences et les transformations techniques, de même que les contraintes théoriques que soulèvent actuellement la soumission de la nature au bonheur humain. Perçu en tant que mécanisme de transformation, le progrès scientifique est donc une *réalité* dont l'homme doit nécessairement apprendre à circonscrire le développement, afin d'éviter que le progrès ne devienne un jour une menace pour l'homme.

Cependant, la *réalité* du progrès scientifique ne peut à elle seule expliquer ni l'ampleur ni l'orientation prise au cours des dernières décennies par la science. Nous devons plutôt, à cet égard, considérer que la science est aussi supportée et influencée par une *idéologie* qui en favorise le

⁴ Hans JONAS, op. cit., p. 13

développement dans la direction que nous lui connaissons aujourd'hui. Composée de trois principes qui l'orientent et le conditionnent vers une plus grande maîtrise du réel, *l'idéologie* du progrès scientifique suggère au contraire qu'une *marche* anime le progrès scientifique. Du latin «*progressus*»⁵ qui désigne l'action d'avancer, l'idéologie du progrès scientifique renvoie ainsi à l'idée d'une *marche incessante vers l'avant* perçue comme une amélioration de la situation de l'homme. D'ailleurs «[a]u XVIIIe siècle, le terme [de progrès] devient synonyme de rationalisation du monde, de marche de l'esprit humain vers un état de savoir et de liberté.»⁶ Or, à partir du moment où le progrès est perçu comme une marche, un développement et une amélioration de la situation de l'homme, conditionné par le développement scientifique, il est manifeste que cette perception conduit l'être humain à considérer que la science correspond à la seule et unique solution aux difficultés qu'il rencontrera un jour.

De plus, dans la mesure où l'idéologie du progrès présuppose que sa croissance sera inéluctable et infinie, il est manifeste que l'individu considérera que les découvertes scientifiques, à leur tour, seront illimitées et inépuisables. Dans cette perspective, l'idéologie scientifique entretient ainsi l'illusion que, pour peu que l'être humain se donne le temps de rechercher les solutions appropriées, tous les problèmes futurs qui découlent de la science trouveront nécessairement une solution grâce à la seule science.

L'impression d'une perpétuelle amélioration de la condition humaine, qui découle de l'idéologie du progrès scientifique, repose toutefois sur deux présomptions qu'il convient de souligner, étant donné l'influence qu'exerce cette idéologie sur la manière de comprendre le progrès technoscientifique. En effet, cette façon de percevoir le progrès scientifique présume premièrement que *ce-qui-vient-après*, dans l'ordre des découvertes, est nécessairement une amélioration relativement à la situation précédente. Or, en ce qui a trait au progrès des connaissances scientifiques, il peut

5 Guillaume ALMERAS, "Progrès", *Encyclopédie philosophique universelle. Les notions philosophiques*, Tome 2, Éditions P.U.F., Paris, 1990, p. 2064

6 *Ibid.*, p. 2064

paraître approprié de poser ce rapport, tenant compte qu'au regard de la science, l'acquisition du savoir scientifique s'appuie et se construit habituellement sur un savoir précédent. Ce qui n'est pas toujours le cas. Pour l'art, par exemple, le développement de certains courants s'est manifesté au contraire comme une protestation, une critique, allant jusqu'à nier les courants artistiques précédents.

Toutefois, présumer — tel que le propose l'idéologie du progrès scientifique — que les conséquences du progrès scientifique sont, par définition, un bienfait pour l'humanité et qu'elles sont consécutives de la bonne marche du progrès scientifique, ne peut qu'amener l'individu à en négliger l'analyse approfondie. Or, étant donné les dangers que peuvent représenter certaines répercussions futures de ce dit progrès, il apparaît alors que cette idéologie peut constituer un risque pour l'homme contemporain. Par surcroît, lorsque celle-ci amène la personne à ne pas remettre en question les avatars du progrès.

La seconde présomption de l'idéologie du progrès scientifique affirme, quant à elle, que pour résoudre toutes les difficultés qu'il rencontrera, l'homme de science bénéficiera toujours d'un temps suffisamment long pour parvenir à une solution. Il n'y en a cependant aucune assurance. En fait, l'idéologie du progrès scientifique ne semble reconnaître aucune contingence d'ordre temporel à ce qui peut être découvert par l'homme. Perçu de cette façon, le progrès scientifique apparaît dès lors non seulement infini dans ses moyens, mais éternel quant à sa réalisation. Or, cette dernière présomption non plus ne doit pas être acceptée comme allant de soi, puisqu'il existe des situations où l'homme de science n'a justement plus beaucoup de *marge de manoeuvre* avant de parvenir à une solution. Ne serait-ce que par rapport à la surpopulation de la planète ou à certaines maladies infectieuses, il serait faux, et présomptueux, en effet de croire que l'homme de science possède par le fait même tout le temps nécessaire pour résoudre toutes les difficultés qu'il rencontrera. Percevoir le progrès scientifique comme s'il n'était d'aucune façon assujéti à une dimension temporelle comporte donc le risque de laisser se développer des problèmes qui risquent de devenir un jour trop complexes pour être résolus.

Ainsi dans cette perspective, compte tenu que l'obligation d'agir, afin de trouver une solution *avant* une échéance fixe, n'est pas déterminante, ce premier principe de l'idéologie du progrès scientifique prédispose l'individu à agir sans véritablement envisager ou tenir compte des difficultés à venir. Dans ces conditions, nous pourrions dire que cette façon de concevoir le progrès scientifique a eu pour effet d'amener l'individu à négliger la dimension d'avenir de son action présente.

Le deuxième principe de l'idéologie du progrès scientifique, quant à lui, pose que «(...) toutes les questions, tous les problèmes — y compris ceux suscités par la technoscience elle-même — seront résolus par plus de science et plus de technique.»⁷ Formulée par le philosophe Gilbert Hottois, cette conception du progrès scientifique présuppose aussi que toute amélioration future de la situation de l'homme est *directement liée* à la capacité qu'a la science et la technique de trouver de nouvelles solutions aux problèmes présents et à ceux de demain. Dans ce contexte, il apparaît donc que le progrès scientifique passe nécessairement par plus de recherche, plus d'investissement et, de manière corrélative, par *plus de temps* investi dans le développement de nouvelles connaissances.

Enfin, le dernier principe de l'idéologie scientifique présume que l'être humain se trouvera toujours à l'abri de toutes modifications profondes de son essence et de son espèce. Protégé des conséquences de la science, l'homme a donc l'impression de pouvoir agir en toute impunité et en toute liberté à l'égard de ce qu'il peut transformer dans la nature. Encore une fois, cette conception du progrès scientifique a pour effet de prédisposer l'individu à ne reconnaître aucune limite à ce qu'il peut découvrir et accomplir.

En somme, si le développement du progrès scientifique est devenu de nos jours si effréné, la cause se trouve probablement dans les principes même qui conditionnent le progrès et qui favorisent un

⁷ Gilbert HOTTOIS, "Progrès (— scientifique)", Encyclopédie philosophique universelle. Les notions philosophiques, Tome 2, Éditions P.U.F., Paris, 1990., p. 2067

accroissement rapide de l'acquisition de nouvelles connaissances. Cette prise de conscience de l'idéologie scientifique — sous-jacente évidemment à l'idée du progrès scientifique — ne permet pas, cependant, de comprendre entièrement en quoi le progrès scientifique peut apparaître aujourd'hui comme une menace pour l'homme. Nous devons plutôt, par conséquent, examiner les répercussions que cette idéologie a eues sur la nature du progrès scientifique actuel. Nous observerons alors que, si «[t]out au long de l'histoire de l'Occident, le projet de science ou de savoir s'est confondu avec un projet théorique»⁸, des modifications profondes sont récemment venues transformer la *nature* même du progrès scientifique. L'étude de ces diverses transformations nous permettra de comprendre un peu mieux *comment* s'est opérée cette altération de promesse du progrès en menace de la technique.

1.1.2 Transformations de la nature du progrès scientifique

Si toutes les innovations scientifiques se fondent sur l'idée que le *meilleur* est encore *à venir*, comment expliquer les craintes que suscitent certaines conséquences futures du progrès technoscientifique? N'y aurait-il pas lieu, au contraire, d'avoir une confiance aveugle vis-à-vis de l'avenir? Pour répondre à ces interrogations nous examinerons, dans cette section, la nature du progrès scientifique afin de voir en quoi elle a été modifiée par les perspectives nouvelles du progrès technoscientifique. De façon plus précise, à partir de la constatation de Gilbert Hottois selon laquelle «(...) l'antique rapport théorique de contemplation discursive [de la science] a cédé la place dominante à une relation essentiellement active de manipulation, de reconstruction et de déconstruction de la réalité qui met la représentation théorique au service de l'activité manipulatrice»⁹, nous montrerons que l'inquiétude à l'égard de l'avenir est aussi consécutive au rapport nouveau établi entre les termes traditionnels de *science théorique* et de *science technique*.

⁸ Gilbert HOTTOIS, *Le paradigme bioéthique*, Éditions E.R.P.I. Science, Bruxelles, 1990, p. 15

⁹ *Ibid.*, p. 29

Traditionnellement, le progrès scientifique admettait une distinction très nette entre *science théorique* et *science pratique* (ou *technique*). Plus précisément, cette différenciation résultait du fait que les sciences théoriques avaient comme but principal de découvrir les lois et les principes qui gouvernent l'univers, tandis que les sciences pratiques se limitaient à mettre en application les découvertes qui découlaient de ces dites sciences théoriques. Dans ce contexte, les sciences théoriques avaient donc comme fonction d'émettre «(...) [un] *discours rationnellement articulé qui mire ou reflète la structure rationnelle du réel.*»¹⁰ Il s'agissait, ni plus ni moins, pour l'homme de science de décrire, via le langage, les phénomènes observés afin d'établir des définitions, des principes et des lois qui lui permettent de comprendre l'essence des êtres et des objets.

Le but des *sciences théoriques* était de constituer un discours spéculatif sur le fonctionnement et l'organisation du réel. Nous pouvons observer, de plus, que dans cette perspective le *Savoir* avait une priorité sur le *Faire*, au sens où ce dernier était essentiellement perçu comme une conséquence directe d'une connaissance théorique, antérieure à l'application pratique. C'est pourquoi Gilbert Hottois nous souligne que si «[t]out au long de l'histoire de l'Occident, le projet de science ou de savoir s'est confondu avec un projet théorique»¹¹, la nature du progrès scientifique est demeurée essentiellement «logothéorique»¹².

Or, vers le XVe siècle, l'influence grandissante de deux phénomènes, la *mathématisation* et l'*expérimentation*, est venue totalement transformer cette réalité d'un discours théorique sur la nature. Par le biais de ces deux instruments d'investigation, la science théorique s'est alors modifiée en s'octroyant le pouvoir d'intervenir directement dans les processus naturels. D'une part, grâce aux mathématiques, la science peut dorénavant prédire, calculer et interpréter des phénomènes naturels d'une manière qui est nettement supérieure et, surtout, plus précise qu'autrefois. Les prédictions des éclipses solaires ou lunaires, de même que celles des mouvements des corps célestes, permettent entre autres à l'homme de

10 Gilbert HOTTOIS, *Le paradigme bioéthique*, op. cit., p. 15

11 *Ibid.*, p. 15-16

12 *Ibid.*, p. 16

science de se faire une idée bien différente de l'univers dans lequel il vit. D'autre part, l'expérimentation, en accordant à l'homme la possibilité de reproduire à volonté certains phénomènes physiques tels la chute des corps ou certaines réactions chimiques, facilite aussi la compréhension que l'homme se fait du fonctionnement de la nature. Enfin, tout en permettant d'augmenter et d'améliorer le savoir humain sur la nature, *l'efficacité* de ces deux processus a eu comme conséquence de renforcer la volonté humaine de mieux comprendre son environnement afin d'ultimement contrôler les phénomènes qui l'entourent. Du spectateur qu'il était jusqu'à présent, l'avènement de la science dite moderne va donc permettre à l'homme de passer au rôle de possesseur et de manipulateur de la nature.

Cependant, les mathématiques et l'expérimentation n'ont pas fait qu'accroître l'efficacité des connaissances de l'homme. Car en facilitant l'analyse des phénomènes qui l'entourent, celles-ci ont en plus totalement modifié la portée et l'ordre de grandeur qu'avait jusqu'à présent la science théorique. Au contraire, les répercussions des changements mis de l'avant par la science ont eu pour effet de modifier la nature même du progrès scientifique.

Comment s'observe toutefois cette transformation? D'une part, «[c]ette rupture [entre théorique et pratique] va désignifier le monde mais en même temps elle fait de celui-ci un champ d'opération et d'action.»¹³ C'est dire, toujours selon Hottois, qu'à partir du moment où le progrès scientifique n'est plus seulement perçu par l'homme comme un *regard* qui veut comprendre le fonctionnement du réel, mais aussi comme un *outil* qui peut saisir et transformer la réalité, ce progrès devient à ce moment un agent actif de transformation du milieu. Cela modifie donc considérablement la fonction et la nature des opérations qui avaient été celles du progrès scientifique jusqu'à présent.

D'autre part, compte tenu de ces nouveaux modes de recherche scientifique, l'avancement du progrès scientifique est de plus en plus *dépendant* des moyens d'investigation. Entre autres, dans des secteurs

13 Gilbert HOTTOIS, Le paradigme bioéthique, op. cit., p. 17

précis, tels que la physique, l'astronomie ou la médecine, nous pouvons observer de nos jours une profonde «(...) interpénétration de la science et de la technique (...)»¹⁴ qui justifie le terme de *technoscientifique* utilisé par Hottois pour définir ce nouveau genre de progrès. C'est ainsi que de nombreuses découvertes médicales récentes n'auraient pu voir le jour sans qu'au préalable des chercheurs aient amélioré les microscopes électroniques et tous les autres moyens d'investigation que possède maintenant le médecin. Or, une des conséquences de cet *enchevêtrement technoscientifique* a eu pour effet de placer la technique au coeur même du projet scientifique contemporain. Dès lors, le progrès scientifique moderne n'exprime donc plus seulement une recherche des causes premières des phénomènes, mais surtout une recherche sur les moyens efficaces d'atteindre un but donné.

Simultanément, le rôle traditionnel de la technique, qui était jusqu'alors perçue comme un support à la science, a aussi été modifié par la science. Comme l'indique Stork, l'avènement de la technoscience a eu particulièrement pour effet de transformer, dans le sens d'une «(...) technicisation de la science (...)»¹⁵ ou une «(...) scientificisation de la technique»¹⁶, le rôle qui était habituellement dévolu à la technique. Conséquemment, l'importance de la technique vis-à-vis le développement du progrès a fait en sorte que «[l]a nouvelle science est [devenue] dans son essence technologique»¹⁷ et non plus simplement logothéorique.

Or, une des conséquences de l'influence de la technique sur la science n'a pas seulement été de modifier la nature du progrès, mais cette influence a en particulier permis à l'être humain d'allonger dans l'avenir la portée réelle de son action. En effet, étant donné que certaines conséquences du progrès technoscientifique perdurent dans le temps pour

14 B. GILLE, *Histoire des techniques* Éditions Gallimard (Pléiade), Paris, 1978, p. 1119, cité par Gilbert HOTTOIS, dans *Le paradigme bioéthique*, op. cit., p. 23

15 H. STORK, *Einführung in die Philosophie des Technik*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1977, p. 41, cité par Gilbert HOTTOIS, dans *Le paradigme bioéthique*, op. cit., p. 23

16 *Ibid.*, p. 23

17 W. BARRETT, *The Illusion of Technique*, Éditions Anchor, New-York, 1978, p. 202, cité par Gilbert HOTTOIS, *Le paradigme bioéthique*, op. cit., p. 23

une période de plus en plus longue, les probabilités que celles-ci interagissent ensemble augmentent de beaucoup. Étant plus difficilement annihilées par la nature, il en résulte alors que certaines répercussions techniques futures ont davantage de possibilité de modifier le contexte dans lequel ces conséquences devraient présument exister. Ainsi, non seulement le progrès technoscientifique augmente l'emprise de l'être humain sur son environnement immédiat, mais celui-ci permet également à l'individu d'avoir dorénavant un *impact* sur son avenir. Comme nous l'indique Paul Valéry :

Toute action désormais fait retentir une quantité d'intérêts imprévus de toutes parts, elle engendre un train d'événements immédiats, un désordre de résonance dans une enceinte fermée. *Les effets des effets*, qui étaient autrefois insensibles ou négligeables relativement à la durée d'une vie humaine, et à l'aire d'action d'un pouvoir humain, se font sentir presque instantanément à toute distance, reviennent aussitôt vers leurs causes, ne s'amortissent que dans l'imprévu.¹⁸

Or, si la transformation de la nature du progrès scientifique en progrès technoscientifique nous a conduit à mieux comprendre *comment* a pris naissance cette idée de menace à l'égard de l'avenir, celle-ci ne nous éclaire aucunement sur les raisons qui font que cette menace est devenue belle et bien effective. Car, bien que l'homme contemporain se retrouve devant l'impossibilité d'arrêter et même de ralentir l'explosion du progrès technoscientifique, il n'en demeure pas moins que l'être humain a toujours été, plus ou moins, conscient des répercussions futures de son action. *Pourquoi* l'homme contemporain a-t-il alors l'impression d'être pris en *otage* par son avenir?

1.2 De l'insuffisance de l'éthique traditionnelle

Or, dans la mesure où la réflexion éthique traditionnelle établissait des paramètres permettant à l'homme de distinguer les activités scientifiques convenables, acceptables et souhaitables, de celles qui ne l'étaient pas, cette forme d'éthique n'aurait-elle pas dû permettre à

¹⁸ Paul VALÉRY, Regards sur le monde actuel, Éditions Gallimard, Paris, 1945, p. 24

l'individu de se protéger contre les dangers du progrès technoscientifique? L'inquiétude que soulèvent les répercussions à venir du progrès technoscientifique donnerait donc lieu d'examiner, à partir de cette perspective, si l'éthique traditionnelle est encore de nos jours adaptée afin de protéger efficacement l'être humain contre les conséquences futures de ce dit progrès.

Par conséquent, et faisant nôtre l'hypothèse de Hans Jonas selon laquelle «[n]ulle éthique traditionnelle ne nous instruit [plus] sur les normes du *bien* et du *mal* auxquelles doivent être soumises les modalités entièrement nouvelles du pouvoir et de ses créations possibles»¹⁹, nous observerons dans cette section en quoi, d'une part, les *présuppositions* de l'éthique traditionnelle ne conviennent plus à la portée nouvelle de l'agir humain mise de l'avant par le progrès technoscientifique. D'autre part, compte tenu que «(...) [les] formes nouvelles d'agir produites par la civilisation technologique (...)»²⁰ ont une influence de plus en plus éloignée dans le temps, nous examinerons en quoi les *dimensions* de l'éthique traditionnelle ne permettent pas, non plus, de tenir compte adéquatement des répercussions à venir du même progrès technoscientifique.

1.2.1 Présuppositions de l'éthique traditionnelle

Pourquoi l'éthique traditionnelle est-elle devenue inadéquate? Pour répondre à cette interrogation, nous examinerons les *conditions* à partir desquelles l'éthique a traditionnellement envisagé l'action humaine. À ce propos, Jonas nous rappelle dans Le principe responsabilité que l'éthique traditionnelle admettait, au point de départ, trois grands principes directeurs qui s'influençaient réciproquement et à partir desquels était défini le domaine propre à l'éthique. Ces trois *présuppositions*, comme les nomme Jonas, ont notamment toujours eu comme fonction de définir la condition humaine et de délimiter la portée de l'agir humain à l'intérieur de laquelle pouvait s'exercer la réflexion éthique traditionnelle. Plus spécifiquement Jonas nous indique que généralement

¹⁹ Hans JONAS, op. cit., p. 13

²⁰ Jean GREISCH, op. cit., p. 11

«[I]a condition humaine, donnée par la nature de l'homme et par la nature des choses, est établie une fois pour toutes dans ses traits fondamentaux. Sur cette base ce qui est bon pour l'homme se laisse déterminer sans difficulté et de manière évidente. La portée de l'agir humain et par conséquent celle de la responsabilité humaine est étroitement définie.»²¹ Examinons donc si ce constat correspond encore de nos jours avec la réalité de l'agir humain.

Or, ce qui caractérise la première présupposition de l'éthique traditionnelle vis-à-vis l'agir humain est le fait que la nature humaine apparaissait *définitive* et *universelle*. Dans ces conditions, la détermination du bien moral devait alors nécessairement correspondre au respect de cette nature humaine. De plus, ne pouvant pas non plus modifier les *conditions* (telles que la mort, la maladie, la chance, le temps, etc.) qui déterminaient la façon d'agir de l'individu, les prescriptions de l'éthique traditionnelle apparaissaient toujours comme dépendantes de la nature humaine. C'est ainsi que, comme le souligne Jonas, «(...) l'immutabilité essentielle de la nature en tant qu'ordre cosmique, fut de fait l'arrière-plan de toutes les entreprises de l'homme mortel, y compris de ses interventions dans cet ordre lui-même.»²²

Malgré tout, l'éthique traditionnelle concédait en même temps que la nature humaine était nécessairement soumise à l'influence de l'environnement dans lequel l'être humain évoluait. C'est ainsi que l'existence individuelle de même que la survie de l'humanité étaient aussi intimement liées à la capacité de *donner* ou de *prendre* de cet environnement. Omniprésent dans toutes les sphères de l'activité humaine, l'environnement naturel délimitait donc en même temps la condition humaine et le contexte à l'intérieur duquel l'être humain pouvait agir. Toutefois, étant donné l'impossibilité pour l'homme de modifier son environnement naturel, l'environnement ne tombait pas sous la responsabilité de l'éthique traditionnelle.

21 Hans JONAS, op. cit., p. 17

22 *Ibid.*, p. 20

D'ailleurs, puisque de l'antiquité jusqu'au milieu de ce siècle les changements technologiques n'ont toujours eu qu'un effet limité sur l'environnement de l'être humain, il ne faut pas se surprendre de constater à quel point cet environnement était traditionnellement perçu comme quelque chose d'immuable et inaltérable. C'est pourquoi, jusqu'à récemment, l'individu avait la certitude que rien ne pourrait réellement venir modifier l'ordre établi par l'environnement naturel.

L'apport nouveau de la technique moderne est cependant venu complètement modifier cette situation. Lorsqu'un homme, par exemple, peut devenir physiquement une femme, lorsque des prothèses perfectionnées peuvent remplacer certains organes, lorsque des tissus organiques d'animaux ou des tissus synthétiques peuvent devenir parties intégrantes de l'être humain, nous devons reconnaître avec Jonas que la condition préalable d'une nature humaine unique peut dorénavant être modifiée par le *pouvoir technologique*. Par conséquent, la perception d'une condition humaine fixée pour toujours par la nature n'est peut-être plus aussi certaine qu'elle le paraissait; à tout le moins, certainement plus dans la forme que l'éthique traditionnelle lui reconnaissait.

Parallèlement à cette première constatation, l'éthique traditionnelle admettait comme deuxième présupposition l'idée que le bien moral pouvait assez facilement être connu par l'individu. S'appuyant sur la première présupposition, qui assurait que la nature humaine ne pouvait pas être altérée par des facteurs extérieurs de changement, l'éthique traditionnelle pouvait alors prétendre avoir la capacité de définir avec exactitude ce qu'il était bien de faire pour l'homme.

Toutefois, le progrès technoscientifique remet encore une fois, ici, en question cette capacité que prétendait avoir l'éthique traditionnelle de réellement définir le bien moral. En effet, en raison de l'influence de la technoscience, les *ramifications* de l'agir humain posent aujourd'hui un obstacle inédit à la détermination de ce qu'il convient moralement de faire pour une personne. Par exemple lorsque, dans un monde en constante métamorphose, la portée d'un geste peut avoir des répercussions de l'autre côté de la planète ou bien encore dans un avenir

lointain, la connaissance et la détermination du bien moral ne sont certes plus aussi faciles et certaines que lorsque le bien moral reposait exclusivement sur la connaissance de l'essence de l'homme.

Aussi, compte tenu que les conséquences actuelles du progrès technoscientifique deviennent de plus en plus différentes au fur et à mesure qu'elles s'éloignent, dans l'espace et dans le temps, la proximité des acteurs et la simultanéité des actions, qui caractérisaient jusqu'à maintenant l'éthique traditionnelle, sont «(...) emportée[s] par l'extension spatiale et la longueur temporelle des séries causales que la praxis technique met en route, même quand elles sont entreprises en vue de fins rapprochées.»²³ En ce sens, ce nouvel ordre de grandeur de l'agir humain bouleverse une fois de plus la façon traditionnelle qu'avait l'éthique de comprendre l'agir humain de même que la réalité du progrès scientifique. D'où la conséquence qu'en tire Jonas : «on ne peut plus s'en remettre à la nature, nous devons redevenir responsable de nos actes.»²⁴

La dernière présupposition, qui découle des deux premières, est que l'éthique tenait la responsabilité humaine comme étant étroitement liée à la réalisation des actions humaines, puisque la responsabilité d'un geste relevait principalement de l'acte et de l'intention du sujet. Une flèche tirée vers l'ennemi, par exemple, portait en elle-même la responsabilité de l'individu jusqu'au but visé. Toutefois, dans la perspective où la flèche ratait son objectif, la responsabilité de la flèche relevait alors tantôt du hasard, tantôt de la destinée, et non plus du tout de l'individu en tant que tel. C'est pourquoi les conséquences réelles et à long terme de toutes actions étaient virtuellement exclues de la détermination morale de l'éthique traditionnelle. Comme l'indique Jonas : «[p]ersonne n'était [véritablement] tenue responsable pour les effets ultérieurs non voulus de son acte bien intentionné, bien réfléchi, et bien exécuté.»²⁵

23 Hans JONAS, op. cit., p. 25

24 *Ibid.*, p. 16

25 *Ibid.*, p. 23

Dans ce contexte, on remarquera de même à quel point la responsabilité des actions humaines ne s'adressait qu'aux particuliers qui partagent un présent commun. Ainsi, puisque «[l']univers moral se compose de contemporains et son horizon d'avenir se limite à leur durée de vie prévisible»²⁶, il ne pouvait être question dans l'éthique traditionnelle d'échelonner la responsabilité sur plusieurs années, ou de voir cette responsabilité être qualifiée de *transgénérationnelle*²⁷ comme le suggérait John Rawls.

Somme toute, quoique l'étude des diverses présuppositions de l'éthique traditionnelle tendent à démontrer que cette forme d'éthique ne se préoccupait que des actions présentes et immédiates de l'homme, cela est-il pour autant suffisant pour conclure à son inadéquation vis-à-vis les répercussions futures du progrès technoscientifique? Aussi, afin de prouver cette insuffisance, nous examinerons dans la section suivante si les conséquences technoscientifiques correspondent toujours avec les *dimensions de l'agir humain* qui relevaient de l'éthique traditionnelle. En fait, bien qu'il semble que«(...) les nouveaux pouvoirs et les nouvelles dimensions de l'agir réclament une éthique de la *prévision* et de la responsabilité qui leur soit commensurable et qui est aussi nouvelle que le sont les éventualités auxquelles elle a affaire»²⁸, seule une analyse qui démontrerait en quoi les conséquences technoscientifiques à venir dépassent totalement le cadre de réflexion sur lequel se penchait l'éthique traditionnelle, nous permettrait d'être certain que cette dernière est dorénavant insuffisante pour faire face au sentiment d'inquiétude qui émane de l'avenir.

1.2.2 Dimensions de l'éthique traditionnelle

Quel était donc ce contexte qui déterminait, délimitait et encadrait la réflexion éthique traditionnelle? Correspond-il toujours avec la réalité de l'agir humain mise en place par le progrès technoscientifique?

26 Hans JONAS, op. cit., p. 22

27 John RAWLS, *Théorie de la justice*, Éditions du Seuil, Paris, 1987, chapitre 2, section 5, § 44, p. 324 et suivantes.

28 Hans JONAS, op. cit., p. 38

Dans la mesure où la portée de l'agir humain a été modifiée par le progrès technoscientifique, il est nécessaire d'examiner si les nouvelles formes de l'agir humain, qui résultent de ce dit progrès, peuvent encore être incluses dans les préoccupations traditionnelles de l'éthique. Encore une fois, nous ferons appel à Jonas, dont les propos ont très bien décrit le *cadre de réalisation* à l'intérieur duquel se restreignait la réflexion éthique traditionnelle.

Dans Le principe responsabilité, Jonas nous rappelle tout d'abord en quoi l'éthique traditionnelle était davantage adaptée aux *dimensions* d'un cadre inter-humain. Dans cette perspective, l'éthique traditionnelle se préoccupait ainsi exclusivement des relations entre les personnes. C'est pourquoi les rapports entre l'homme et l'animal, entre les animaux eux-mêmes ou encore entre l'homme et son environnement, ne tombaient tout simplement pas sous l'égide de l'éthique traditionnelle. Trois constantes délimitaient par ailleurs la dimension morale de l'agir humain. Premièrement, la technique et l'art étaient perçues comme neutres d'un point de vue éthique. Deuxièmement, l'éthique demeurait essentiellement anthropocentrique. Enfin, l'éthique observait traditionnellement une proximité entre l'agir humain et le bien (ou le mal). Or, si jusqu'à récemment ce cadre de réalisation permettait à l'éthique traditionnelle d'inclure toutes les sphères de l'agir humain à l'intérieur de ses préoccupations, que devient cette affirmation à la lumière du progrès technoscientifique actuel?

Comme nous venons de le souligner, aux yeux de l'éthique traditionnelle «[t]out commerce avec le monde extra-humain (...) était [considéré] neutre du point de vue éthique (...)»²⁹. Tant du point de vue de l'objet qui est transformé par la *technè* ou par *l'art* que du point de vue du sujet qui agit, toutes transformations liées à la matière et à l'environnement apparaissaient comme ni bonnes ni mauvaises. Plus spécialement, puisque depuis l'antiquité, l'activité humaine ne modifiait que temporairement et superficiellement l'ordre de la nature, les conséquences de l'action humaine

²⁹ Hans JONAS, op. cit., p. 21

pouvaient toujours être englobées, transformées, voire annihilées par les forces de la nature. Dans ces conditions, l'éthique traditionnelle n'avait donc pas à intervenir dans cette relation entre l'homme et la nature. D'autant plus que l'individu avait la profonde conviction que les forces de la nature dépassaient infiniment sa capacité de transformer l'environnement.

De nos jours, cependant, il semble bien que cette situation n'est plus la même. En effet, d'une part la technique moderne, ayant le pouvoir de modifier la structure moléculaire des objets, réalise des transformations à une échelle et à un rythme contre lesquels la nature ne peut plus rien faire. D'autre part, la chaîne des conséquences de l'agir humain s'étant allongée dans le temps, cette situation nouvelle laisse de moins en moins de place à l'influence du hasard. Conséquemment, par le biais du progrès technoscientifique, l'agir humain affecte la nature de façon telle que les impacts du progrès se multiplient et se ramifient à une vitesse qui semble échapper au contrôle de l'homme. Il en ressort l'impression, chez Jonas, que l'éthique traditionnelle ne peut plus du tout laisser ni au hasard ni à la destinée le soin *d'aménager* le rapport entre le progrès technoscientifique et l'environnement.

Dans le même ordre d'idée, puisque l'être humain devait constamment lutter pour sa survie, toutes les activités liées à cette fonction comme l'agriculture, la chasse ou l'invention d'outils étaient traditionnellement comprises comme une nécessité que l'individu *arrache* à la nature. Par conséquent, l'intervention technique de l'homme sur l'environnement ne pouvait qu'apparaître légitime du point de vue de l'éthique traditionnelle. Bref, «(...) la répercussion sur des objets non humains ne formait pas [à proprement parler] un domaine de la signification éthique.»³⁰

Par ailleurs, la deuxième constante qui délimitait la dimension morale de l'agir humain faisait en sorte que l'éthique traditionnelle se préoccupait exclusivement du commerce de l'homme avec l'homme. Aux dires de Jonas, elle était donc dans son essence

30 Hans JONAS, op. cit., p. 22

anthropocentrique, c'est-à-dire que n'entraît dans les considérations éthiques que ce qui avait un impact sur la situation immédiate de l'homme. Aussi, les répercussions sur des domaines extra-humains (tel l'effet des pluies acides sur la forêt) n'étaient tout simplement jamais envisagées par l'éthique traditionnelle, puisque le bien moral devait toujours être considéré à partir de la réalisation de l'être humain.

Or, de nos jours l'impact du progrès scientifique ne permet plus vraiment à l'éthique de considérer les bouleversements technologiques comme étant indépendants du discours éthique et de les classer simplement comme *amoraux*. Ainsi, dans la mesure où le progrès technoscientifique peut conduire à la destruction de l'environnement ou vers une *déshumanisation* de l'être humain, il y a alors nécessité pour l'éthique traditionnelle d'élargir ses dimensions de façon à inclure les répercussions mêmes du progrès technoscientifique. À partir de ce moment, l'éthique contemporaine ne peut plus apparaître comme essentiellement anthropocentrique.

En dernier lieu, Jonas nous rappelle que l'éthique traditionnelle a pour signe distinctif le fait que le bien et le mal sont immédiatement perceptibles dans l'action. Ainsi, dans l'éthique traditionnelle, «[t]oute moralité était ciblée sur ce cercle rapproché de l'agir.»³¹ Cette proximité du bien et du mal dans l'action valait, par ailleurs, aussi bien dans le temps que dans l'espace. Dans cette perspective, l'éthique traditionnelle n'envisageait donc la moralité d'un geste que par rapport à l'acte immédiatement posé et jamais en relation avec les répercussions à long terme de cette même action.

Or, dans la mesure où les répercussions du progrès technoscientifique ont un effet d'entraînement qui propulse vers le futur autant les conséquences que la responsabilité d'un acte, il nous apparaît légitime de reconnaître avec Jonas que l'éthique traditionnelle a dorénavant *trop courte vue* pour réellement pouvoir se préoccuper du progrès technoscientifique. «(...) [Cette] éthique de la simultanéité et de

31 Hans JONAS, op. cit., p. 22

l'immédiateté (...)»³², comme la désigne Jonas, ne peut donc convenir à l'ordre de grandeur nouveau de l'agir humain que permet le progrès technoscientifique.

Dans ces conditions, puisque «[s]ous le signe de la technologie [...] l'éthique a affaire à des actes (quoique ce ne soient plus ceux d'un sujet individuel), qui ont une portée causale incomparable en direction de l'avenir et qui s'accompagnent d'un savoir prévisionnel qui, peu importe son caractère incomplet, déborde lui aussi tout ce qu'on a connu autrefois»³³, la difficulté pour l'éthique traditionnelle de tenir compte des répercussions futures du progrès technoscientifique, nous porte à reconnaître — avec Jonas — la nécessité d'une reformulation des principes de la réflexion éthique.

Bref, s'il nous est apparu que l'émergence du sentiment d'inquiétude par rapport à un avenir menaçant fut consécutive d'une inadéquation — externe — entre l'éthique traditionnelle et la réalité technoscientifique qu'elle prétend circonscrire, l'explication dans le chapitre suivant de la seconde inadéquation — interne, cette fois-ci — entre la façon dont l'individu devrait comprendre son avenir et le phénomène d'accélération des changements, nous permettra d'illustrer en quoi l'homme contemporain a été pris en otage par son avenir.

Refermé sur son époque, assis sur un pouvoir technoscientifique qui l'effraie et confronté à un futur menaçant, l'homme contemporain doit donc non seulement remettre en question la façon dont l'éthique traditionnelle envisage le progrès technoscientifique, mais aussi inclure dans cette reformulation une façon nouvelle et inédite de tenir compte de l'avenir. C'est pourquoi nous examinerons dans le chapitre suivant si la perception que l'homme se fait de l'avenir est encore adéquate à la réalité des transformations du progrès technoscientifique. D'ailleurs Jonas ne soutient-il pas à ce propos «(...) [qu']avant tout c'est *l'avenir* auquel la responsabilité pour une vie, qu'elle soit individuelle ou collective,

32 Hans JONAS, op. cit., p. 33

33 *Ibid.*, p. 14

a affaire»³⁴? C'est pourquoi nous croyons, avec Jonas, que la compréhension du sentiment d'inquiétude, que soulève le progrès technoscientifique, passe nécessairement par une plus juste appréhension de l'ensemble du phénomène temporel.

34 Hans JONAS, *op. cit.*, p. 151

Deuxième chapitre

Étude de l'idée de la temporalité

On voit toujours l'avenir avec les yeux
du présent, qui ne seront pas ceux de
l'avenir devenu présent.

Gérard Klein

2.0 Préliminaire

Depuis des temps immémoriaux, l'être humain a toujours été intrigué et fasciné par ce qu'il ne connaît pas. Ce qu'il appréhende facilement le rassure, mais les mystères et l'inconnu l'ont toujours incité à rechercher, découvrir et proposer des explications aux phénomènes inexplicables. La peur des dangers et des obstacles a bien souvent, par ailleurs, conduit l'individu à vouloir connaître la suite des événements à venir bien avant leur réalisation effective. C'est ce qui explique que malgré les interdits tenus à leur endroit, les oracles, les devins, les prophètes, les sorciers, les magiciens et les diseurs de bonne aventure ont bien souvent eu droit de cité dans l'histoire. En définitive, l'homme d'aujourd'hui autant que celui d'hier aimerait bien savoir où va son existence!

Faisant écho à cette problématique, cette situation nous amènera, dans ce deuxième chapitre, à évaluer si la représentation traditionnelle de l'avenir permet toujours à l'individu de tenir compte adéquatement de la réalité des changements soulevés par le progrès technoscientifique. En fait, si, comme le soutient Jonas, l'homme d'aujourd'hui doit redevenir responsable de son avenir, nous devons à sa suite nous interroger afin de déterminer *exactement de quoi l'individu est-il devenu responsable?* Ainsi, tout comme l'éthique traditionnelle s'avère inapte à résoudre les problèmes nouveaux suscités par le progrès technoscientifique — et qu'il faut également en revoir les présuppositions — nous croyons qu'il est tout aussi primordial d'analyser notre propre représentation de l'avenir et, plus globalement, celle du phénomène temporel, afin d'être davantage en mesure de *penser* une éthique contemporaine adaptée à la réalité du progrès technoscientifique.

Plus spécialement, l'analyse de cette problématique nous conduira à répondre aux deux interrogations suivantes : qu'en est-il généralement de la perception et de la représentation du temps? Et en quoi nos représentations temporelles peuvent-elles avoir une influence sur la façon qu'a l'homme contemporain d'envisager les conséquences du progrès technoscientifique? Aussi, pour répondre à ces deux interrogations, la première section cherchera, d'une part, à expliquer comment fonctionne la perception du phénomène temporel chez l'être humain, dans le but de définir *sur quoi* repose en particulier la représentation du temps. D'autre part, l'analyse des diverses représentations temporelles que sont le temps *antique, historique, scientifique, et philosophique* nous permettra d'illustrer pourquoi celles-ci ne conduisent pas nécessairement l'individu à aborder les conséquences futures du progrès technoscientifique de la même façon. De là l'importance pour l'homme contemporain de bien comprendre son rapport actuel au temps, si celui-ci veut être en mesure d'établir une représentation temporelle qui lui permette de tenir compte de manière adéquate de la réalité des changements mis en place par le progrès technoscientifique.

Par ailleurs, après avoir défini laquelle des temporalités énumérées plus haut permettrait le mieux à l'homme d'aujourd'hui d'aborder les bouleversements technoscientifiques, nous examinerons dans une deuxième section la façon dont l'individu a traditionnellement circonscrit sa représentation immédiate du présent. Dans la mesure où la crainte à l'égard d'un avenir menaçant s'enracine effectivement dans le présent, il nous apparaît primordial d'évaluer si la représentation traditionnelle du présent peut, à son tour, avoir eu une influence sur la capacité de l'individu à tenir compte de son avenir. En ce sens, nous considérerons en quoi l'évaluation des actions posées dans le présent, ayant traditionnellement reposé sur une *justification à partir du passé*, a eu pour conséquence d'amener l'homme contemporain à davantage se préoccuper de son passé qu'à véritablement tenir compte de son avenir. De là l'habitude prise par l'homme de regarder vers son passé pour présumer de son avenir.

De plus, étant donné que la menace que les conséquences du progrès technoscientifique semblent exercer porte plus spécialement sur l'avenir, nous croyons important de conclure ce chapitre en examinant plus particulièrement ce qui caractérise la conception de l'avenir chez l'homme d'aujourd'hui, et cela dans le but de mettre en évidence pourquoi «(...) le problème de l'anticipation du futur pour l'action présente est [de nos jours] un problème majeur et inéluctable.»³⁵ Nous constaterons à partir de ce moment que sous l'impulsion de la technoscience, l'accélération récente des changements a non seulement eu un impact sur la manière qu'avait l'être humain de tenir compte du progrès par rapport à l'avenir, mais que le phénomène d'accélération a par la même occasion modifié la relation établie jusqu'à présent entre l'individu et son propre avenir, jusqu'à faire apparaître l'avenir comme une menace pour le présent. C'est pourquoi il deviendra nécessaire de réévaluer, dans le troisième chapitre, la façon dont l'homme contemporain se préoccupe de son avenir.

2.1 De la représentation du temps

De tous les concepts utilisés dans la panoplie des modèles censés représenter l'univers, le temps est peut-être — voire sans doute — celui qui a subi le plus de transformations au cours de l'histoire et, plus spécialement, au cours des dernières décennies. En fait, si, de l'antiquité jusqu'au début du siècle, «[l]e temps est ainsi apparu comme une sorte de contenant universel pour tous les événements en devenir (...)»³⁶, il semble bien que cette représentation du phénomène temporel, qualifié aussi par Nicolas Grimaldi de «(...) temps homogène (...)»³⁷, fut complètement remise en question vers le milieu du XXe siècle par les travaux du physicien Albert Einstein.

35 Roger GARAUDY, "Comment inventer le futur?", Réseaux. Revue interdisciplinaire de philosophie morale et politique: Morale et science, no 20-21, 1973, p. 55

36 Hervé BARREAU, "Temps", Encyclopédie philosophique universelle. Les notions philosophiques, tome 2, Éditions P.U.F., Paris, 1990, p. 2567

37 Nicolas GRIMALDI, Ontologie du temps, Éditions P.U.F., Collection Question, Paris, 1993, p.12

Ce célèbre homme de science, en effet, a notamment démontré que l'écoulement du temps n'est pas le même partout dans l'univers. Plus particulièrement, et contrairement à l'idée habituellement véhiculée à propos du temps, *la théorie de la relativité* d'Einstein nous montre plutôt que le monde ne correspond pas vraiment à un espace à trois dimensions assujéti d'un temps évoluant dans une seule dimension et une seule direction. L'univers se compose plutôt «(...) [d']un espace-temps dont les quatre dimensions sont indissociables.»³⁸ Einstein a ainsi démontré que deux personnes voyageant dans l'espace, dans des directions différentes, n'obtiendront pas du tout la même mesure du temps écoulé pour la même période. Ici, la conception traditionnelle d'un temps absolu pouvant mesurer toute chose dans l'univers devient relative.

Or, dans ce contexte, bien que la mesure du temps soit relative, il n'en demeure pas moins que dans la vie quotidienne toutes les personnes vivent avec l'impression — parfois angoissante — que le temps ne peut être arrêté, ni même ralenti. L'individu fait donc d'abord l'expérience du temps pour ensuite en faire une conceptualisation. En ce sens, et selon la formulation de Jean Pucelle, «[puisqu']avant d'être objet de spéculation, le temps est vécu»³⁹, nous examinerons, dans la section qui suit, sur quoi repose au juste cette perception du phénomène temporel.

2.1.1 De la perception des changements

Aristote, sans nécessairement avoir été le premier à s'interroger sur la question du temps, a néanmoins le mérite de fournir une explication simple et intéressante de ce phénomène. Ainsi, selon le Stagirite:

(...) [I]l n'y a pas de temps sans changements; en effet lorsque nous n'éprouvons aucun changement ou lorsque nous n'en avons pas conscience, il ne nous semble pas qu'ait passé aucun temps (...). S'il n'y avait nulle différence entre les instants, il n'y aurait qu'un seul et même instant, et il n'y aurait plus de temps; car c'est la durée

38 Albert JACQUARD, *Voici le temps du monde fini*, Éditions du Seuil, Paris, 1991, p.22

39 Jean PUCELLE, *Le temps*, Éditions P.U.F., Collection Initiation philosophique, Paris, 1959, p. 5

même du temps que nous éprouverions comme anéantie, si toute différence venait à être abolie.⁴⁰

Selon Aristote, la perception du temps serait donc consécutive à la perception que l'homme a des changements autour de lui. Cependant, comment alors expliquer la diversité des perceptions temporelles entre des individus qui vivent des situations identiques? Il n'est pas rare effectivement que deux personnes qui vivent ensemble le même événement, conservent en mémoire une impression de durée qui soit différente. Pour certains individus, par exemple, tel film a paru court, tandis que pour un autre le film a semblé interminable. Pourtant, les deux personnes ont fait l'expérience du même événement. C'est ainsi que, comme le note le philosophe Nicolas Grimaldi, «(...) *la longueur du temps dans la mémoire est inversement proportionnelle à l'expérience que nous en faisons dans la vie.*»⁴¹ Par conséquent, plus la personne a l'impression qu'il se passe des événements dans son existence, moins elle perçoit le temps; réciproquement, moins elle a l'impression de faire des choses dans sa vie, plus sa perception du temps qui passe sera grande. C'est pourquoi la perception du temps dans une situation, bien qu'elle provienne d'une sensation qui devrait être identique pour chaque individu, peut varier d'une personne à l'autre.

Dans cette perspective, la perception du temps par l'intermédiaire des changements a eu pour conséquence de définir la temporalité comme un milieu, un «(...) *lieu des successions*»⁴² à l'intérieur duquel les changements se produisent. D'ailleurs, il est intéressant de souligner à ce propos que le temps a traditionnellement été décrit par le biais de concepts spatiaux. Ainsi il est normal pour une personne de mesurer la longueur des événements en terme de temps et de considérer que tous les changements se produisent *dans* le temps. L'individu ne parle-t-il pas justement de la *longueur* d'une situation, de la *profondeur* du passé, de *l'immensité* de l'avenir, d'événements qui arrivent *avant* ou *après* d'autres, de phénomènes qui se produiront *dans* quelques années, de la *plasticité* du temps, etc. Bref, il apparaît ici clairement que «[c]'est dans le temps que

40 ARISTOTE, *Physique*, Livre IV, 11, 218b 21-34, Éditions Les Belles lettres, Paris, 1926, p. 149

41 Nicolas GRIMALDI, op. cit., p. 19-20

42 *Ibid.*, p. 11

nous *situons* les événements et que nous repérons leurs *positions* respectives.»⁴³

Cependant, bien que cette perception du temps, qualifiée par Nicolas Grimaldi de «(...) temps homogène (...)»⁴⁴, semble généralisée chez l'être humain, il ne faudrait pourtant pas en conclure que l'ensemble des êtres humains partage la même idée du phénomène temporel. Car certaines civilisations, notamment, ne perçoivent tout simplement pas le temps de la même façon que d'autres.

Ainsi s'il est convenu pour l'homme occidental que les trois moments séquentiels de la temporalité sont le passé, le présent et le futur, certaines sociétés — dites primitives — n'ont jamais envisagé la temporalité de cette façon. Certaines n'ont même jamais considéré que l'avenir puisse exister. D'ailleurs deux d'entre elles ont retenu particulièrement notre attention, à savoir celles des îles de Madagascar et de Nouvelle-Guinée. C'est ainsi que «[l]a pensée malgache répugne tellement à s'engager dans l'anticipation qu'une sorte de conditionnel indéterminé est toujours, en quelque sorte, sous-entendu. Le conditionnel n'existe pas en malgache mais on peut se demander si, dans le cadre du système de valeurs traditionnel, on ne devrait pas plutôt dire que le futur n'existe pas.»⁴⁵ Dans le même ordre d'idée, nous retrouvons chez le peuple mélanésien une impossibilité syntaxique de projeter dans l'avenir ou simplement d'anticiper dans le futur toute action présente. Bref, ces derniers n'ont tout simplement pas développé les mots et les concepts qui leur permettraient de discuter ensemble de l'avenir. Ainsi chez les Mélanésiens le futur est également inexistant.

À notre avis, ces deux exemples illustrent bien que la *prise de possession du temps* n'est pas uniforme chez l'être humain et que la conceptualisation du temps ne peut apparaître universelle. Au contraire, la

43 Nicolas GRIMALDI, op. cit., p. 12

44 *Ibid.*, p. 11

45 Jean POIRIER, "Dimension temporelle et conceptualisation du futur dans les sociétés traditionnelles", Réseaux, Revue interdisciplinaire de philosophie morale et politique, no 22-23, 1974, p. 84

perception du temps varie selon les personnes et les cultures. Somme toute, dans la mesure où la perception du temps chez l'individu est consécutive à sa capacité à prendre conscience des changements, nous observerons nécessairement une diversité de représentations temporelles.

Or, étant donné les bouleversements que suscite le progrès technoscientifique sur l'agir humain, nous sommes en droit de nous poser la question suivante : ces diverses représentations du phénomène temporel ont-elles toutes eu une influence identique sur la façon d'agir de l'être humain? C'est pourquoi nous examinerons, dans la section suivante, les implications et les conséquences que diverses représentations du temps ont eu sur la façon d'agir de l'être humain. Cela afin d'évaluer s'il existe une façon d'aborder le temps qui soit plus adéquate que les autres.

2.1.2 Quatre représentations temporelles

2.1.2.1 Représentation antique du temps

La première représentation du temps qu'il nous est donné de reconnaître dans l'histoire est celle qui prévaut tout au cours de l'époque de l'antiquité. Ainsi, et malgré une technologie peu développée afin de mesurer l'écoulement du temps, l'homme antique ne manque pas de remarquer que certaines transformations de la nature se produisent toujours avec le même cycle, dans un ordre et avec une fréquence donnée. Le printemps avant l'été, la naissance avant la mort, les nuages avant l'orage, etc. À partir de cette perception de la régularité des changements, note Hervé Barreau dans *l'Encyclopédie philosophique universelle*, l'homme antique est conduit à élaborer une vision *répétitive* ou *cyclique* du temps qui s'écoule. Le phénomène temporel dans l'antiquité est alors perçu comme celui d'un éternel recommencement qui ne possède ni début ni fin, et à l'intérieur duquel l'homme est confronté à un destin sur lequel il n'a pas de pouvoir. Marc Aurèle, d'ailleurs, a très bien traduit ce sentiment d'abandon, voire peut-être de résignation à l'égard du temps, lorsqu'il écrit : «Revois le passé, que de révolutions, que d'empires. Tu peux aussi voir l'avenir : le spectacle sera le même. Tout ira du même pas et sur le même ton que ce qui se passe aujourd'hui. Il est donc égal d'être pendant quarante ans spectateur

de la vie humaine ou de l'être pendant dix mille ans, car que feras-tu de plus?»⁴⁶

Par ailleurs, à cette perception particulière du phénomène temporel s'ajoute aussi le fait que «(...) le *temps*, dans les sociétés traditionnelles, est imparfaitement conceptualisé, il est très mal quantifié, et, d'une manière générale, semble sous-évalué, — dans la mesure où on ne lui accorde pas une très grande importance sociale (...)»⁴⁷. En outre, puisque dans l'antiquité seul le devin avait la capacité de comprendre, de prédire et ultimement de *déjouer* le cours du temps, l'impuissance humaine à modifier l'ordre temporel a eu pour conséquence de conduire l'individu à situer le temps hors du champ de l'action humaine. Le phénomène temporel est dès lors apparu comme une réalité séparée et autonome en soi. Ainsi, contraint entre un hasard qui ne relève pas de lui et un destin qui est déterminé par les dieux, l'homme de l'antiquité ne cherche généralement pas à comprendre l'influence du passé ou du futur sur sa façon présente d'agir, mais cherche plutôt à ne comprendre que les événements présents.

En ce sens, nous sommes portés à dire que lorsque le temps n'est pas perçu comme une réalité *constituante et intégrante* de l'agir humain, ce qui est le cas de la conceptualisation antique du temps, cela a pour conséquence d'amener l'individu à ne pas s'interroger sur le phénomène temporel en tant que tel, ni à se préoccuper des répercussions lointaines de ses actions immédiates.

2.1.2.2 Représentation historique du temps

À cette «(...) période pré-scientifique où l'homme cherchait à deviner l'avenir par des signes plus qu'à le prévoir par la science ou le construire par l'action»⁴⁸, nous pourrions opposer une autre façon de percevoir le phénomène temporel. En effet, lorsque l'individu essaie non plus d'interpréter les changements qu'il observe à la lumière des oracles,

46 MARC AURÈLE, cité par Gaston Berger dans *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 228

47 Jean POIRIER, op. cit., p. 83

48 Pierre MASSÉ, "Les attitudes envers l'avenir et leur influence sur le présent", *Étapes de la prospective*, Éditions P.U.F., Paris, 1967, p. 335

mais plutôt cherche à comprendre et à analyser *d'où* originent ces dits changements, cette façon différente d'aborder les changements — et conséquemment le temps — conduit habituellement l'individu à évaluer les événements présents à la lumière des situations passées. Dans cette perspective, le phénomène temporel revêt alors une interprétation différente de celle vue précédemment, dans la mesure où le temps permet ici à l'individu de rechercher et de donner une signification ou un sens aux événements *présents*.

En considérant les événements présents comme entièrement déterminés par le passé, la représentation historique du temps donne alors une certaine direction et une certaine finalité au temps, finalité dont l'individu pourra découvrir le sens en examinant son passé. D'une représentation cyclique du temps, l'homme est ainsi passé à une *vision linéaire* du temps.

Or, contrairement à la représentation antique du temps qui ne voyait dans les changements que la puissance du destin, une des caractéristiques de la représentation historique du temps est de reconnaître à l'individu la capacité de comprendre les événements qu'il rencontre. C'est ainsi que les changements, dans une représentation historique, sont soigneusement datés afin de permettre à l'individu une analyse minutieuse. En réalité, cette représentation historique du temps conduit bien plus vers une connaissance de la généalogie des changements que vers une compréhension globale du phénomène temporel.

De plus, une autre des caractéristiques importantes qui distingue la représentation historique du temps se retrouve dans le fait que cette dernière façon de percevoir les changements «(...) est, fondamentalement, téléonomique : son discours est par excellence celui des fins dernières, qui illustrent le *sens de l'évolution*, voire celui de l'*Histoire* elle-même (...)»⁴⁹. Dans la perspective historique, le temps apparaît donc généralement comme le résultat de l'histoire qui se construit d'elle-même;

49 François FURET, *L'historien entre l'ethnologue et le futurologue*, 1972, p. 57, cité par André-Clément DECOUFLÉ, "Prospective et fin de l'histoire", *Réseaux. Revues interdisciplinaire de philosophie morale et politique*, no 22-23, p. 39

tandis que l'histoire est l'occasion qui donne naissance au temps. C'est aussi dire, dans cette optique, que la compréhension du temps de l'histoire est plus particulièrement liée à la connaissance des événements passés, et non à la perception d'un phénomène temporel qui existerait indépendamment de l'être humain. C'est pourquoi, étant donné l'impossibilité pour l'être humain d'appréhender un temps *à-venir* qui n'existe pas encore, la représentation historique du temps conduit l'individu à analyser les changements, tant présents qu'à venir, uniquement à partir de sa compréhension du passé.

Il en résulte alors le double risque, pour l'homme, de concevoir le temps comme une *Raison historisante* qui seule permettrait de donner une signification aux changements jusqu'à percevoir les changements de l'humanité comme étant, selon les propos de Hans Jonas, «(...) l'objet d'un devenir total programmé, allant de l'inachevé à l'achevé, du provisoire au définitif, comme le sont ses membres individuels qui recommencent à chaque fois de nouveau.»⁵⁰ Ainsi *l'historicisme*, c'est-à-dire l'explication de l'ensemble des problèmes contemporains par l'histoire, porte le risque de donner à l'individu l'impression de pouvoir tout comprendre à partir de son passé.

Toutefois, cette représentation historique du temps néglige aussi le fait que toute interprétation historique des problèmes ne peut être que contingente par rapport à la réalité. En effet, l'histoire de l'Europe est loin d'être celle de l'Afrique, et l'histoire des hommes n'est même pas identique à celle des femmes! C'est pourquoi, étant donné l'incapacité pour l'être humain de percevoir tous les faits historiques, il lui est ainsi impossible d'avoir une perception historique globale de l'ensemble des transformations qui se produisent sur la terre. Qui plus est, en ne retenant uniquement que les événements qui *font sens* pour l'individu, qui *vont quelque part*, qui sont *compréhensibles* à la personne qui écrit l'histoire, la représentation historique du temps oriente et détermine déjà, au départ, la façon de comprendre le temps vers une certaine *finalité temporelle*.

50 Hans JONAS, op. cit., p. 154

Enfin, étant donné, dans cette perspective, que toute interprétation du temps ne peut s'accomplir que par l'analyse du passé, puisque seul le passé peut être objet d'un discours, il en résulte le fait que la représentation historique du temps a traditionnellement surévalué l'importance de même que l'influence du passé sur le présent. *Le passé est garant de l'avenir*, apparaissant ainsi comme l'archétype parfait de cette façon de se représenter le temps.

Aussi, puisque l'inquiétude actuelle à l'égard du progrès technoscientifique porte sur l'avenir, il semble bien que la représentation historique du temps ne permet pas non plus à l'individu d'aborder les bouleversements actuels de façon adéquate. C'est pourquoi croyons-nous important d'examiner une autre façon de se représenter le temps.

2.1.2.3 Représentation scientifique du temps

Partons d'une simple observation de tous les jours : il existe un temps qui nous encadre, qui délimite nos activités et dont nous ne pouvons en saisir la *matière* par aucun de nos cinq sens. Et pourtant, s'il est un temps sensé exister c'est bien celui des horloges. D'ailleurs, pour ne pas douter de son existence, ce dernier est réputé objectif, uniforme, indépendant de l'être humain et surtout mesurable. Perçue en tant qu'outil d'évaluation des phénomènes physiques, la représentation scientifique du temps nous permet donc de tenir compte de la réalité temporelle de façon bien différente de celles antique et historique. Alors que les représentations antiques et historiques avaient comme principal objectif de donner une signification aux changements, dans la représentation scientifique du temps cette quête de sens fait plutôt place à une utilisation du temps qui est dorénavant opératoire. Dans cette perspective, la question de savoir si cette représentation du temps convient plus à l'homme contemporain que les autres prend alors son importance.

Ainsi puisque depuis le 13 octobre 1967, «[l]a seconde est définie maintenant (...) comme la durée de 9 192 631 770 périodes du rayonnement produit par la transition entre les deux niveaux hyperfins de

l'état fondamental de l'atome de césium 133»⁵¹, il découle de cette situation que l'individu n'a jamais été aussi en mesure de définir et circonscrire les changements qu'il observe. En ce sens, cette manière d'aborder la temporalité permet à la personne d'analyser les événements présents de façon à connaître avec exactitude leur durée et leur succession. Ainsi, dans la perspective d'une «(...) *temporalité objective*, universelle, indépendante des événements qui s'y produisent ou non (...)»⁵² par laquelle l'individu peut mesurer le temps que dure une situation, ce dernier est conduit à s'imaginer que le temps possède une existence et une durée qui lui est propre, indépendamment de la perception que l'être humain peut en avoir. Aussi, comme l'explique Nicolas Grimaldi :

De même que la série des points sur une ligne, nous nous représenterions donc la série des instants dans le temps comme étant à la fois homogène, continue, et infinie. Comme il y a toujours de l'espace, où que nous soyons, il y aurait toujours du temps, à quelque moment que ce soit, indépendamment de ce qui s'y passe, et même s'il ne se passe rien. Pas plus qu'il ne peut y avoir, sur une droite, de segment sans espace, pas plus ne pourrait-il donc y avoir d'interruption du temps, c'est-à-dire aucun temps hors du temps.⁵³

D'une *forme indéfinie* (antique) à une *forme signifiante* (historique), la représentation scientifique du temps transforme ainsi le phénomène temporel en une *forme structurelle*. Forme qui apparaît par ailleurs comme une dimension de l'être qui est autonome et indépendante de l'humain. Or, la reconnaissance d'une existence extrinsèque du temps n'a pas seulement eu pour effet d'accroître les capacités de l'homme à mieux comprendre, en mesurant, les changements qu'il observe, mais a en outre introduit la certitude que l'avenir de l'humanité, bien qu'il demeure inconnu, existera un jour quoi qu'il advienne.

En regard des conséquences du progrès technoscientifique, la faiblesse de la représentation scientifique du temps se retrouve donc dans *l'éloignement* qu'elle suggère entre l'homme et la préoccupation de son avenir. C'est ainsi qu'il nous faut considérer que «[t]ant que la réflexion sur

51 Hervé. BARREAU, op. cit., p. 2569

52 Nicolas GRIMALDI, op. cit., p. 20

53 *Ibid.*, p. 22

l'avenir ne nous mène pas à nous sentir, d'une certaine manière, affectivement concernée, cette réflexion demeure sans effet sur l'action dans le temps présent.»⁵⁴ En ce sens, l'individu devrait alors avoir recours à une autre représentation temporelle, que celles mentionnées précédemment, si celui-ci désire se préoccuper de l'avenir de façon à tenir compte des conséquences futures du progrès technoscientifique.

2.1.2.4 Représentation philosophique du temps

Comme nous venons de le constater à travers ces diverses représentations, la représentation du temps chez l'individu peut varier selon les différentes façons qu'il a de prendre conscience des changements. Néanmoins aucune, jusqu'à présent, n'a permis d'inclure véritablement le phénomène temporel dans des préoccupations proprement éthiques, puisque toutes considèrent le temps comme quelque chose d'autonome et sans grande relation avec l'agir humain.

C'est pour répondre à cette insuffisance des représentations temporelles précédentes que nous examinerons quels avantages l'individu aurait à modifier sa compréhension du phénomène temporel, de façon à se représenter le temps non plus comme un *contenant* à l'intérieur duquel se déroule l'agir humain, mais à l'inverse comme une *composante inhérente et constitutive* à l'action d'une personne. Composante qui reposerait plus précisément sur la capacité de l'être humain à orienter son action présente en fonction de ses représentations du futur.

Dans cette perspective, et contrairement aux représentations précédentes, le phénomène temporel aurait ainsi avantage à être perçu comme une réalité qui «(...) se constitue dans et pour la conscience [de la personne], par opposition au temps objectif ou physique, au temps du monde.»⁵⁵ En fait, dans cette représentation — disons interne ou subjective — le temps apparaît à ce moment là directement en relation avec le sujet.

⁵⁴ Dieter BIRNBACHER, *La responsabilité envers les générations futures*, Éditions P.U.F., Collection Philosophie morale, Paris, 1994, p. 160

⁵⁵ Jean-Luc FIDEL, "Temporalité", *Encyclopédie philosophique universelle. Les notions philosophiques*, Tome 2, Éditions P.U.F., Paris, 1990, p. 2566

Ainsi c'est en prenant conscience que l'être humain vit non seulement *dans* le temps, mais aussi et surtout *avec* le temps, que l'individu sera en mesure d'établir une relation entre son agir et son avenir. Qualifiée par le philosophe français Gaston Berger, de «(...) *temps existentiel* (...)»⁵⁶ ou *philosophique*, nous croyons que cette façon d'aborder le temps à *partir de l'être humain* permettrait sans doute, à l'homme contemporain, de se préoccuper plus adéquatement du progrès technoscientifique, et cela de façon à tenir compte des répercussions futures de ce dit progrès. Quelles sont donc ces diverses composantes de la représentation philosophique du temps?

C'est dans L'encyclopédie française publiée en 1959, et plus particulièrement au tome XX, que Gaston Berger élabore pour la première fois sa conception d'un temps existentiel. À ce propos Berger débute son article en rappelant le mythe suivant : «Le dieu Kronos dévore ses enfants. C'est peut-être par ce mythe que les hommes ont exprimé de la manière la plus précise et la plus puissante l'un des aspects sous lesquels le temps leur est d'abord apparu.»⁵⁷ C'est dire, selon Berger, à quel point le temps, sinon le manque de temps, est ressenti par l'homme comme *dévorant* bien avant d'être appréhendé par l'esprit. Poursuivant son explication du temps existentiel, Berger énumère quatre composantes qui, à ses yeux, caractérisent le mieux la façon dont l'homme contemporain entre en relation avec le temps.

De façon plus spécifique, Berger considère que la première composante évidente qui traduit la relation que l'individu entretient avec le temps, s'exprime dans le fait que pour la personne le phénomène temporel correspond bien souvent à l'expression d'une *carence* qu'il aimerait bien pouvoir pallier, afin de bénéficier de plus de temps pour la réalisation de ses projets. Ainsi, dans la mesure où l'être humain prend conscience de son incapacité à se soustraire définitivement de l'influence du temps, la représentation du temps qui émane de cette contrainte temporelle a pour conséquence d'amener l'individu à réaliser en quoi sa représentation du

56 Gaston BERGER, Phénoménologie du temps et prospective, op. cit., p. 193

57 *Ibid.*, p. 193

temps le bouscule, l'entraîne et, à la limite, l'oblige à choisir et à agir. D'où l'impression parfois vive que *vivre : c'est manquer de temps!*

Ce sentiment de limite, que met en évidence le temps existentiel, nous amène par ailleurs à prendre conscience à quel point le temps est aussi doublement *harcelant*. En effet, d'une part, lorsque l'individu réalise à quel point chaque instant qui passe modifie le présent de façon inéluctable, celui-ci peut se sentir contraint d'agir par les événements. Parfois au risque de ne prendre pas suffisamment de temps pour planifier ses actions. D'autre part, une personne peut aussi avoir l'impression que c'est le temps qui *se charge* (au sens figuré) de transformer et de faire bouger les événements dans une direction ou une autre, selon que l'individu agit ou laisse les événements se produire tout seul. D'où l'impression, comme le notait Berger, que dans la perspective d'un temps philosophique, le temps possède la caractéristique particulière d'éliminer le possible. Ainsi le temps a-t-il aussi une fonction «(...) néantisante (...)»⁵⁸.

Par ailleurs, une autre des composantes importantes que peut revêtir la représentation philosophique du temps correspond à celle d'être un *paramètre* dont une personne peut disposer. Non pas, cependant, au sens d'unité de mesure comme c'était le cas pour la représentation scientifique du temps, mais au sens où cette représentation d'un temps existentiel permet à l'individu de prendre conscience de la *pression* qu'exerce le temps sur l'agir humain. C'est pourquoi Berger trouvait important de considérer «[q]ue ce temps augmente ou diminue et tout se transforme; des possibilités nouvelles s'ouvrent, d'autres disparaissent. Dans le problème pratique que j'ai à résoudre, le temps intervient donc comme une variable dont chaque valeur correspond à une situation différente: *le temps est un paramètre*»⁵⁹ qui permet à la personne de réaliser à quel point son action est indissociable du temps. En ce sens, si un individu s'imagine qu'il dispose encore de trois heures pour terminer un examen, tandis qu'il ne lui en reste qu'une seule; le sachant, cette nouvelle perception va indiscutablement modifier sa façon de travailler. Il semble donc

⁵⁸ Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 164

⁵⁹ *Ibid.*, p. 171

manifeste à ce moment que l'influence de la représentation philosophique du temps peut jouer sur l'agir humain un rôle important.

Une autre composante du temps philosophique renvoie, quant à elle, à la *consistance très ferme* que peut revêtir le temps dans l'action. C'est ainsi que certaines problématiques, telle que l'émission de pollutions atmosphériques, peuvent contraindre l'individu à devoir trouver une solution à plus ou moins longue échéance. Mais lorsque la solution doit être exigée à l'intérieur d'une contrainte temporelle plus petite, de l'ordre de quelques mois à quelques années au maximum, pour éviter que les problèmes ne grossissent et ne deviennent à un moment donné insurmontables, cette exigence fait dès lors réaliser à quel point le temps possède une *consistance* qui peut altérer les problèmes. De plus, puisque le temps nécessaire à la résolution d'un problème ne peut pas toujours être augmenté au gré de la volonté des personnes, nous devons considérer que le temps est tout simplement *intraitable*. Ce qu'exprime admirablement le truisme suivant : *les journées n'ont jamais que vingt-quatre heures*.

Or, si la représentation antique du temps situait le phénomène temporel à l'extérieur de la sphère de l'agir humain, étant donné le peu de contrôle que l'homme antique pensait pouvoir exercer sur le temps; si la représentation historique du temps limitait l'individu à n'observer les changements passés que pour mieux les comprendre, sans néanmoins reconnaître que l'individu puisse exercer une influence sur le déroulement à venir de l'histoire; enfin, si la représentation scientifique du temps ne cherchait principalement qu'à mesurer les changements observés; nous pouvons émettre l'hypothèse que la représentation philosophique du temps correspond à celle qui permettrait le mieux à l'homme contemporain d'aborder et de tenir compte des conséquences à venir du progrès technoscientifique.

Toutefois s'il nous semble, en regard des quatre composantes que nous venons de décrire, que la représentation philosophique du temps permet à l'individu de mieux tenir compte de l'avenir dans sa façon d'aborder les conséquences du progrès technoscientifique, il n'en demeure pas moins que cette représentation

temporelle ne peut se constituer *que dans le temps présent*. C'est pourquoi examinerons-nous plus en détail quelle est au juste notre représentation du présent.

2.2 De la représentation du présent

Comme nous venons de le voir, certaines façons de se représenter le temps ne conviennent pas toujours à la réalité des changements mis en place par le progrès technoscientifique. Par conséquent, étant donné que diverses répercussions du progrès technoscientifique risquent de compromettre sérieusement l'avenir même de l'humanité, cette problématique oblige aujourd'hui l'individu à s'interroger sur la signification que revêt l'avenir à ses yeux. Ainsi la question, de déterminer si l'être humain peut en réalité prendre le risque de laisser au hasard ou à une quelconque destinée le soin de pallier aux difficultés futures, devient ici pertinente.

Cependant, dans la mesure où toutes représentations de l'avenir par l'être humain ne peuvent être construites qu'à partir de son expérience du présent, nous devons tout d'abord nous interroger sur la nature de sa représentation du présent. Et cela afin de déterminer de quelles manières la conception du présent peut conditionner ou influencer notre façon de se représenter le futur.

Dans cette perspective, l'examen de la représentation du présent nous permettra de réaliser à quel point notre conception du présent a aussi influencé la capacité de l'individu à tenir compte des répercussions futures du progrès technoscientifique. L'étude des diverses caractéristiques de cette représentation nous permettra, en outre, de voir en quoi cette représentation temporelle a conduit l'individu, plus souvent qu'autrement, à évaluer ses actions présentes à partir de sa relation avec le passé. L'analyse des modes de justification des actions présentes que sont le précédent, l'analogie et l'extrapolation, nous permettra ainsi de mesurer la faiblesse de ce recours au passé, particulièrement dans un monde marqué au sceau du changement et du progrès technoscientifique.

2.2.1 Caractéristiques de la représentation du présent

Qu'est-ce alors qui caractérise la représentation du présent? Tout d'abord, il semble bien que l'individu a traditionnellement associé cette représentation temporelle à celui d'un instant qui possède comme caractéristique d'être fluide et en perpétuel changement. En effet, il ne saurait être question pour personne d'arrêter les changements qui se déroulent au présent, encore moins d'en inverser l'opération. C'est pourquoi, bien que l'agir humain ne puisse se dérouler qu'au présent, le présent semble échapper à toute emprise de l'homme. C'est ainsi qu'aussitôt que l'individu prend conscience du moment présent, celui-ci devient *ipso facto* un élément déterminé de son passé. Situé entre un passé qui n'existe plus — d'où il émerge — et un futur qui n'existe pas encore — vers lequel il tend — le présent correspond donc, plus souvent qu'autrement, à une «(...) limite mobile aussi mince que sont étendues les régions qu'il sépare.»⁶⁰

Cette représentation traditionnelle du présent présume, par ailleurs, habituellement une *direction linéaire* des changements qui se produisent dans le présent. C'est ainsi que les changements présents apparaissent bien souvent comme *linéaires*, dans la mesure où les événements qui constituent le présent doivent obligatoirement être déterminés par d'autres qui en constitueront le passé. En ce sens, les transformations dans le présent traduisent une direction du phénomène temporel qui va du passé vers le présent et du présent vers l'avenir. Or, cette *direction linéaire* ne fait pas que traduire une représentation du temps, elle oriente aussi l'individu à percevoir les changements dans la séquence selon laquelle les événements du passé déterminent nécessairement les événements du présent, d'où origineront les événements futurs. De même que le présent est perçu comme étant un prolongement du passé, de même le futur est-il envisagé comme le prolongement du présent.

⁶⁰ Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 120

Conséquemment, dans la représentation traditionnelle du présent, le présent s'évanouit pour ne devenir qu'une *mince limite* temporelle sans épaisseur entre un passé ferme, constitué par l'histoire, et un futur ouvert sur le possible. Dans cette perspective, la connaissance du présent, bien qu'elle nous livre «(...) un petit morceau de passé et un petit bout d'avenir»⁶¹, n'est pas toujours apparue d'un grand secours pour aider l'individu à justifier ou à légitimer ses actions présentes. Or, étant donné l'obligation d'agir devant laquelle se retrouve bien souvent l'homme dans sa vie, où l'individu peut-il trouver une certitude quant aux choix à faire? Sinon que dans l'observation du passé. C'est pourquoi la représentation du présent a traditionnellement conduit l'individu à ne justifier ses actions présentes que par rapport au passé, qui seul pouvait garantir une certaine validité quant aux actions posées.

Ce rapport au passé sera d'ailleurs particulièrement bien mis en évidence dans ce qui suit, alors que nous examinerons si les trois modes de justification des actions présentes les plus couramment utilisés que sont le *précédent*, l'*analogie* et l'*extrapolation*, conviennent encore de nos jours à la réalité des changements mis en place par le progrès technoscientifique.

2.2.2 Trois modes de justification des actions présentes

N'est-il pas étonnant, en effet, de constater que l'évaluation des actions présentes s'est traditionnellement appuyée sur une justification qui reposait principalement sur l'examen du passé? Comme nous verrons, cependant, l'attention avec laquelle l'individu a fixé son regard inquisiteur vers le passé, afin de justifier ses actions présentes, ne fut pas sans conséquence sur sa façon d'aborder les difficultés liées au progrès technoscientifique.

Or, parmi les modes de justification les plus couramment utilisés par l'homme, le *précédent* occupe à ne pas en douter une place importante. En effet, étant donné que celui-ci repose très largement sur la simple observation de phénomènes, ou sur le souvenir d'expériences vécues

⁶¹ Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 163

antérieurement, le précédent apparaît tout naturellement à l'esprit humain. C'est ainsi par cette opération de l'esprit qu'une personne est amenée à conclure, en voyant le soleil se lever tous les matins, qu'il se lèvera aussi le matin suivant. Dans un contexte différent, c'est aussi le précédent qui permet à un parent de considérer acceptable et de reproduire, pour le cadet, l'éducation que celui-ci a donné à l'aîné. Éducation qu'il avait probablement lui-même reçue de ses propres parents. C'est pourquoi le précédent correspond à un mouvement de l'esprit permettant à la personne de reconnaître la valeur, pour le futur, des actions qui ont fait leur preuve dans le passé. La science, d'ailleurs, utilise couramment ce procédé lorsqu'elle conclut, du passé vers l'avenir, à l'existence d'une loi scientifique qui garantirait les mêmes résultats à l'égard de toutes les futures expériences similaires.

Cependant, s'il s'avère que le précédent possède l'avantage d'éviter à l'individu de toujours refaire les mêmes expériences pour découvrir ce que d'autres ont compris avant lui, lorsque ce procédé est appliqué à tous les domaines de l'agir humain, cette façon de justifier une action présente risque d'amener une personne à éliminer bien d'autres possibilités qui auraient peut-être pu très bien convenir à la situation. Le précédent comporte donc comme inconvénient l'exclusion des solutions inédites. À ce propos, Bertrand de Jouvenel nous apparaît assez explicite pour que nous le citions entièrement :

Cette idée simple [du précédent] exerce un puissant empire sur nos esprits. La durée moyenne de la vie humaine s'est étendue, elle s'étendra encore; dans l'année de travail la quantité d'heures fournies a diminué, elle diminuera encore; le niveau de vie moyen s'est élevé, il s'élèvera encore. N'importe les raisons précises que l'on puisse donner pour justifier ces suppositions, elles n'interviennent que comme confirmations d'une conviction immédiate et spontanée : les choses iront dans ce sens parce qu'elles y sont allées et que nous en avons vivement conscience. Plus vive la conscience que nous avons du mouvement passé, plus forte la conviction qu'il est gage du mouvement futur.⁶²

62 Bertrand de JOUVENEL, *L'art de la conjecture*, Éditions Futurible, 2e édition, Paris, 1972, p. 84

Ainsi, selon les cas où l'évaluation des actions présentes se fait dans un contexte où nous retrouvons de la répétition, de la stabilité et de la permanence, le précédent pourrait sans doute être légitime. Mais dans les situations où l'action est soumise à tout un ensemble de transformations, tel que le permet de nos jours le progrès technoscientifique, invoquer dans ce contexte le précédent pour justifier une action ou une conséquence future n'est peut-être plus aussi adéquat qu'auparavant.

Évidemment, il est beaucoup plus sécurisant pour l'individu de se dire que les bonnes actions seront encore bonnes demain. Toutefois, ce procédé risque d'obnubiler l'individu face aux dangers réels et futurs que peuvent représenter certaines conséquences du progrès technoscientifique. Aussi, en présumant que le cadre à l'intérieur duquel se produisent les actions de l'homme ne peut pas changer, le précédent s'applique essentiellement dans un univers stable et exempt de transformations. À tout le moins, ce mode de justification présuppose que les changements, lorsqu'ils se rencontrent, doivent se faire à un rythme extrêmement lent. Si lent, du moins, que cela ne devrait avoir que peu d'impact sur les conséquences futures des actions présentes.

Or, dans le contexte actuel du progrès technoscientifique, la vitesse avec laquelle les transformations se produisent tendrait à rendre inopérant le recours à ce mode de justification. En effet, lorsqu'il est question de déterminer si telles conséquences futures du progrès seraient favorables ou non à l'être humain, il ne sert à rien d'interroger le passé qui ne comporte sûrement rien de comparable avec l'ordre de grandeur du progrès technoscientifique. Néanmoins, bien que le précédent puisse être légitime dans certaines circonstances précises, ce que nous voulons souligner c'est que l'habitude de constamment interroger le passé, afin de justifier les actions présentes, tend à surévaluer l'importance du passé au détriment du présent et de l'avenir. C'est pourquoi nous pourrions dire que ce mode de justification oriente davantage l'individu à se préoccuper de son passé qu'à s'interroger sur son avenir.

Quant au second mode de justification qu'est *l'analogie*, est-il aussi adapté à la réalité des transformations technoscientifiques? Mais d'abord qu'en est-il de ce procédé? Selon la définition du mot, nous pourrions dire globalement que l'analogie permet de comprendre une réalité à partir de sa ressemblance avec une autre réalité connue. Aussi, quoi de mieux pour comprendre le fonctionnement des particules atomiques, que d'affirmer qu'elles *ressemblent* à des ballons de basket-ball autour duquel tournent des balles de ping-pong. À l'égard de sujets qu'une personne ignore, *l'analogie* permet donc de faire des rapprochements intellectuels qui sont commodes, justes et qui favorisent une meilleure compréhension.

Mais est-ce pour autant exact en regard de toutes les connaissances humaines? En particulier lorsque la connaissance recherchée est en lien avec des événements qui, par exemple, ne se sont pas encore produits. En fait, si l'analogie nous permet d'affirmer que «[d]e même qu'un objet reconnu semblable à un autre doit se comporter de même façon, une situation reconnue semblable à une autre doit évoluer de même façon (...)»⁶³, bien que ce procédé puisse aider à comprendre des problématiques différentes mais comparables (comme par exemple : l'écoulement de l'air sur des ailes d'avion en soufflerie, versus en vole libre), nous devons prendre en considération que cette façon de faire a comme particularité de ne pas pouvoir tenir compte des modifications qui se produiraient en cours de route. À ce titre, l'analogie ne permet aucunement de conclure à des correspondances dans *l'évolution* de deux situations humaines similaires. Ainsi, l'analogie ne pourra jamais permettre à une personne de savoir avec certitude comment réagir devant tel problème familial à venir (par exemple : l'adolescence future des enfants), même si certaines difficultés qui vont apparaître à cette période risquent de se ressembler entre des familles.

Par conséquent, nous devons considérer que lorsque la justification d'une action ou d'une décision doit se faire en regard de l'avenir, ce mode de justification suppose en même temps une certaine forme de prédiction de la tendance observée. Aussi, si l'analogie permet de justifier que telles pratiques pédagogiques utilisées au secondaire pourraient

63 Bertrand de JOUVENEL, op. cit., p. 87

convenir à l'université, étant donné certaines similitudes entre les niveaux d'enseignement, cela exige «(...) que l'esprit définisse suffisamment la situation présente pour lui trouver des analogues, et juge la ressemblance assez essentielle pour qu'elle promette la même suite que dans la situation de référence»⁶⁴. Or, étant donné l'ignorance de l'individu vis-à-vis les transformations que le progrès technoscientifique risque de réaliser dans l'avenir, l'utilisation de l'analogie pour justifier telles ou telles solutions précises à ce type particulier de problème fait en sorte que ce procédé ne peut donc pas non plus convenir à la réalité actuelle des changements technoscientifiques. En fait, non seulement l'analogie est incapable de garantir et de prédire la suite d'événements à venir, mais de plus ce procédé oriente encore l'individu à examiner le passé afin de présumer de son avenir.

Enfin «[à] l'utilisation des ressemblances, que saisit l'intuition, certains esprits plus rigoureux entendent substituer un procédé de prévision qui s'inspire des mathématiques : l'extrapolation.»⁶⁵ Plus spécialement, nous pourrions dire que l'extrapolation se fonde, après l'analyse minutieuse d'un phénomène, sur l'idée qu'il est possible de prolonger au-delà du présent la réalisation d'un phénomène observé. Extrapoler c'est ainsi projeter, dans son esprit et vers le futur, une éventuelle réalité. Que ce soit en prenant appui sur des études statistiques ou des sondages, la personne qui extrapole une vérité ou un concept cherche, en définitive, à prolonger une connaissance au-delà de ce qui est actuellement connaissable.

Néanmoins, lorsqu'il s'agit de prédire ou de justifier un type de comportements qui était efficace dans le passé, l'extrapolation porte en elle le risque d'amener une personne à ne pas suffisamment tenir compte du nouveau contexte dans lequel probablement se réalisera l'action future. Par exemple, décider que telle organisation sociale, tel type particulier d'éducation, ou telle façon de résoudre une difficulté interpersonnelle doivent être reconduits dans l'avenir, sous prétexte que ceux-ci ont été efficaces jusqu'à présent, ne garantit aucunement la validité de cette

64 Bertrand de JOUVENEL, op. cit., p. 88

65 Gaston BERGER, Phénoménologie du temps et prospective, op. cit., p. 219

décision. La décision peut être la bonne, comme la mauvaise, mais en regard de l'agir humain l'extrapolation ne peut aucunement garantir que le nouveau contexte de réalisation de l'agir humain conservera les mêmes données que dans la situation initiale.

C'est pourquoi, lorsque les conditions qui encadrent l'agir humain risquent d'être radicalement modifiées par le progrès technoscientifique, l'extrapolation aussi ne peut être d'une grande utilité pour aider une personne à justifier une action présente qui tiendrait compte en même temps de l'avenir.

En somme, nonobstant le fait que le précédent, comme l'analogie et l'extrapolation sont adéquats à une bonne *compréhension* de certains phénomènes, lorsque ceux-ci sont appliqués à la *justification* des actions présentes, ils ne peuvent toutefois convenir à la réalité particulière que pose le progrès technoscientifique. Bref, étant donné que «(...) [ces] trois procédés dont nous dénonçons l'insuffisance supposent un monde relativement stable où l'on peut prendre les choses du dehors, parce que leur forme extérieure s'est trouvée longtemps associée à des propriétés définies»⁶⁶, ces modes de justification ne peuvent être adéquats pour envisager l'avenir de l'homme, du moins, certainement pas avec la même certitude qu'ils analysent le passé.

C'est pourquoi nous croyons que l'habitude de rechercher dans le passé une solution aux problèmes actuels empêche l'individu de faire réellement face aux problèmes nouveaux qu'il rencontrera dans l'avenir, en particulier lorsque ceux-ci résulteront du progrès technoscientifique. D'où l'intérêt d'examiner, dans la dernière section, quelle serait au juste la représentation de l'avenir qui est mise en cause par le progrès technoscientifique.

⁶⁶ Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 220

2.3 De la représentation de l'avenir

Comme le rappelait à juste titre Gaston Berger, «[n]otre civilisation s'arrache avec peine à la fascination du passé. De l'avenir, elle ne fait que rêver et, lorsqu'elle élabore des projets qui ne sont plus de simples rêves, elle les dessine sur une toile où c'est encore le passé qui se projette.»⁶⁷ C'est ainsi qu'en parlant de l'homme contemporain Berger nous fait souvent remarquer que, jusque dans sa façon d'envisager l'avenir, celui-ci est avec entêtement *rétrospectif*. C'est-à-dire que les personnes n'envisagent et n'évaluent habituellement la suite des événements à venir *qu'à partir du passé*. D'où la célèbre boutade de Paul Valéry selon laquelle «(...) nous abordons l'avenir à reculons.»⁶⁸

Par ailleurs, s'il est vrai que «[l]es préoccupations vis-à-vis de l'avenir ont changé, autant et dans le même mouvement, semble-t-il, que les concepts, les méthodes et les problématiques qui occupent le devant de la scène»⁶⁹, force est de reconnaître que les préoccupations à l'égard d'un avenir menaçant, quant à elles, n'ont véritablement commencé à se développer dans l'esprit des personnes que récemment dans l'histoire. À ce propos Berger affirmait que si :

On s'est souvent demandé ce que réservait l'avenir; on ne s'est pas interrogé sur le sens même de la notion. Le mot n'éveillait pas l'intérêt des philosophes, puisqu'il ne figure pas dans le *Vocabulaire de la Société française de Philosophie*. Il n'était non plus ni dans le Dictionnaire de Bayle, ni dans l'Encyclopédie de Diderot, ni dans le Dictionnaire philosophique de Voltaire. On le trouve dans la Grande Encyclopédie du XIXe siècle, mais seulement avec le sens très particulier qu'il prend dans la procédure. C'est dire qu'il n'a pas été oublié mais que l'on n'avait rien à dire à son sujet. Le mot n'apparaît pas davantage dans les index qui, à la fin des grands ouvrages, mettent en évidence les idées sur lesquelles l'auteur a pu apporter des lumières nouvelles.⁷⁰

67 Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 218

68 Paul VALÉRY, cité par Gaston Berger dans *Étapes de la prospective*, op. cit., p. 28

69 Bernard CROUSSE, "Présentation", *Réseaux. Revue interdisciplinaire de philosophie morale et politique*:

La prospective revisitée. évaluation d'un savoir, no 50-51-52, 1986-1987, p. 4

70 Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 227

C'est dire par conséquent à quel point jusqu'à maintenant la réflexion à l'égard de l'avenir ne semblait guère éveiller d'intérêt chez l'homme. Par conséquent, dans le but d'évaluer la meilleure façon dont l'homme contemporain devrait aborder son propre avenir, nous débuterons la dernière section de ce chapitre en analysant plus spécialement différentes conceptions de *l'à-venir*. À l'analyse, lesdites conceptions que sont le *futur*, la *destinée* et *l'avenir*, nous permettront ainsi de saisir en quoi celles-ci n'ont pas la même influence sur la façon immédiate d'agir d'une personne. D'où la nécessité de choisir, parmi ces différentes conceptions, celle qui soit la plus adaptée à la réalité du progrès technoscientifique.

Par conséquent, puisque ces conceptions amènent aussi l'individu à se préoccuper de l'avenir de façons différentes, il nous apparaît pertinent d'évaluer dans ce contexte quelle est la nature exacte de l'influence que la technoscience exerce sur les transformations à venir. Ce faisant, nous serons plus à même de considérer quelle serait la meilleure façon d'aborder l'avenir. Plus spécialement, nous pourrions dire que puisque la technoscience oblige l'homme contemporain à se préoccuper plus que jamais de l'avenir de l'humanité, il résulte de cette situation que ce dernier est requis — aujourd'hui — d'envisager l'avenir de façon particulière. C'est-à-dire d'une manière qui est adaptée aux transformations rapides que met en place la technoscience, de façon à permettre à l'homme contemporain d'aborder adéquatement les conséquences futures du progrès technoscientifique.

Enfin, étant donné l'importance nouvelle que prend dorénavant l'avenir pour l'homme contemporain, nous terminerons ce chapitre en présentant diverses raisons qui font que l'avenir peut effectivement être perçu à l'instar d'une menace pour le présent.

2.3.1 Conceptions de *l'à-venir*

Comment expliquer qu'en l'espace de quelques années à peine l'avenir de l'humanité soit devenu, tant d'un point de vue factuel que conceptuel, incertain? Or, bien que l'impact de certaines conséquences puisse être très éloigné dans le temps, il ne fait aucun doute d'un point de

vue factuel que la technoscience exerce aujourd'hui une *influence destructive* sur l'avenir de l'humanité. D'ailleurs, il est maintenant convenu scientifiquement que la disparition éventuelle de certains écosystèmes marins ou terrestres peut irrémédiablement conduire à la disparition de l'homme sur terre et, conséquemment, à la non-réalisation de son propre avenir.

Ce qui est toutefois moins apparent, et que nous désirons mettre en évidence, est que la façon même de concevoir l'avenir peut, à certains égards, exercer une forme de pression sur l'avenir. C'est ainsi qu'en induisant l'individu à méconnaître le rôle qu'il peut jouer quant à la construction ou la destruction de son propre avenir, notre conception d'avenir n'est pas *innocente*. C'est pourquoi nous examinerons, dans la section suivante, les répercussions que peuvent avoir autant la conception du futur, de la destinée et de l'avenir sur la capacité de l'individu à justement tenir compte des événements à venir.

2.3.1.1 Qu'est-ce que le futur?

«Pour les quelques philosophes qui s'en sont occupés, aussi bien que pour la conscience commune, l'idée d'avenir renvoie au temps, mais l'avenir n'est plus alors qu'une notion abstraite, correspondant à une certaine situation dans la série des événements.»⁷¹ Cette dimension temporelle se confond alors avec le futur et désigne : «(...) ce qui *doit* arriver.»⁷² C'est pourquoi nous pouvons dire que la conception du futur possède comme caractéristique principale de présenter les événements de façon nécessaire et inévitable. Aussi il est convenable pour une personne de désigner comme une action future : la prochaine saison d'été, la mort d'une personne malade, de même que la tempête de neige qui pointe à l'horizon, etc. «(...) [A]ider par la régularité des cycles biologiques ou cosmiques dont sa mémoire a fixé la trace (...)»⁷³, l'être humain imagine alors qu'il existe quelque part, cachée dans l'univers, une dimension future des événements présents.

71 Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 227

72 *Ibid.*, p. 227

73 *Ibid.*, p. 228

Toutefois, bien que la conception du futur semble adaptée à la compréhension des phénomènes astrophysiques, la question se pose maintenant de savoir si cette représentation est aussi adaptée à la bonne compréhension des répercussions futures de l'agir humain. Or, dans la mesure où l'être humain ne peut assurer et, encore moins, connaître avec exactitude l'impact qu'auront demain les transformations technoscientifiques, envisager cette dimension temporelle par le biais du futur ne peut donc être conforme à la réalité du progrès technoscientifique.

De même que la conception d'un futur ne peut permettre à l'individu d'aborder tous les changements à venir avec la même certitude quant à leur réalisation, de même alors serait-il inadéquat de parler du futur emploi, de la santé future ou du mariage futur d'une personne, puisque cette façon de penser *l'à-venir* présuppose que tous ses événements se réaliseront inéluctablement. Ce qui, malheureusement, n'est pas aussi certain.

Deux difficultés majeures apparaissent donc lorsqu'il est question d'envisager les répercussions à venir de la technoscience comme étant des futurs. Premièrement, cette conception du futur risque de conduire l'individu à ne plus mettre d'effort dans la recherche de solutions à ses problèmes éventuels, puisque la découverte de celles-ci ne relève plus de son invention mais existe déjà quelque part. Le futur amène de plus la personne à négliger sa responsabilité à l'égard des conséquences lointaines du progrès technoscientifique, étant donné que cet impact est déjà établi dans le futur.

2.3.1.2 Qu'est-ce que la destinée?

Devant ce futur impénétrable au regard de l'homme, celui-ci s'interroge. Et lorsque l'individu se questionne non plus sur les événements futurs mais sur la *place* qu'il occupe dans l'univers et dans l'histoire, l'homme a souvent eu l'impression qu'il ne peut être un élément anodin parmi une multitude de circonstances anodines. La certitude de mourir un jour le force plutôt à s'interroger sur le sens de son existence. Or, en cherchant un sens à sa vie, qui dépasse les transformations de l'univers,

l'homme «(...) imagine alors qu'il n'a pas seulement un futur, mais qu'il a peut-être une destinée.»⁷⁴ C'est-à-dire une existence qui possède par elle-même sa propre direction et sa signification qui lui est particulière. Dans cette perspective, la destinée aurait donc pour fonction de fournir un sens à la vie de chaque personne.

Habituellement défini par des forces extérieures et surnaturelles à l'homme, le destin prend ainsi la forme «(...) [d']une puissance qui, selon certaines croyances, fixerait de façon irrévocable le cours des événements.»⁷⁵ Ainsi, associée à l'idée d'une fatalité ou de *fatum* qui emprisonnerait l'homme à l'intérieur d'un ensemble de possibilités qui sont déterminées à l'avance par une force quelconque, le destin est souvent apparu inaccessible à l'entendement humain. De plus, et indépendamment de la légitimité de cette représentation de l'à-venir, cette façon de comprendre les changements à-venir comporte le risque de conduire l'individu à aborder les bouleversements technoscientifiques en presumant que ces transformations seront à leur tour inéluctables, parce qu'elles ne relèvent pas de la volonté ou du pouvoir de l'homme.

C'est pourquoi nous croyons qu'aborder le phénomène temporel, par le biais de la destinée, ne peut convenir à l'homme contemporain puisque ce dernier ne sera véritablement pas conduit à tenir compte des conséquences technoscientifiques à venir.

2.3.1.3 Qu'est-ce que l'avenir?

Il existe enfin une dernière façon de se représenter les événements à-venir. Cependant celle-ci découle plus spécialement de la capacité qu'a l'individu de modifier son environnement. Depuis la Renaissance en effet, et parallèlement au fait que l'individu augmente sans cesse son savoir par une meilleure compréhension des mécanismes de transformation de son milieu, l'impression de pouvoir aussi modifier *le cours des événements à venir* émerge et s'affine chez l'homme

74 Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 228

75 *Dictionnaire Le Petit Robert*, Éditions Paul Robert, 1977, p. 521

contemporain. C'est ainsi que contrairement aux deux autres conceptions vues précédemment, l'idée de l'avenir se fonde plutôt sur «(...) le sentiment que nous pouvons infléchir, dans le sens qui nous paraît désirable, le cours des événements. L'ordre de la nature, que révèle la science, dit seulement ce qui peut arriver. À nous de déterminer ce qui arrivera effectivement.»⁷⁶

Dans cette perspective, l'homme conçoit alors que «[l]'avenir n'est plus ce qui doit inévitablement se produire, il n'est même plus ce qui va arriver, il est ce que l'ensemble du monde va faire.»⁷⁷ Se représenter les événements à-venir par le biais de l'avenir fait en sorte que la personne va davantage envisager et prendre en considération le *possible* et *l'éventuel* dans le présent. Or, étant donné que cette façon de faire risque de conduire l'individu à dépasser la conception trop étroite d'un futur inconnaissable et d'une destinée incontrôlable, la conception de l'avenir nous apparaît plus adéquate pour tenir compte de la réalité du progrès technoscientifique.

Aussi, en envisageant les transformations technoscientifiques dans la perspective d'un avenir, l'individu se reconnaît dès lors le temps nécessaire pour essayer d'améliorer et de modifier les conséquences à venir de son action immédiate. En ce sens, la conception de l'avenir amène la personne à souscrire au fait que «[d]emain ne sera pas comme hier. Il sera nouveau et dépendra de nous. Il est moins à découvrir qu'à inventer. L'avenir de l'homme antique devait être révélé. Celui du savant d'hier pouvait être prévu. Le nôtre est à construire — par l'invention et le travail.»⁷⁸

Cependant, plus que toutes autres considérations, l'intérêt d'adopter cette conception temporelle en regard du progrès technoscientifique s'explique par le fait que l'avenir permet surtout de mettre en évidence que «[l]es conséquences de nos actes se produiront dans un monde tout différent de celui où nous les aurons préparés.»⁷⁹ Ce qui,

76 Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 230

77 *Ibid.*, p. 210

78 *Ibid.*, p. 233

79 *Ibid.*, p. 222

croyons-nous, correspond plus exactement à la réalité que permet le progrès technoscientifique.

Aussi Paul Valéry ne croyait-il pas si bien dire lorsqu'il affirmait, en parlant de l'époque contemporaine, que «[l]e temps du monde fini commence.»⁸⁰ Néanmoins, si son propos concernait surtout la dimension physique du monde actuel, entendue dans le sens où l'individu peut maintenant se déplacer partout sur la planète et rejoindre n'importe quel endroit (*monde fini*); nous pourrions de même appliquer à cette formule le sens que la dimension temporelle devient tout aussi fini. En effet, devant l'ampleur et la vitesse des changements technoscientifiques qui pointent à l'horizon, l'idée que *le temps du monde fini commence* renvoie l'individu à la constatation que le phénomène temporel — tel que traditionnellement défini — n'existe peut-être plus avec les mêmes corrélations qu'autrefois. D'où la nécessité de redéfinir la relation que l'individu a traditionnellement établie avec l'avenir.

C'est ainsi que lorsque l'individu considère que «[l]'avenir, au pas de notre porte, est une *terra incognita* (...)»⁸¹, ce rapport à l'avenir n'entraîne aucune obligation ni responsabilité à l'égard de demain. Toutefois, lorsque la personne envisage au contraire l'avenir comme une construction du présent, cette façon différente de se représenter l'avenir amène inévitablement l'individu à se préoccuper davantage des répercussions lointaines de son action immédiate. C'est pourquoi, étant donné le contexte du progrès technoscientifique, l'homme est requis aujourd'hui, plus que jamais, d'envisager l'à-venir en tant qu'avenir plutôt qu'en tant que futur ou de destinée.

Or, si cette pression, exercée sur l'homme contemporain par les répercussions futures du progrès technoscientifique, contraint ce dernier à «(...) arracher l'avenir au domaine du hasard et du tabou (...)»⁸² afin de pouvoir aborder adéquatement les dangers futurs de la technoscience, la

80 Paul VALÉRY, Regards sur le monde actuel, op. cit., p. 23

81 Pierre BERTAUX, "L'avenir", Phénoménologie du temps et prospective, op. cit., p. 211

82 Bernard GINISTY, Conversion spirituelle et engagement prospectif. Essai pour une lecture de Gaston Berger, Éditions Ouvrières, Paris, 1966, p. 55

question demeure toutefois de savoir comment s'est opérée cette pression. En effet, nous croyons que c'est uniquement dans la mesure où l'individu déterminera la façon dont s'exerce cette pression que celui-ci sera apte à y faire face. C'est pourquoi poursuivrons-nous notre analyse en considérant plus spécialement les caractéristiques qui nous permettent de comprendre en quoi la dimension temporelle de l'avenir exerce effectivement sur l'homme contemporain une pression, voire une menace.

2.3.2 De l'influence de la technoscience sur *l'allure du temps*

«Un des faits les plus graves, et les moins remarquables [de notre époque], c'est que *l'allure du temps* a tout à fait changé. Il a doublé le pas d'une manière étrange. Dans une simple vie d'homme (ordinaire de 72 ans), j'ai vu deux grandes révolutions qui autrefois auraient peut-être mis entre elles 2000 ans d'intervalle.»⁸³ Cette apostrophe de Michelet, datant pourtant de 1872 (!), témoigne avec justesse que la vitesse des changements s'est accélérée au cours de l'histoire. Qui plus est, il semble bien qu'un siècle plus tard *l'allure du temps* n'a tout simplement pas ralenti, bien au contraire.

«Cependant, si l'accélération est devenue un fait d'expérience, elle n'est pas encore le plus souvent un objet de pensée. Nous la subissons sans y croire.»⁸⁴ En effet, bien que la vitesse par laquelle se transforme le progrès technologique ait augmenté jusqu'à être devenue perceptible à l'homme contemporain, ce dernier persiste à ne pas tenir compte de l'influence de cette accélération sur sa façon immédiate d'agir. Comment expliquer ce phénomène? C'est pour répondre à cette interrogation que nous considérerons tout d'abord les caractéristiques de même que la cause de cette accélération dans les changements, afin d'évaluer dans la dernière section quel pourrait être au juste le nouveau rapport que cette accélération établit avec l'avenir.

⁸³ Jules MICHELET, *Histoire du XIXe siècle*, 1872, cité par Daniel HALÉRY, dans *Essai sur l'accélération de l'histoire*, Éditions Fayard, Paris, 1961, p. 17

⁸⁴ Gaston BERGER, *L'homme moderne et son éducation*, Éditions P.U.F., Paris, 1962., p. 127

2.3.2.1 Caractéristiques de l'accélération des changements

Bien que les transformations techniques ont toujours été au coeur du progrès, le développement de ces dernières a toujours eu comme caractéristique fondamentale de se produire à un rythme excessivement lent. Entre la maîtrise du feu et la domestication du cheval, par exemple, nous pouvons effectivement remarquer que des milliers d'années se sont écoulés. Par ailleurs, à notre époque, le rythme des changements qu'impose la technoscience n'a au contraire jamais cessé de croître, jusqu'à atteindre une vitesse de croisière sans égale par rapport au passé. C'est ainsi que l'innovation technique fait dorénavant partie du paysage quotidien et rares sont les individus qui remettent en question ce phénomène. Quelles sont donc les caractéristiques de cette accélération? Et en quoi ce phénomène est-il aujourd'hui problématique?

Tout d'abord, à partir de la constatation que le rythme des changements n'a pas du tout diminué de vitesse au cours des dernières décennies, nous pouvons avec Berger émettre l'hypothèse que l'accélération est dorénavant *constante*. C'est dire selon ce dernier que la rapidité avec laquelle les innovations technologiques sont dépassées et remplacées par d'autres est en marge de devenir la normalité des changements actuels. Par exemple, de nos jours, divers consommateurs se retiennent d'acheter certains produits, parce qu'ils se doutent que quelques mois plus tard sortira une version améliorée, revue et corrigée du produit convoité. L'industrie automobile, entre autres, a tellement bien réussi à convaincre le consommateur qu'à chaque année *devait* nécessairement être mise sur le marché une nouvelle voiture différente, améliorée, plus puissante et plus économique, — venant remplacer l'ancien modèle — que ce phénomène est aujourd'hui perçu comme inévitable et acceptable. Parallèlement à cette problématique, nous pouvons aussi observer que tout le développement de l'industrie de l'informatique vient renforcer cette idée que les changements se produisent à une vitesse qui est invariablement en accélération.

Par ailleurs, il semble bien que cette accélération possède aujourd'hui comme seconde caractéristique d'être *générale*. En fait, comme le souligne encore Berger, l'accélération ne peut correspondre à un

phénomène isolé «(...) qui se produirait seulement dans un ou deux domaines particuliers.»⁸⁵ C'est ainsi qu'à partir de la naissance jusqu'à sa mort, la personne est sollicitée de toutes parts par des bouleversements technologiques qui modifient sans cesse sa vie, ses habitudes et son quotidien. Simultanément, puisque les innovations technologiques se retrouvent dans presque toutes les sphères de l'agir humain, ceux-ci apparaissent si facilement acceptées par tous, «[qu']on peut dire que les hommes s'accoutument à considérer toute connaissance comme transitive, tout état de leur industrie et de leurs relations comme provisoire.(...) *Ce qui fut cru par tous, toujours et partout, ne paraît plus peser grand'chose [sic].*»⁸⁶

Enfin, et contrairement au rythme des transformations techniques des décennies antérieures, ce qui caractérise sans doute le plus la vitesse des changements est le fait que ceux-ci sont à présent immédiatement perceptibles dans la vie quotidienne d'une personne. Ainsi, parce que «(...) le phénomène [d'accélération] est maintenant à l'échelle humaine»⁸⁷, celui-ci peut-il exercer une influence nouvelle sur la façon d'agir de l'individu en augmentant la difficulté de gérer et de contrôler les transformations qui s'offrent à lui.

Cependant, la compréhension de ce qui caractérise cette accélération ne nous permet pas d'expliquer comment s'est produite l'augmentation de la vitesse des changements, plus spécialement en ce qui a trait aux innovations technologiques. De même qu'elle ne nous permet pas non plus de comprendre pourquoi cette accélération constitue en ce moment une menace à l'égard de l'homme contemporain.

2.3.2.2 De l'origine de l'accélération des changements

Bien que le progrès technoscientifique soit le moteur principal des changements actuels, comment expliquer que ce processus même de transformation se soit accéléré au cours de l'histoire? En réalité,

85 Gaston BERGER, *L'homme moderne et son éducation*, op. cit., p. 127

86 Paul VALÉRY, *Regards sur le monde actuel*, op. cit., p. 143

87 Gaston BERGER, *L'homme moderne et son éducation*, op. cit., p. 127

et selon les dires d'André Lebeau⁸⁸, l'accélération présente des changements ne devrait pas être comprise comme le simple résultat d'une causalité interne du progrès en général. Au contraire cette accélération aurait avantage à être perçue comme une conséquence directe de la variété des opérations qui constituent le progrès. Opérations, par ailleurs, qui ont changé au cours de l'histoire, puisqu'elles dépendent de l'objet visé par le progrès. Ainsi, dans cette perspective, nous pouvons supposer que le progrès technoscientifique, par exemple, ne devait pas du tout porter sur les mêmes formes d'opérations que le progrès industriel du début du siècle.

Perçu en tant «(...) [qu']extension de la rationalité (...)»⁸⁹ et présidé par un souci *d'efficacité*, le progrès scientifique nous apparaît dès lors comme le résultat d'une lente évolution de la technique. Évolution qu'André Lebeau divise en trois grandes périodes, selon que les opérations du progrès ont porté sur la matière, sur l'énergie et enfin sur l'information. Aussi croyons-nous que l'analyse de ces trois types d'opérationnalité nous permettra de mieux comprendre comment s'est produite cette accélération, dont nous dénonçons la menace.

C'est ainsi que les premiers efforts de l'être humain pour améliorer ses conditions d'existence se sont principalement dirigés vers une transformation de la matière. *L'opérationnalité de la matière*, qui en a résulté, se résumait alors à la transformation du milieu environnant par le déboisement, l'agriculture, l'édification de cités, la construction de routes, etc. Aussi cette *opérationnalité de la matière* portait surtout sur l'utilisation des ressources minérales, végétales et animales qui étaient alors disponibles à l'homme. Or, de la cueillette à l'élevage de troupeaux, jusqu'à la culture de terres fertiles, tous ces processus de transformation de la matière ont en commun d'être excessivement lents. En effet, étant donné que l'individu est nécessairement limité par sa force musculaire, et qu'il ne peut prendre ni ne faire plus que ce que la nature lui offre, celui-ci doit donc nécessairement se restreindre aux exigences de l'environnement. C'est pourquoi les

⁸⁸ André LEBEAU, *L'espace en héritage*, Éditions du Seuil, Paris, 1986

⁸⁹ Paul RICOEUR, "Prévision économique et choix éthique", *Revue Esprit*, no 346, Février, 1966, p. 179

contraintes imposées par ce type d'opérationnalité ont eu pour conséquence d'instaurer un processus de transformations extrêmement lent.

Puis, vers le XIXe siècle, surgit la révolution industrielle. Révolution qui est principalement animée par l'idée selon laquelle l'individu peut et doit obtenir plus de biens de la nature, mais au coût de moins d'effort. C'est ainsi qu'étant donné que la transformation de la matière première est difficile et exigeante, l'être humain se tourne dès lors vers la recherche et l'élaboration d'une force artificielle de travail. La domestication de la vapeur à des fins ouvrières et, plus tard, la construction du premier moteur mécanique furent sans doute les premières percées d'une *opérationnalité sur l'énergie*. En augmentant sa force de travail, l'être humain peut alors produire plus de biens et améliorer plus rapidement sa situation; conséquemment, la vitesse du progrès commence sensiblement à augmenter.

Par la suite, le train, l'automobile, le tracteur, l'usine et l'énergie nucléaire ont presque relégué aux oubliettes la force musculaire comme premier principe de transformation du milieu. Ce processus, par ailleurs, a pris une telle ampleur au cours des dernières décennies que celui-ci a presque éclipsé dans les pays industrialisés tous les autres mécanismes traditionnels de transformation du milieu. L'agriculture s'est vue adjoindre le tracteur; l'amélioration des transports a permis une diffusion plus grande des produits de consommation; ce qui a donné naissance à deux nouveaux concepts : la *production* et la *consommation*, qui à leur tour ont instauré d'autres procédés qui ont eu pour effet d'augmenter considérablement la vitesse des transformations.

Dans cette perspective, cependant, les conséquences de *l'opérationnalité sur l'énergie* n'ont pas toutes été bénéfiques pour l'homme. En effet, en voulant transformer non plus la nature, mais les mécanismes de transformation qui opèrent sur la nature, ce processus a eu comme répercussion d'affaiblir l'environnement de l'homme. Pollution, surexploitation des ressources minérales, végétales et animales, ne sont que quelques conséquences que l'individu n'avait apparemment pas prévues.

Néanmoins, et malgré ce passage de la transformation de la matière vers une plus grande efficacité des processus de transformation, *l'opérationnalité sur l'énergie* ne peut aller plus rapidement que les mécanismes qu'elle met en place. Les risques d'erreurs humaines et l'usure des mécanismes ont, en effet, pour conséquence que les transformations sont soumises à une multitude de conditions internes qui limitent à ce moment la vitesse du développement. Ce faisant, cette limitation a pour effet que les transformations ne peuvent aller plus rapidement qu'à condition que l'homme de science développe et améliore encore plus ces mécanismes de transformation.

Il faut attendre le passage à un autre type d'opérationnalité qui porte plutôt sur *l'information* nécessaire à la réalisation des transformations, pour que s'accélère encore plus la vitesse des changements. Plus précise, plus rapide, plus efficace — et peut-être plus abstraite — *l'opérationnalité sur l'information* constitue indubitablement le moteur du développement du progrès technoscientifique. Que ce soit dans le domaine des télécommunications, de la science, ou de l'informatique, les objectifs poursuivis dans ce dernier type d'opérationnalité sont fondamentalement d'analyser, organiser, juger, informer, diriger et décider de l'ensemble des activités humaines avec une précision et une rapidité sans égal. À cet égard, nous n'avons qu'à regarder une chaîne de montage robotisée pour constater à quel point l'objectif de ce processus de transformation vise aussi en particulier à éliminer le plus possible les erreurs et les imperfections. Dans le même ordre d'idée, nous pourrions alléguer que les découvertes astronomiques récentes ne sont peut-être plus vraiment le résultat de l'observation de l'oeil humain, mais plutôt le résultat d'analyse informatique d'observations électroniques. C'est pourquoi nous croyons que face à ce nouveau processus de transformation, l'être humain est devant «(...) un phénomène gigantesque qui domine l'évolution des sociétés contemporaines (...)»⁹⁰.

90 Raymond ST-PAUL, "Prospective", Encyclopédie philosophique universelle. Les notions philosophiques, Tome 2, Éditions P.U.F., Paris, 1990, p. 1336

De plus, étant donné que *l'opérationnalité sur l'information* fait en sorte que le laps de temps nécessaire entre l'émergence d'une idée, son application et — surtout — sa diffusion, diminue considérablement, il ressort que cette opérationnalité ne peut que contribuer à accélérer davantage les changements. S'il a fallu attendre des siècles avant que les idées de Platon ne se diffusent un peu partout, il ne faut qu'une fraction de seconde, dorénavant, pour communiquer via l'internet avec n'importe qui sur la planète. C'est ainsi que l'opérationnalité sur l'information inaugure, pourrions-nous dire, une nouvelle ère de changements à l'intérieur de laquelle le *savoir* risque de devenir en soi un accélérateur des changements. En ce sens, Alvin Toffler notait dans son livre Le choc du futur :

Les trois dernières décennies éclipsent pour l'étendue des connaissances acquises sur la nature des êtres vivants, toutes les autres périodes riches en découvertes scientifiques dans l'histoire de l'humanité. Aujourd'hui le gouvernement des États-Unis à lui seul fait paraître chaque année 100 000 rapports ainsi que 450 000 articles, études et livres divers. Sur une échelle mondiale, les écrits scientifiques et techniques représentent quelque 60 000 000 de pages nouvelles par an.⁹¹

L'ordre de grandeur manifeste des écrits a de quoi impressionner. Si à cela nous ajoutons, «(...) avec le Pr Purcell, de Harvard, que 90% des savants qui ont vécu à toutes les époques sont actuellement vivants»⁹², il ne peut manquer de nous apparaître en quoi cette fécondité du savoir risque de venir considérablement augmenter la vitesse des transformations.

Or, lorsque la communication entre les individus peut devenir instantanée et immédiate n'importe où sur la planète; lorsque par le biais de l'ordinateur les commandes d'opérations deviennent plus rapides et plus précises qu'auparavant; lorsqu'il n'y a — presque — plus de limites à la quantité d'opérations que peut gérer une machine, en une seconde et moins; nous obtenons donc un nouveau *type* de progrès, que Paul Ricoeur qualifiait de «(...) développement continu (...)»⁹³, dont l'homme

91 Alvin TOFFLER, Le choc du futur, Éditions Denoël, 1971, p. 43

92 Pr PURCELL, cité par Gaston BERGER, dans L'homme moderne et son éducation, op. cit., p. 129

93 Paul RICOEUR, op. cit., p. 178

contemporain commence tout juste à évaluer les répercussions sur sa façon d'agir dans le présent.

Néanmoins, si la compréhension du phénomène d'accélération, par l'idée d'un *progrès continu*, nous éclaire sur les circonstances qui expliquent comment s'est développée la vitesse des changements, la question de savoir quelle influence cette accélération a exercé sur la manière dont l'homme aborde l'avenir demeure sans réponse. C'est pourquoi, pour conclure ce chapitre, nous examinerons les conséquences de ce dit phénomène d'accélération sur notre représentation de l'avenir, avec un souci de mettre en évidence en quoi la vitesse des changements a eu pour effet de rendre l'avenir menaçant.

2.3.3 De l'actualisation de l'avenir

L'originalité de la période à laquelle nous vivons ne réside pas dans le fait que le monde change, ni même qu'il change de plus en plus vite. Ce qui est nouveau, c'est que l'accélération est devenue immédiatement perceptible et qu'elle nous affecte directement. Elle est maintenant à l'échelle humaine : (...) L'homme a mis des milliers d'années pour passer de la vitesse de sa propre course à celle que peut atteindre un cheval au galop. Il lui a fallu vingt-cinq ou trente siècles pour parvenir à couvrir 100 kilomètres dans une heure. Cinquante ans lui ont suffi pour dépasser la vitesse du son.⁹⁴

En prenant conscience que le phénomène d'accélération augmente vers l'avenir la portée causale des actions humaines, il nous faut alors considérer que l'homme contemporain se retrouve dans une situation où la menace des conséquences technoscientifiques risque fort bien de conditionner et de déterminer les actions à poser au présent. Dans cette perspective, ce dernier doit de plus prendre conscience que ce n'est plus seulement les événements du présent qui influencent et façonnent l'avenir, mais aussi l'anticipation des conséquences dans l'avenir qui, d'une façon certaine, déterminera les actions à poser au présent. Par conséquent, il nous apparaît pertinent d'évaluer les diverses conséquences de l'accélération sur le présent, afin d'expliquer en quoi l'avenir peut effectivement être perçu de nos jours comme une menace à l'égard du présent.

⁹⁴ Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 221

2.3.3.1 Conséquences de l'accélération des changements

C'est ainsi que lorsque nous prenons en considération que les moyens informatiques, dont l'homme moderne dispose pour accumuler et gérer l'information nécessaire aux améliorations technologiques, sont presque infinis quant à leur exploitation, cela nous porte à croire que ce phénomène d'accélération — loin de diminuer — risque de s'accélérer de plus en plus dans l'avenir. En effet, contrairement aux deux premiers types d'opérationnalité qui étaient invariablement limités par la force humaine ou mécanique disponible, *l'opérationnalité sur l'information* ne semble pas actuellement rencontrer d'entraves qui puissent ralentir son développement. De sorte qu'étant donné que ce type d'opérationnalité repose davantage sur l'amélioration d'un savoir technique qui se construit au fur et à mesure, que sur l'exploitation de ressources naturelles qui, elles, ne pouvaient que diminuer, *l'opérationnalité sur l'information* doit être considérée comme une des causes majeures de l'accélération des changements.

Par ailleurs, l'augmentation de l'accélération des changements a eu aussi pour effet de rendre inadéquat le recours à l'expérience passée afin, notamment, de tenir compte des conséquences du progrès technoscientifique. C'est ainsi que «(...) les habitudes, les ambitions, les affections contractées au cours de l'Histoire antérieures ne cessent point d'exister — mais insensiblement transportées dans un milieu de structures très différentes, elles y perdent leur sens et deviennent causes d'efforts infructueux et d'erreurs.»⁹⁵ Face à certaines problématiques futures, le recours à l'expérience passée ne peut guère représenter aujourd'hui un grand secours, puisque, d'une part, les problèmes annoncés sont bien souvent rapidement influencés et transformés par l'arrivée de nouvelles connaissances. Et surtout, d'autre part, nous ne pouvons retrouver dans l'expérience aucune situation comparable qui permettrait à l'homme contemporain de savoir comment prévenir les problèmes à venir.

⁹⁵ Paul VALÉRY, cité par Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 263-264

Conséquemment, bien que la technique moderne puisse analyser des phénomènes cosmiques de plus en plus éloignés dans l'espace et dans le temps, bien que celle-ci puisse aussi prévoir de façon encore plus précise qu'autrefois ces mêmes phénomènes cosmiques, il n'en reste pas moins qu'en regard de l'agir humain, «(...) l'avenir, dans son ensemble, devient de plus en plus inattendu»⁹⁶, voire insécurisant pour l'homme contemporain. D'autant plus que :

(...) [L]’appréciation de l’action aujourd’hui tient aussi au fait que la portée temporelle des grandes entreprises technoscientifiques s’évalue non plus en années mais en décennies et excède même souvent la durée de l’existence individuelle. Qu’il s’agisse, par exemple, des grands programmes d’exploitation spatiale ou de projets tels que le séquençage du génome humain, bien des individus qui furent à leur origine n’en verront pas l’aboutissement, sans parler des conséquences pratiques et théoriques diverses, largement imprévisibles, qui suivront.⁹⁷

C’est pourquoi «[q]uand l’évolution se précipite, l’expérience donne de moins en moins de sécurité»⁹⁸ à l’individu pour savoir comment réagir à une situation ou résoudre un problème. Dans cette perspective, l’accélération des changements ne doit pas seulement être comprise comme un phénomène quantitativement plus rapide qu’autrefois, mais aussi à l’instar d’un phénomène qui vient modifier qualitativement le contexte de réalisation de l’action humaine.

De plus, puisque cette vitesse des changements place bien souvent l’individu devant une nouvelle situation ou un problème inédit, celui-ci ne peut que constater à quel point son avenir est dorénavant imprévisible. Ainsi, dans cette perspective, «(...) *l’imprévisibilité radicale* [du futur] à mesure que l’on s’éloigne du présent»⁹⁹ fait en sorte que l’individu ne peut non plus aucunement déduire quelques connaissances certaines à l’égard de l’avenir. En effet, étant donné la vitesse avec laquelle le progrès technoscientifique innove et se modifie, il est aujourd’hui

96 Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 235

97 Gilbert HOTTOIS, *La paradigme bioéthique*, op. cit., p. 85

98 Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 263

99 Gilbert HOTTOIS, "Éthique et technique", *Encyclopédie philosophique universelle. L'univers philosophique*, Éditions P.U.F., Paris, 1989, p. 138

virtuellement impossible à l'homme de science de connaître avec exactitude quelles répercussions auront demain les découvertes d'aujourd'hui. D'où la vive impression, selon Gaston Berger, «[qu']on ne sait pas très bien où l'on va, mais on y va vite.»¹⁰⁰

Enfin, nous pourrions conclure en disant que le phénomène d'accélération a particulièrement eu pour effet *d'actualiser la "présence" de l'avenir*. C'est-à-dire de rendre encore plus contraignant et efficace qu'autrefois l'influence qu'exerce l'avenir sur le présent. C'est pourquoi certaines conséquences du progrès technoscientifique, bien qu'éloignées dans le temps, obligent actuellement l'homme contemporain à rechercher des solutions en fonction des difficultés que l'homme de demain rencontrera. Ainsi, lorsque de nombreux scientifiques s'attaquent, par exemple, à prévenir la surpopulation éventuelle de la planète, nous pourrions dire que la préoccupation dont ils font preuve illustre bien l'influence que peut exercer l'avenir sur le présent. Influence, d'ailleurs, dont l'homme de science n'a — semble-t-il — pas su voir venir les répercussions futures.

En ce sens, il nous apparaît que la principale conséquence de l'accélération des changements a été de placer l'homme contemporain «(...) en face d'un avenir pour lequel nous n'avons ni règles ni garanties et dont nous ne sommes pas sûrs qu'il puisse correspondre à nos facultés d'agir et de comprendre»¹⁰¹.

2.3.3.2 De la menace à l'égard de l'avenir

Si, selon l'opinion généralement admise, l'avenir est insondable et ne peut pas être compris, comment expliquer dans ces conditions que l'homme contemporain persiste malgré tout à considérer que l'avenir est inquiétant, menaçant?

¹⁰⁰ Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 223

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 210

En fait, cette certitude de ne plus pouvoir comprendre l'avenir est d'autant plus insécurisante pour l'être humain, chez qui «(...) à la différence des autres espèces animales mues par des poussées instinctives du passé, l'avenir qu'il conçoit exerce une influence efficace sur le présent qu'il construit.»¹⁰² C'est ainsi qu'indépendamment de la véracité ou de l'objectivité de ce qu'une personne imagine à l'égard de son avenir, la conception que l'individu se fait de son propre avenir influence inévitablement sa façon d'agir au présent. C'est ainsi que pour certaines personnes le seul fait d'envisager la possibilité de mourir dans un éventuel voyage en avion peut venir conditionner leur décision de poursuivre ou d'annuler le voyage futur. Bref, que l'avenir soit impénétrable ou non au regard de l'homme, ce dernier cherche inlassablement à s'en inspirer pour agir dans le présent.

De plus, nous devons reconnaître que malgré cette imprévisibilité de l'avenir, cela n'a pas empêché l'homme contemporain de laisser libre cours au développement actuel du progrès technoscientifique. En fait, et bien que celui-ci soit parfois ignorant d'une multitude de conséquences à venir, l'opacité de son regard sur l'avenir n'a eu pour résultat que d'accroître le sentiment d'inquiétude à l'égard de l'avenir.

Dans ces conditions, tout en ne pouvant plus permettre une connaissance certaine à l'égard de l'avenir qui pourrait garantir les actions présentes, l'accélération des changements a aussi eu pour résultat de faire apparaître au regard de l'homme une multitude d'avenirs possibles. C'est ainsi qu'étant donné que les transformations se produisent à un rythme accéléré, l'homme contemporain peut difficilement imaginer *avec certitude* le genre d'avenir dans lequel il vivra demain. À l'inverse, cette accélération place la personne dans une position où elle est capable d'envisager les différentes répercussions *possibles* de tels ou tels changements. Cela dit, il n'est pas alors surprenant que l'homme contemporain soit insécurisé par des perspectives d'avenir dont il ignore presque totalement la direction qu'elles prendront.

102 Roger, GARAUDY, *op. cit.*, p. 55

Cependant, s'il nous est apparu qu'une des façons de ne pas être pris en otage par un avenir menaçant consiste à transformer notre représentation de l'avenir de façon à mieux tenir compte du phénomène d'accélération, rien n'indique, jusqu'à maintenant, à l'homme contemporain la façon de procéder. Une seule chose demeure certaine, celui-ci doit adapter sa manière d'aborder l'avenir à une nouvelle réalité des changements. Mais comment y parvenir? Tout le problème est là.

Or, puisque l'avenir a traditionnellement été perçu comme un *descendant* du présent, n'y aurait-il pas là une première interrogation à soulever. L'avenir est-il vraiment et entièrement déterminé par le présent? Ne pourrait-on pas au contraire aborder les changements à venir «(...) moins comme l'altération d'un état passé que comme la préparation d'un état futur»¹⁰³? Ainsi, en considérant le fait que l'avenir pourrait être *en formation* dans le présent, et non uniquement un état vers lequel l'humanité se dirige inéluctablement, peut-être que l'homme contemporain serait plus en mesure de tenir compte à la fois de l'accélération des changements et des conséquences à venir du progrès technoscientifique.

Bref, c'est en concevant l'avenir comme étant un probable contenu dans le présent, et non simplement une résultante de celui-ci, que nous croyons que l'homme contemporain saura réhabiliter une préoccupation de l'avenir qui soit adéquate à la réalité des changements technoscientifiques.

103 J.-F. REVEL, cité par Pierre MASSÉ, dans "Les attitudes envers l'avenir et leur influence sur le présent", *Étapes de la prospective*, op. cit., p. 339

Troisième chapitre

De la prévision à la prospective

Passer de la rétrospective à la prospective ce n'est pas simplement diriger ailleurs l'attention, c'est se préparer à l'action.

Gaston Berger

3.0 Préliminaire

Puisque «[l]e tragique de la condition humaine, ou plus simplement sa gravité, tient précisément à ce que l'homme sent l'urgence de l'appel sans avoir d'indications absolues sur ce qu'il faut faire, aimer ou penser dans telle circonstance particulière (...)»¹⁰⁴, il en résulte que «(...) l'obligation de décider sans information suffisante pour que la décision soit correctement accordée avec le réel»¹⁰⁵ est une composante nécessaire et irréductible de la condition humaine. Dans ce contexte le besoin de *prévoir*, tant les événements que les catastrophes qui vont advenir, devient dès lors une constante toute aussi déterminante pour la façon d'agir de l'être humain que ne l'est la connaissance immédiate des faits. Examinons donc, pour conclure ce mémoire, la façon dont l'homme contemporain pourrait se *libérer* de cette inquiétude à l'égard d'un avenir menaçant, en abordant de façon adéquate les conséquences à venir du progrès technoscientifique.

Reprenant une image qu'aimait employer le philosophe Gaston Berger, nous pourrions décrire le problème qui nous intéressera de la façon suivante :

Sur une route bien connue, le conducteur d'une charrette qui se déplace au pas, la nuit, n'a besoin, pour éclairer sa route que d'une mauvaise lanterne. Par contre, l'automobile qui parcourt à vive allure une région inconnue doit être munie de phares puissants. Rouler vite sans rien voir serait proprement de la folie.¹⁰⁶

104 Gaston BERGER, cité par Bernard GINISTY, op. cit., p. 174

105 Jean FOURASTIÉ, *Prévision. Futurologie. Prospective*, notes de plan de cours, Institut d'études politiques de Paris, 1973-74

106 Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 221

En conséquence, si la technoscience semble aujourd'hui tenir le rôle du moteur emballé de l'automobile, à quelle discipline, connaissance ou attitude fait alors allusion Berger en parlant des *phares puissants* dont le conducteur aurait besoin pour se diriger?

C'est ainsi que, bien qu'à une certaine époque, une *mauvaise lanterne* pouvait être amplement suffisante afin de prévoir les événements à venir, dans un univers dominé par l'accélération des changements il apparaît que la prévision des conséquences, de même que celle des différentes alternatives qui s'offrent à l'être humain pour résoudre une difficulté, «(...) est à la fois absolument indispensable et singulièrement difficile.»¹⁰⁷ Aussi, étant donné que le progrès technoscientifique oblige dorénavant l'homme contemporain à *voir venir* les difficultés avec beaucoup plus d'acuité que dans le passé, mon propos visera plus spécialement à présenter une façon *originale* pour l'homme contemporain d'aborder l'avenir qui lui permet d'inclure cette dimension temporelle dans la réflexion éthique contemporaine.

Deux sections nous seront dès lors nécessaires à la compréhension de cette problématique. Ainsi, dans la section intitulée "*du rôle de la prévision dans l'éthique*", examinerons-nous tout d'abord la manière dont l'avenir peut véritablement devenir un objet de connaissance pour l'homme, et non pas demeurer une pure chimère de l'esprit. Par la suite, étant donné l'imprévisibilité, de même que l'impossibilité radicale, pour l'individu de tout connaître en regard de l'avenir, nous serons conviés à nous interroger sur l'objet même qui peut être prévisible par l'homme. En ce sens, après avoir considéré *ce* qui peut être connu à l'égard de l'avenir, nous observerons qu'il existe globalement deux façons différentes d'aborder cette dimension temporelle. C'est ainsi que la capacité de pouvoir connaître l'avenir ne s'exprimera pas de la même façon à tous les domaines de l'entendement humain. Aussi, et afin de bien définir le contexte à partir duquel la prévisibilité pourrait être utile à la réflexion éthique, nous croyons qu'il serait pertinent de distinguer, d'une part, les *prédictions* qui soulignent

107 Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 221

le caractère obligatoire des changements futurs, et d'autre part, les *conjectures*¹⁰⁸ qui renvoient au caractère possible de l'avenir. Enfin, s'il est vrai que certaines manières d'aborder l'avenir puissent être plus adaptées que d'autres à la réalité des changements, nous concluons cette section en analysant les implications et les conséquences des diverses façons dont l'acte de la prévision ou celui de la conjecture se sont exprimés. Ce qui, croyons-nous, nous permettra de mettre en perspective celle qui permettrait le mieux à la réflexion éthique contemporaine de tenir compte du contexte actuel de l'accélération des changements.

En conséquence de quoi nous serons conviés dans la seconde section à considérer en quoi "*l'attitude de réflexion prospective*" nous apparaît être la solution la plus adéquate à la problématique de l'accélération des changements. Présentée et définie pour la première fois en 1957 par le philosophe français Gaston Berger, dans un article titré : *Sciences humaines et prévision*¹⁰⁹, *l'attitude de réflexion prospective* se veut essentiellement une riposte au fait «[qu']il n'est plus possible de transposer dans l'avenir en les modifiant à peine les expériences que nous avons faites ou celles dont on nous a transmis le récit.»¹¹⁰ C'est donc dans cette perspective que seront successivement abordées les interrogations suivantes : qu'est-ce que l'attitude de réflexion prospective? Sur quel objet d'étude porte-t-elle? À quel rôle précis répond-t-elle? Quelles sont les composantes qui définissent cette attitude? Enfin, nous concluons ce chapitre en examinant à partir de quelle règle morale l'homme contemporain serait légitimé d'user d'une attitude prospective afin de se soustraire au sentiment d'inquiétude d'un avenir menaçant.

3.1 Du rôle de la prévision dans l'éthique

Au cours de l'histoire, les prévisions humaines se sont plus souvent qu'autrement heurtées au verdict des faits. À l'exception peut-être des prédictions astronomiques, rares sont celles qui ont pu effectivement

108 Bertrand de JOUVENEL, op. cit., 1972

109 Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 218-226

110 *Ibid.*, p. 218

deviner, prévoir ou prédire les événements à venir. Or, si nuls n'ont su vraiment prévoir la chute du Mur de Berlin, ni la fin de la Guerre Froide et encore moins le cours mondial des marchés économiques actuels, faut-il en conclure pour autant que l'être humain ne peut absolument rien connaître de l'avenir? Cela serait un peu exagéré.

De nos jours, néanmoins, le *commerce* avec l'avenir est si fréquent qu'il passe à peu près inaperçu. Il s'écoule, en effet, rarement une journée sans qu'il ne soit question par exemple de prévisions économiques ou politiques (les statisticiens et les maisons de sondages ayant, à bien des égards, remplacé les oracles et les devins d'autrefois). En fait, tant les prévisions économiques que météorologiques reposent sur la *certitude* que l'individu peut bel et bien prévoir et connaître avec assez d'exactitude pour en tenir compte dans le présent des événements qui vont advenir plus tard. D'ailleurs certaines activités de prévisibilité, telle que la prévision des taux hypothécaires par exemple, réussissent effectivement à influencer et à modifier réellement la fluctuation présente des taux d'hypothèques (ne serait-ce qu'en annonçant une hausse ou une baisse des taux). Conséquemment il est certain que les prévisions, quoique souvent douteuses et imprécises, peuvent avoir une incidence sur de nombreuses personnes quant aux décisions à prendre par rapport à leur éventuel renouvellement hypothécaire. Ici, l'influence d'une certaine perception de l'avenir sur le présent est apparente et manifeste.

En ce sens, Bertrand de Jouvenel notait avec justesse : «[o]n a beau dire que l'avenir est inconnu; le fait est que nous le traitons comme connu sous bien des aspects, sans quoi nous ne pourrions former aucun projet, car le plus simple, comme d'assister à un congrès, implique assurance qu'il ait lieu.»¹¹¹ Mais que pouvons-nous donc connaître au juste de l'avenir?

¹¹¹ Bertrand de JOUVENEL, *L'art de la conjecture*, op. cit., p. 59

3.1.1 L'avenir comme objet de connaissance

Bien «(...) que nous ne pouvons connaître avec quelques certitudes que le passé, mais sans pouvoir le changer; alors que nous avons liberté et puissance de changer l'avenir, mais sans le connaître»¹¹², il apparaît que la connaissance de l'avenir ne peut se réaliser à partir des mêmes critères que l'appréhension du présent. Il ne peut être effectivement question d'expérimenter l'avenir, ni de *voir* au sens réel du terme, ni d'émettre des certitudes objectivement quantifiables et falsifiables à l'égard d'événements qui ne se sont pas encore réalisés.

C'est pourquoi, à proprement parler, il semble bien y avoir contradiction dans le fait d'évoquer une connaissance certaine de l'avenir. En effet, toute connaissance exacte ne peut que reposer sur des *faits*, et l'appréhension de ces faits ne peut se réaliser que dans le présent. Or, quoique certains faits peuvent renvoyer à des événements passés, il n'en demeure pas moins que la connaissance même de ces événements s'appuie inévitablement sur une perception immédiate, donc présente de ceux-ci. Ainsi, lorsque je me promène sur les Plaines d'Abraham et que j'analyse les événements qui s'y sont déroulés en 1759, la compréhension historique qui se dégage du passé ne peut, en réalité, s'obtenir que dans l'instant présent où elle se formule. Dès lors, ce n'est pas le passé que je saisis; de même que, lorsque j'observe une vieille photographie, ce n'est jamais le passé que je regarde, mais plutôt un présent qui s'interprète de façon passée. En ce sens, l'affirmation de Berger selon laquelle «[l]e passé ne s'atteint jamais qu'au présent»¹¹³ correspondrait à la réalité.

Bref, il apparaît qu'en tant que *sujet connaissant*, l'être humain ne peut donc avoir de connaissances positives que du présent et, de façon indirecte, du passé. Les *faits à-venir* n'étant par définition pas — encore — réalisés, il ne saurait alors être question de connaissances objectives de l'avenir.

112 Bertrand de JOUVENEL, *L'art de la conjecture*, op. cit., p.17, cité par Denis de Rougemont dans *Paradoxe de la prospective*, Éditions Centre européen de la culture, Genève, 1975, p. 30

113 Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 115

Cependant, ainsi que l'observe Bertrand de Jouvenel dans L'art de la conjecture «(...) l'avenir est [aussi] pour l'homme, en tant que *sujet agissant*, domaine de liberté et de puissance (...)»¹¹⁴. Conséquemment, selon Jouvenel, dans la mesure où l'individu est véritablement libre de concevoir et d'imaginer ce qui ne s'est pas encore produit, la dimension temporelle de l'avenir peut aussi apparaître comme un lieu d'expression de la liberté et de la création de l'être humain. L'individu possédant la capacité de choisir et de faire bien autre chose que ce que les événements lui prescrivent. Aussi, si dans le passé, tout est accompli et rien ne peut être changé; si dans le présent, l'individu est limité par son environnement, ses capacités et ses déterminismes, qui diminuent considérablement ses possibilités d'actions; tandis que l'avenir étant pour la personne ouvert sur le possible, seule cette dimension temporelle lui permet de transformer ses désirs en projet. Du point de vue d'un *sujet agissant*, il est alors essentiel d'avoir une connaissance de l'avenir qui soit conforme à la réalité.

De plus, étant donné que c'est uniquement en relation avec l'avenir que l'individu peut *valider* et *approuver* les projets qu'il conçoit au présent, l'avenir apparaît aussi comme un domaine de puissance par rapport à l'agir humain. D'ailleurs, comme l'observe judicieusement Jouvenel : «(...) nous ne pouvons agir [véritablement] que sur l'avenir (...)»¹¹⁵. C'est dire que dans l'action, la connaissance de l'avenir est essentielle, puisque seule cette dimension permet à l'être humain de pouvoir appréhender les gestes qu'il désire entreprendre au présent. En ce sens Denis de Rougemont affirmait aussi que «[l]'avenir dépend [peut-être plus] de nos passions, pas de nos calculs.»¹¹⁶

Bref, quoique l'être humain ne peut toujours se faire qu'une idée approximative ou relative de ce que sera demain, en tant que *sujet agissant* cette connaissance de l'avenir lui est essentielle. Certes, lorsqu'une personne achète un billet d'avion pour l'été prochain, c'est que celle-ci

¹¹⁴ Bertrand de JOUVENEL, op. cit., p. 17

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 17

¹¹⁶ Denis de ROUGEMONT, Paradoxe de la prospective, Éditions Centre européen de la culture, Genève, 1975, p. 36

présume qu'à ce moment elle pourra effectivement prendre l'avion. Mais cette présomption est-elle suffisante pour attester d'un savoir de l'avenir? En fait, bien qu'un individu ne peut avoir une parfaite connaissance de l'avenir tant que l'événement ne se sera pas réalisé, il serait plutôt opportun de considérer que la connaissance de l'avenir n'est pas tant inconnaissable mais plutôt *incertaine*.

D'ailleurs, malgré que les hypothèses que l'individu conçoit à l'égard de l'avenir ont plus souvent qu'autrement été prises pour des réalités vérifiables, il est néanmoins important de tenir compte que «[l]'affirmation au futur n'a pas valeur indicative du fait affirmé, mais valeur indicative de l'intention.»¹¹⁷ Intention qui détermine dans le présent, et précède dans le temps, les actions à poser. C'est ainsi que la connaissance de l'avenir se situe davantage dans une *perspective intentionnelle* d'un projet à construire qui procède non pas du hasard, mais d'une juste connaissance des événements présents, que dans la *perspective d'un savoir positif* qui se constituerait indépendamment du sujet.

Enfin, il est intéressant de remarquer que le caractère incertain de l'avenir tend à diminuer à mesure que l'individu pose les gestes qui le rapprochent de la réalisation du projet envisagé. C'est pourquoi, dans l'optique d'un *sujet agissant*, la compréhension que l'individu peut se faire de l'avenir ne doit pas conduire la personne à concevoir l'avenir comme préexistant — ce qui semble avoir été jusqu'à présent l'attitude prédominante des hommes — mais plutôt comme un *futur état possible du devenir*.

Somme toute, en abordant la connaissance de l'avenir à partir d'un *sujet agissant*, cette connaissance ne nous porte pas à considérer l'avenir «(...) comme étant déjà tout entier inclus dans le présent»¹¹⁸, mais plutôt à envisager cet avenir à l'instar d'un projet à construire au présent. Dans ces conditions, nous sommes portés à croire que cette façon d'aborder la connaissance de l'avenir met en évidence l'importance de redéfinir le

¹¹⁷ Bertrand de JOUVENEL, *op. cit.*, p. 44

¹¹⁸ Maurice LÉVY, "Le progrès scientifique et technique et la condition de l'homme", *Étapes de la prospective*, *op. cit.*, p. 135

rapport que l'individu a traditionnellement entretenu avec l'avenir. C'est pourquoi, étant donné les récents développements du progrès technoscientifique, l'accélération des changements exige de la part de l'homme contemporain une adaptation rapide aux contraintes qu'il rencontre et un besoin de prévoir l'avenir qui n'en devient dès lors que plus criant. En conséquence de quoi nous croyons pertinent de poursuivre notre analyse en évaluant plus spécialement qu'elle devrait être l'objet de la prévision chez l'homme.

3.1.2 Objet de la prévision

Il y a, semble-t-il, une quantité énorme d'états futurs que l'être humain peut imaginer. Le Canadien gagnera la prochaine Coupe Stanley; la téléportation sera un jour possible; le climat de la planète se réchauffera; la Chine ne deviendra jamais une démocratie; le Sida sera un jour éradiqué de la planète, etc. De toutes ces possibilités très peu, peut-être, deviendront réalité un jour. Néanmoins, il y a beaucoup d'états futurs «(...) dont nous ne trouvons aucune raison de dire qu'ils soient impossibles, et donc, selon le principe de contradiction, il faut les dire possibles.»¹¹⁹ Regroupés sous le générique de *futurs possibles*, ceux-ci sont trop larges, trop nombreux et surtout trop vagues pour véritablement retenir l'attention d'une prévision éthique, c'est-à-dire d'une prévision qui soit susceptible d'aider l'individu à agir dans le sens de son épanouissement et de son développement.

Il existe, d'autre part, des états futurs dont les modes de production, à partir du présent, sont pour l'homme d'aujourd'hui plus concevables que d'autres, parce que plus plausibles. Ce sont les «*futuribles*»¹²⁰, selon la juste expression de Bertrand de Jouvenel. «Ainsi, par exemple, l'aviation apparaissait déjà dans l'Antiquité comme un [futur] possible, mais n'a pris le caractère de *futuribles* qu'une fois acquis certains faits à partir desquels le développement était concevable.»¹²¹ De la même façon que les voyages dans l'espace — prévus pourtant déjà par Jules

¹¹⁹ Bertrand de JOUVENEL, op. cit., p. 33

¹²⁰ *Ibid.*, p. 33

¹²¹ *Ibid.*, p. 34

Vernes — n'ont pu être sérieusement envisagés par l'être humain, donc prendre la forme de futuribles qu'à partir du moment où l'homme de science a résolu certains problèmes précis de physique. Contrairement à l'éventail des futurs possibles, les futuribles renvoient donc plutôt à un ensemble plus restreint de futurs probables.

Ainsi, perçues en tant que «(...) descendants de l'état présent, qui nous apparaissent actuellement possibles»¹²², tous les futuribles qui inquiéteraient l'individu (tel le stockage de substance radioactive) ne pourraient être considérés comme le résultat aléatoire d'événements fortuits. Au contraire, dans cette perspective, puisque l'avenir se conçoit comme découlant du présent, la formation de cet avenir apparaît alors comme le résultat d'événements et de décisions présentes qui contribuent au fur et à mesure à la construction de l'avenir. Pour ces raisons, l'avenir doit être envisagé à partir d'un *processus de formation* bien que l'individu en ignore encore le fonctionnement. C'est pourquoi d'ailleurs Jouvenel considérait «(...) [qu']un futurible est un descendant du présent qui comporte une généalogie.»¹²³ Et qui dit généalogie dit, conséquemment, phases de développement. D'où, par conséquent, la possibilité pour l'individu d'analyser et de comprendre l'origine de tels ou tels futuribles.

Enfin, dans la mesure où l'individu est amené dans cette perspective à se percevoir davantage comme un agent des transformations à venir, cette façon d'envisager l'avenir tend à évincer la tentation d'abandonner notre responsabilité à l'égard de l'avenir, tout en s'ouvrant à la possibilité de rechercher dans le présent les situations qui seront les plus probables de se perpétuer dans l'avenir. C'est pourquoi, en percevant l'avenir comme un futurible, nous pensons que l'homme contemporain peut être davantage porté à tenir compte de l'avenir dans tous ses domaines d'activités dont ses préoccupations éthiques.

Ceci étant dit, il n'en demeure pas moins que l'homme a depuis toujours essayé de prévoir son avenir. De quelles façons s'y est-il

¹²² Bertrand de JOUVENEL, op. cit., p. 35

¹²³ *Ibid.*, p. 34

pris? Existe-t-il des façons de prévoir l'avenir qui soient plus adéquates que d'autres? C'est ce que nous examinerons dans la section qui suit.

3.1.3 De la prédiction aux conjectures

«Nous vivons sur des notions vagues (...)»¹²⁴ aimait rappeler Paul Valéry. Or, la formule semble admirablement bien s'appliquer à notre interrogation, car rien n'apparaît plus imprévisible que la prévision de l'avenir. C'est pourquoi nous jugeons qu'il serait important de bien distinguer les deux opérations de l'esprit, que sont la *prédiction* et la *conjecture*, qui essaient de *dire* quelque chose à propos de l'avenir.

Traditionnellement l'action de *pré-dire* consistait à annoncer avec assurance «ce qui *doit* se produire soit par intuition ou divination, soit par des règles certaines, soit par conjecture ou raisonnement.»¹²⁵ Toutefois s'il est possible à l'être humain de prédire avec exactitude le résultat à venir de l'application d'une formule mathématique, la prévision de la température ou de la naissance d'un enfant, bien qu'elle puisse être possible à l'homme, doit nécessairement relever d'un autre mode de prévision étant donné le caractère trop incertain de ces prévisions. En ce sens, nous dirons que les prédictions cherchent principalement à énoncer un rapport de causalité nécessaire devant les changements à venir.

Un scientifique, par exemple, annonçant l'apparition imminente d'une comète, appuie sa prédiction sur la certitude que cet événement va obligatoirement se produire bientôt, sinon à un moment donné. À ce titre, nous pourrions attester que cette opération de l'esprit s'applique admirablement bien aux domaines des sciences exactes. Par ailleurs, si le propre de la prédiction est d'être le reflet d'une «(...) configuration nécessaire d'un futur déterminé (...)»¹²⁶, est-elle pour autant adéquate dans des domaines où il n'existe aucune certitude quant au

124 Paul VALÉRY, *Oeuvres*, Édition Pléiade, tome I, Paris, p. 1041, cité par Martin BLAIS dans *Une morale de la responsabilité*, Éditions Fides, Montréal, 1984, p. 157

125 *Dictionnaire Petit Robert*, op. cit., p. 1511

126 André-Clément DECOUFLÉ, *La prospective*, Éditions P.U.F., Collection Que sais-je?, 2e édition, Paris, 1980, p. 4

déroulement à venir? Lorsqu'il s'avère impossible à l'homme de prévoir tous les événements, est-ce que cela veut dire que l'acte de prévoir n'est plus du tout accessible à la raison humaine?

À cet égard il existerait, selon Bertrand de Jouvenel, une façon différente d'envisager l'avenir qui se construit non plus à partir de ce qui est objectivement certain de l'avenir, mais à partir de ce qui apparaît possible à l'égard de l'avenir. Ce que Jouvenel nomme *l'art de la conjecture* fait ainsi plutôt référence à l'action d'anticiper ce qui *peut* arriver, c'est-à-dire «(...) de considérer comme probable un événement futur.»¹²⁷ En ce sens, il apparaît plus conforme de soutenir que l'individu fait des conjectures en anticipant qu'il fera beau demain, puisque cette prévision possible n'est d'aucune façon nécessaire. Contrairement aux prédictions, l'acte d'une conjecture consiste davantage à observer une *tendance vers* des changements qui apparaissent possibles et surtout plausibles. Tendance qui, du reste, s'avérera soit confirmée ou infirmée au fur et à mesure que les changements se produiront. Ainsi serait-il possible dans cette perspective — autant que faire se peut — de prévoir un résultat électoral (“si la tendance se maintient”), le résultat d'une partie de hockey ou le déroulement d'une discussion entre deux particuliers, malgré que le fait d'émettre des conjectures dans les domaines mentionnés soit audacieux.

Ainsi, puisque dans le contexte d'une conjecture, le rapport de causalité observé est plutôt mince, Jouvenel souligne que *l'art de la conjecture* ne peut d'aucune façon garantir objectivement le cours des événements à venir. Tout au plus peut-elle nous indiquer la direction et les tendances apparentes que prendront telle ou telle situation. C'est pourquoi s'il est raisonnable de faire des prédictions dans le domaine de la science, à l'inverse, les conjectures, parce qu'elles cherchent à construire des hypothèses d'un futur vraisemblable, peuvent plus spécialement convenir à la prévision des rapports humains.

Or, l'obligation de distinguer ces deux modes de prévision est d'autant plus importante dans la mesure où ceux-ci n'ont véritablement

¹²⁷ Dictionnaire Petit Robert, op. cit., p. 1527

pas les mêmes conséquences lorsqu'ils sont appliqués à l'agir humain. Par ailleurs, l'être humain recherchant bien souvent une certaine forme de garantie à l'égard de ce qu'il ignore, il est malheureusement fréquent de constater qu'un bon nombre de personnes prennent leurs conjectures pour des prédictions. À ce propos, Bertrand de Jouvenel émet une hypothèse intéressante pour expliquer ce transfert *d'une prédiction des choses de la nature à une prévision de l'agir humain*. Ainsi, selon ce dernier, l'habitude pour l'être humain de tenir pour vrais ses désirs par rapport à l'avenir s'enracinerait sans doute dans la véritable fascination que l'homme a traditionnellement eue à l'égard des prédictions astronomiques. Aussi écrit-il pour illustrer cette influence :

L'homme le plus simple sait d'avance à quelle date il verra la lune pleine; de même un spécialiste sait quel arrangement complexe pourra être observé à telle date future; on le sait déjà, pour les astres les plus aisément observables, au temps où l'on croyait qu'ils se déplaçaient sur une voûte céleste. Ainsi la future carte du ciel a été connue par avance en des temps forts anciens : cette prévisibilité des conjonctures sidérales a profondément frappé l'esprit humain; et c'est une croyance très obstinée que celle d'une correspondance entre les mouvements apparents dans le ciel et les changements sur la terre, d'une corrélation des *conjonctions* sidérales avec les *conjonctions* humaines.¹²⁸

En regard de la façon dont l'homme d'aujourd'hui se préoccupe de son avenir, il semble bien que cette confusion persiste. Tant et si bien que lorsqu'une personne cherche à imaginer la façon dont l'individu vivra dans l'avenir, cette façon de procéder ne fait que perpétuer l'illusion que l'être humain peut connaître l'avenir à la manière des astrophysiciens. Or, si d'un point de vue scientifique, la prévision peut être probable; si d'un point de vue économique, celle-ci peut être utile; d'un point de vue éthique, cette ambiguïté entre la prévision et la conjecture a eu pour effet de conduire des individus à percevoir comme nécessaires des changements qui en définitive ne sont aucunement certains. Conséquemment, il nous faut tenir compte qu'en n'abordant pas l'avenir de façon adéquate l'homme risque *d'engager l'avenir* vers une direction sans que cette direction ne soit adéquatement évaluée.

¹²⁸ Bertrand de JOUVENEL, op. cit., p. 67

À titre d'exemple, pour bon nombre de commissions scolaires dans la province, le seul fait d'envisager comme *nécessaire* l'implantation de l'informatique dans les écoles secondaires sous prétexte que dans quelques années le monde entier sera adapté à cette technologie, nous illustre à quel point l'individu peut perdre, dans cette perspective, sa capacité de décider du genre d'avenir qui lui convient avant que cet avenir ne soit en réalité effectif.

De plus, compte tenu que l'être humain possède la propension à tenir pour vraies ses croyances sur l'avenir, dès lors que celles-ci seraient énoncées par des savants «(...) et surtout si leurs prononcés comportent des chiffres, il ne manquera pas de chalands pour croire que *la science a parlé.*»¹²⁹ Il y aurait donc un double risque pour la personne d'aborder l'avenir à partir de prédictions. D'une part, étant donné que cette façon de procéder présume que l'avenir est entièrement conditionné vers l'avant, les prédictions ne permettent pas vraiment de tenir compte de l'ensemble des bouleversements possibles à venir.

D'autre part, en abordant l'avenir à partir de la prédiction, l'individu risque d'avoir l'impression qu'il peut exister quelque part une *science exacte de l'avenir* capable d'énoncer avec assurance ce que sera demain. Impression qui aurait pour effet de conduire la personne à concevoir l'avenir comme «(...) un domaine d'objets passivement offerts à notre connaissance»¹³⁰, alors que l'objet même des connaissances saisissables par l'individu devrait nous amener à comprendre que l'avenir de l'être humain ne peut être, en définitive, déterminé avec exactitude. C'est pourquoi nous croyons qu'il serait plus profitable pour la réflexion éthique contemporaine d'aborder l'avenir comme un *projet à construire*. En ce sens, il nous apparaît que la conjecture est plus adéquate que la prédiction afin de permettre à l'homme contemporain d'inclure une préoccupation de l'avenir dans sa réflexion éthique.

129 Bertrand de JOUVENEL, op. cit., p. 31

130 *Ibid.*, p. 32

Bref, si la conjecture est effectivement une manière plus adaptée d'aborder l'avenir qui permet en même temps de tenir compte de l'accélération des changements, nous devons tenir compte, avant d'aller plus loin, que la conjecture n'arrivera pas nécessairement aux mêmes conclusions si celle-ci considère que l'avenir est en réalité un futur ou une destinée. De la même façon que les résultats de la prédiction seront différentes selon les diverses représentations de l'avenir. C'est pourquoi nous chercherons à évaluer, dans la section suivante, quel serait le meilleur mode d'appréhension de l'avenir.

3.1.4 Modes d'appréhension de l'avenir

Si tout est muable, si plus rien n'est assuré, l'avenir peut-il encore être prévu? Il faut au moins convenir qu'il ne saurait l'être suivant les anciennes méthodes, qui consistaient en somme à présenter au passé un miroir, en croyant que cette image rétrospective pouvait nous donner la figure du monde futur.¹³¹

Or, tout comme les représentations du temps se sont modifiées au cours de l'histoire, il semble bien que les *concepts* disponibles pour réfléchir à la prévision de l'avenir ont eux aussi évolué. En effet, comme nous le verrons grâce aux travaux d'André-Clément Decouflé, les modes d'appréhension ont varié dans l'histoire selon, d'une part, la façon dont l'individu perçoit l'avenir et, d'autre part, selon le type de prévision que l'individu privilégie pour connaître cet avenir inconnu. Nous obtenons donc, aux dires de Decouflé, six modes différents d'appréhension des changements à venir.

Auteur de nombreux livres portant à la fois sur la prévision et sur la prospective, Decouflé a dressé une liste exhaustive¹³² de ces différents modes, liste dont nous avons tiré le tableau ci-dessous. Ainsi, à partir de cette division, analyserons-nous quelles conséquences ces divers modes d'appréhension de l'avenir ont sur la façon de tenir compte de l'accélération des changements.

131 Gaston BERGER, *L'homme moderne et son éducation*, op. cit., p. 128

132 André-Clément DECOUFLÉ, *La prospective*, op. cit., p. 4

Les figures de la prévision

Représentations du temps	Types de prévision	Modes d'appréhension
Destinée	Prédictions	Divination
Destinée	Prédictions	Prophétie
Futur	Conjectures	Utopie
Futur	Conjectures	Science-fiction
Avenir	Prédictions	Futurologie
Avenir	Conjectures	Prospective

3.1.4.1 Divination et prophétie

Tout d'abord dans la perspective où l'homme se verrait assujetti à la réalisation d'une destinée, il y a fort à parier que la compréhension des changements à venir porte l'individu à considérer que l'enchaînement de ceux-ci est aussi établi à l'avance de façon inéluctable. La connaissance de l'avenir relèverait dès lors davantage d'un *dévoilement* des événements que de la construction d'un savoir proprement dit en regard de l'avenir. C'est pourquoi la destinée ne peut être accessible à l'individu que par le biais de prédictions qui prendront la forme soit d'une *divination*, lorsqu'elle concerne le sort d'une personne, soit la forme d'une *prophétie* lorsque cela concerne la destinée d'un peuple ou d'une cité.

Or, ces deux modes d'appréhension des changements ont comme caractéristique commune de présumer qu'il doit exister un savoir caché des événements à venir, mais que ce dernier demeure inaccessible à l'entendement humain. Cependant, la divination comme la prophétie «(...) n'en n'ont pas moins recours à un imaginaire métaphorique et allégorique, comme s'il était nécessaire que la prédiction fût toujours déguisée. D'où la forme universelle de la parole divinatoire ou prophétique : l'ambiguïté.»¹³³

Par ailleurs, associées bien souvent au domaine de l'astrologie, de la numérologie, de la clairvoyance, du spiritisme ou de l'occultisme, ces deux modes d'appréhension des changements sont, de loin,

¹³³ André-Clément DECOUFLÉ, *La prospective*, op. cit., p. 12

les moins fiables et surtout les moins adaptés à la réalité actuelle des changements. En effet, puisque celles-ci «(...) s'assignent pour unique fonction le déchiffrement d'un futur écrit par avance»¹³⁴, elles ne peuvent préparer d'aucune façon l'homme d'aujourd'hui à tenir compte des problèmes technoscientifiques actuels ou à venir, étant donné que le facteur d'accélération des changements rend dorénavant totalement imprévisible toute connaissance certaine de l'avenir.

Conséquemment, ces deux modes d'appréhension de l'avenir ne permettent pas non plus à l'individu d'envisager d'autres alternatives que celles de la soumission aux événements actuels et l'acceptation d'un sort qui ne relève plus de l'être humain. Dans cette perspective, l'avenir étant le résultat de desseins impénétrables à l'homme, il va de soi que celui-ci apparaisse aussi comme irrémédiable et irréversible pour l'homme. L'individu n'a donc plus alors la responsabilité de parer, de prévenir, ni d'améliorer une situation sur laquelle il n'a, en définitive, aucun contrôle. Enfin, ces deux premiers modes de prévision risquent davantage de conduire l'individu vers un certain laisser-aller que vers une véritable prise en charge des événements à venir. En conséquence, l'éthique contemporaine n'aurait aucun intérêt à envisager les répercussions du progrès technoscientifique sous cet optique.

3.1.4.2 Utopie et science-fiction

Par ailleurs, nous devons aussi considérer que les changements à venir ont bien souvent fait l'objet d'une description imaginaire par l'homme. *L'utopie* et la *science-fiction* constituent à cet égard une tentative de l'homme pour rejoindre, par la seule force de son imagination, un futur état de la situation. Toutefois, à la différence des deux premiers modes d'appréhension, «[ces] interrogations du futur en tant qu'avenir (science-fiction et utopie) sont toutes entières inspirées par un imaginaire rationalisé, et se présentent, quel que soit leur objet ou leur argument, comme des descriptions complètes.»¹³⁵ Possédant bien souvent

¹³⁴ André-Clément DECOUFLÉ, *La prospective*, op. cit., p. 12

¹³⁵ *Ibid.*, p. 12

une culture scientifique étendue, l'écrivain de science-fiction, tout comme l'utopiste, cherche plutôt à proposer un idéal de *ce que peut* devenir l'avenir. Toutefois cette description d'un futur s'adresse, non plus cette fois à l'égard d'un individu en particulier ou d'une collectivité précise, mais à l'égard d'un avenir possible que l'individu n'a pas encore les moyens suffisants d'appréhender.

Cette description de l'utopie et de la science-fiction n'est pas cependant sans nous rappeler la merveilleuse page de Max Weber où ce dernier décrit avec justesse la fonction de ces modes de prévision *savante* :

L'intellectualisation et la rationalité croissantes ne signifient nullement une connaissance générale croissante des conditions dans lesquelles nous vivons. Elles signifient bien plutôt que nous savons ou que nous croyons qu'à chaque instant nous pourrions, pourvu seulement que nous le voulions, nous prouver qu'il n'existe en principe aucune puissance mystérieuse et imprévisible qui interfère dans le cours de la vie; bref que nous pouvons maîtriser toute chose par la prévision. Mais cela revient à désenchanter le monde. Il ne s'agit plus pour nous, comme pour le sauvage qui croit à l'existence de ces puissances, de faire appel à des moyens magiques en vue de maîtriser les esprits ou de les implorer mais de recourir à la technique et à la prévision.¹³⁶

En ce sens, nous devons reconnaître que l'orientation générale poursuivie par ces deux modes de prévision consiste à décrire ou à inventer un genre d'avenir qui apparaîtra nécessairement meilleur pour l'homme. Or, si dans l'ordre de la connaissance ces deux modes de prévision peuvent être utiles à l'individu afin de décrire ce à quoi pourrait ressembler demain, dans l'ordre de l'agir humain — donc de l'éthique — ceux-ci ne peuvent cependant être suffisants pour aider réellement la personne à prévenir les obstacles à venir. En effet, étant donné que les descriptions proposées par l'utopie et la science-fiction sont *orientées*, dès le point de départ, vers une vision idéalisée de l'avenir, celles-ci ne peuvent conduire l'individu à tenir compte des multiples transformations que le progrès technoscientifique a mises de l'avant au cours des dernières décennies.

¹³⁶ Max WEBER, Le savant et le politique, cité par André-Clément DECOUFLÉ, La prospective, op. cit., p. 13

D'ailleurs, l'expérience nous démontre bien que les changements à venir ont rarement obéi aux intuitions des particuliers, aussi louable que soit l'intention. Ainsi, et compte tenu du contexte actuel d'accélération des changements, ces façons de percevoir les changements à venir apparaissent donc aussi inadéquates pour aider l'individu à prévenir un futur indésirable.

3.1.4.3 Futurologie et prospective

Enfin, selon Decouflé, il nous reste à analyser une dernière manière d'aborder les événements à venir, mais en partant cette fois-ci du concept de *l'avenir*. C'est-à-dire selon la perspective d'un cadre à partir duquel l'être humain peut et, surtout, doit participer à la construction de son propre avenir. En ce sens l'individu est amené à considérer que «[l']avenir n'est pas offert à l'expérience : il est la projection imaginaire de l'objet, de la forme, de la structure vers laquelle se tend mon désir.»¹³⁷ C'est pourquoi, puisque l'avenir est en formation dans le présent, «(...) ce n'est jamais l'avenir qui arrive, ce sont les événements (...)»¹³⁸. Ainsi, contrairement aux deux autres représentations temporelles précédentes qui enfermaient l'être humain dans le temps, en abordant les changements par l'intermédiaire du concept d'avenir, il est soutenu à l'inverse que tous les changements à venir ne peuvent obéir à une quelconque loi ou volonté divine.

C'est pourquoi en ne reconnaissant aucune orientation déterminée aux événements à venir, la représentation de l'avenir permet à l'individu de mieux se préparer à tenir compte des conséquences à venir du progrès technoscientifique, puisqu'à ce moment l'avenir est compris comme «(...) non plus une forme de la sensibilité ou une loi de la nature, mais comme une construction humaine (...)»¹³⁹ qui demande à être réalisé par l'homme. Aussi Gaston Berger reconnaissait que :

¹³⁷ Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 121

¹³⁸ *Ibid.*, p. 132

¹³⁹ René LACROZE, "Gaston Berger devant le mystère du temps", *Les études philosophiques: Gaston Berger*, no 4, Éditions P.U.F., Paris, Octobre-Décembre, 1961, p. 324

(...) bien que la sûreté de nos prévisions s'accroisse, l'avenir, dans son ensemble, devient de plus en plus inattendu. Hier il était mystérieux mais monotone. Il est aujourd'hui intelligible et pourtant plus déroutant. Il semble, pourrait-on dire, que le temps se soit ouvert.¹⁴⁰

Par ailleurs, puisque dans cette perspective il ne peut plus être question de déduire l'avenir du présent, cette manière d'appréhender l'avenir a eu pour effet d'amener l'individu à examiner les bouleversements à venir à partir de la pluralité des avenir possibles. Dans ce contexte, «[t]oute parole hasardée sur le devenir est moins *témoignage* d'une capacité à mémoriser et à anticiper que *revendication* d'une capacité à susciter des actions en vue de transformations considérées comme possibles et souhaitables.»¹⁴¹ La futurologie et la prospective, en tant que mode d'appréhension de l'avenir, posent donc comme prémisse que cet avenir ne peut être influencé et surtout modifié que par le présent, et ce, à partir du présent.

Toutefois, quoi que l'une et l'autre ont un point de départ identique, leur mise en application est diamétralement opposée. Ainsi, puisque la futurologie fait appel à une description détaillée et explicite de *ce* à quoi *va* nécessairement ressembler l'avenir, le futurologue cherchera toujours à prouver et à appliquer ses analyses sur des faits précis et observables dans un court terme. C'est pourquoi, tel que cherche à le démontrer Alvin Toffler dans son Le choc du futur¹⁴², les prévisions futurologiques ont aussi pour fonction d'essayer d'influencer le déroulement des événements à venir en décrivant l'avenir avec *l'apparence* de la plus grande exactitude possible. À ce titre, nous pourrions dire que «[l]a futurologie serait alors *objective* (...)»¹⁴³.

À l'inverse, la prospective pourrait être qualifiée de *subjective*, dans la mesure où celle-ci considère l'avenir à construire à partir de l'homme comme «(...) sujet de l'Histoire»¹⁴⁴. Aussi, où le futurologue

140 Gaston BERGER, Phénoménologie du temps et prospective, op. cit., p. 235

141 André-Clément DECOUFLÉ, La prospective, op. cit., p. 7-8

142 Alvin TOFFLER, Le choc du futur, Éditions Denoël, 1971

143 Denis de ROUGEMONT, op. cit., p. 41

144 *Ibid.*, p. 41

cherche à prévoir les répercussions techniques de telles ou telles découvertes scientifiques précises, celui qui s'adonne à la prospective sera bien plus préoccupé à analyser les conséquences qu'auront certaines découvertes sur la façon dont l'homme se comportera dans l'avenir. C'est pourquoi la prospective renvoie donc plutôt à *ce qui doit être fait dans le présent* par l'individu, de même qu'à la *manière* de préparer les actions à venir afin de rendre probable un avenir souhaitable, au lieu d'accorder de l'importance à une description précise et exacte de l'avenir.

Bref, nous pourrions dire que si la futurologie découle de prédictions sur ce qui va arriver demain, la prospective se caractérise avant toute chose comme étant une *manière* d'aborder et, surtout, de se préoccuper de l'avenir qui permet de tenir compte de l'accélération des changements. Voulant tenir compte du fait que «[q]uand l'évolution se précipite, l'expérience donne de moins en moins de sécurité»¹⁴⁵, le regard prospectif amènera donc l'homme contemporain à rechercher ailleurs que dans le passé des garanties pour le présent. Or, croyons-nous, c'est uniquement en considérant une nouvelle façon d'aborder les transformations à venir que l'homme contemporain pourra véritablement réintroduire une préoccupation adéquate de l'avenir dans l'éthique. En ce sens, la prospective nous apparaît être une avenue intéressante à envisager. C'est pourquoi nous consacrerons toute la dernière section de ce chapitre à la présentation de la prospective, présentée en tant qu'élément de solution au paradoxe d'un avenir menaçant.

3.2 De la prospective

«(...) [L]'irruption du futur dans le présent constitue indubitablement une donnée majeure de la modernité.»¹⁴⁶ Or, cette donnée nouvelle avec laquelle l'homme contemporain doit apprendre à composer est d'autant plus inquiétante que ce dernier ne semble pas encore posséder les outils adéquats lui permettant de faire face à cette situation. En fait, lorsque «[l]'avenir n'est pas seulement ce qui peut *arriver* ou ce qui a le

¹⁴⁵ Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 263

¹⁴⁶ Tassos BOUGAS, "Du même à l'autre. Pour une philosophie du futur.", *Revue de métaphysique et de morale*, volume 88, no1, 1983, p. 35

plus de chances de se produire»¹⁴⁷ mais qu'il devient un peu plus chaque jour, par la voie du progrès technoscientifique, ce que l'homme en aura décidé, l'obligation de tenir compte le plus rapidement possible des problèmes futurs devient à ce moment nécessaire afin de guider les actions présentes de l'être humain.¹⁴⁸

Aussi, et afin de proposer une manière d'aborder différemment l'avenir, nous analyserons, à la suite des travaux de Gaston Berger, quelle est la nature de la prospective. Par la suite, après avoir circonscrit en quoi la prospective est davantage une attitude qu'une méthode, nous préciserons sur quel objet précis porte la réflexion prospective. Ce qui nous conduira ensuite à décrire la fonction à laquelle prétend répondre la prospective. Enfin, après avoir présenté les différentes composantes de l'attitude prospective, nous concluons ce chapitre en examinant une manière dont l'homme pourrait *désengager* l'avenir du présent.

3.2.1 Nature de l'attitude prospective

Paraphrasant les propos de celui qui initia la réflexion sur la prospective, nous pourrions dire qu'avant toute chose «[l]'esprit prospectif n'est en aucune manière celui d'une planification universelle et inflexible : il ne prédétermine pas, il éclaire»¹⁴⁹ l'action à poser dans le présent. Ainsi, étant donné «(...) qu'il n'y a pas d'avenir unique inscrit dans le prolongement du passé, mais une pluralité d'avenirs possibles, les futuribles,

147 Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 275

148 Si certains philosophes, dans la foulée de Hans Jonas, remettent en question les principes régulateurs de toute éthique et en appellent à une reformulation complète de l'éthique en tant que telle, d'autres penseurs, tel Dieter Birnbacher, croient au contraire que «[c]e que les nouveaux problèmes du futur rendent urgent, ce n'est donc pas une *nouvelle* éthique, mais une prise en compte plus conséquente des implications de l'éthique traditionnelle pour ce qui concerne le futur.» (cf. Dieter BIRNBACHER, op. cit., p. 87) Hélas, le choix entre ces deux options est d'autant plus complexe que ni l'une ni l'autre ne semblent avoir jamais vraiment pris en considération l'influence que pourrait aussi exercer la représentation de l'avenir sur le présent. C'est pourquoi, à notre avis, ces deux options sont incomplètes puisqu'elles ne s'attachent qu'à un aspect du problème, à savoir l'influence du présent sur l'avenir. Or, telle que définie par Gaston Berger, l'intérêt de la prospective tient au fait qu'elle permet justement à la réflexion éthique contemporaine d'aborder les conséquences du progrès technoscientifique en tenant compte de l'ensemble de la temporalité.

149 Gaston BERGER, *Étapes de la prospective*, op. cit., p. 33

dont le cheminement est construit du futur vers le présent par rétroaction et non pas projection»¹⁵⁰, cette pluralité d'avenir oblige dès lors l'individu à prendre en considération qu'il est confronté soit, à laisser se construire l'avenir tout seul devant lui sans sa participation, soit participer à la réalisation du genre d'avenir qui correspondrait à ses aspirations.

Privilégiant cette dernière alternative, la prospective se veut ainsi avant toute chose une *façon de réfléchir sur l'avenir* qui prédispose la personne à tenir compte de l'avenir dans le présent. En ce sens, celle-ci ne doit pas être confondue avec une méthode qui établirait à l'avance et de manière rigide la manière de gérer avec exactitude les problèmes à venir. Du verbe latin *prospicere*, nous pourrions donc dire que l'acte de la prospective renvoie plus spécialement à l'action de «(...) regarder devant soi, regarder *au loin* et *de loin*, voir loin, avoir une vue étendue, etc.»¹⁵¹

Dans cette perspective, regarder *au loin* (vers l'avenir), consiste à s'efforcer de conjecturer des avvenirs possibles et probables en analysant les transformations les plus susceptibles d'être réalisées demain. La prospective, néanmoins, ne s'intéressera pas spécialement à l'avenir immédiat qui se produira dans quelques jours, mais à l'avenir qui pourrait se produire dans quelques dizaines ou centaines d'années, et dont l'individu n'a pas encore proprement conscience. En tant qu'attitude, la prospective pourrait dès lors se définir comme une disponibilité de l'esprit par laquelle l'homme regarde vers l'avenir dans le but de *se* préparer à la réalisation prochaine de cet avenir. C'est ainsi que où «[l]a prévision construit un avenir à l'image du passé, la prospective se tourne vers un avenir résolument différent du passé car les problèmes changent plus vite qu'ils ne se résolvent et prévoir ces changements est plus important que de trouver des solutions qui s'appliqueraient à des problèmes passés.»¹⁵² En ce sens, *regarder au loin vers l'avenir* ne doit pas uniquement apparaître comme étant un regard spéculatif sur l'avenir, car cette disponibilité de l'esprit présume un caractère pratique au fait de s'interroger sur l'avenir.

150 Michel GODET, op. cit., p. 21

151 André-Clément DECOUFLÉ, *La prospective*, op. cit., p. 5

152 Michel GODET, op. cit., p. 22

Par ailleurs, regarder *de loin* (vers le présent), c'est prendre le recul nécessaire à l'examen du présent afin de prendre conscience des transformations qui auront véritablement un impact sur l'avenir. Ainsi en se plaçant du point de vue de l'avenir qui est construit, Berger considérait que l'homme contemporain serait plus apte à analyser les raisons et les motivations qui l'incitent à poser tels ou tels gestes en direction de l'avenir. C'est pourquoi la prospective invite aussi l'individu «(...) à juger ce qu'aujourd'hui nous sommes à partir de l'avenir, au lieu de faire la démarche inverse, qui est la démarche courante, et qui consiste à décider de l'avenir d'après ce que nous sommes actuellement.»¹⁵³

En tant que réflexion sur l'avenir, la prospective se traduira dès lors par une *attitude* qui, pour reprendre une image de Jacques de Bourbon-Busset, *se tourne vers l'avenir au lieu de regarder vers le passé*. Elle est donc «cette disponibilité de l'esprit qui refuse de se laisser enfermer dans des cadres et qui considère que rien n'est jamais atteint et que tout peut toujours être remis en question.»¹⁵⁴ Michel Godet notait d'ailleurs à ce propos, dans L'encyclopédie philosophique universelle, que la prospective se veut essentiellement être une anti-fatalité, afin de permettre à l'être humain une «(...) construction d'avenirs voulus et non acceptation passive d'avenirs subis.»¹⁵⁵

Cette façon particulière de concevoir l'avenir fait de plus apparaître à quel point la dimension temporelle de l'avenir exige de ne plus être perçue comme une simple *région* particulière de la continuité temporelle, ni «[une] sorte de substance continue et fluide qui s'écoulerait régulièrement et le long de laquelle se déposeraient les événements.»¹⁵⁶ Bref, il est essentiel de saisir que *l'attitude de réflexion prospective* — que Berger qualifiait également *d'attitude philosophique engagée* — ne prétend aucunement fournir des certitudes à l'égard d'un avenir défini. Au

153 Jacques de BOURBON-BUSSET, "Au rond-point de l'avenir", Cahier de Prospective, no 4, Publication du Centre international de prospective, Éditions P.U.F., Paris, Novembre, 1959, p. 13-14

154 Gaston BERGER, Étapes de la prospective, op. cit., p. 86

155 Michel GODET, cité par Raymond ST-PAUL, "Prospective", Encyclopédie philosophique universelle, op. cit., p. 1334

156 Gaston BERGER, Étapes de la prospective, op. cit., p. 286

contraire, la prospective n'offre donc que «(...) des ponts[sic] de vue sur un avenir possible ou sur les chemins qui ont conduit à tel possible.»¹⁵⁷

Or, puisque la prospective ne conduit pas à un ensemble de recettes ou de procédés que l'individu pourrait par la suite appliquer en toute assurance pour réfléchir sur l'avenir, cette manière d'aborder l'avenir exige de la part de l'homme contemporain de prendre deux précautions. D'une part, Berger soulignait que l'attitude de réflexion prospective ne doit surtout pas être considérée comme étant une articulation propre à la nature des changements à venir, articulation qui, une fois connue, permettrait alors à l'individu d'avoir sur son avenir un contrôle plus efficace. D'autre part, toujours selon Gaston Berger, la prospective ne doit pas non plus apparaître comme une «(...) *anticipation romanesque* qui projetterait sur l'avenir la solution imaginaire de nos problèmes d'aujourd'hui, alors que, demain, ils seront plus souvent périmés que résolus.»¹⁵⁸ La réflexion prospective ne doit donc pas chercher à soutenir une vision particulière et, habituellement, embellie de l'avenir sous prétexte que cet avenir serait plus agréable à vivre.

C'est pourquoi, dans ce contexte, Berger considérait essentiel de comprendre que la prospective «(...) n'est pas dans les choses, mais dans l'homme. Elle n'est pas une loi de l'objet, mais une règle pour le sujet.»¹⁵⁹ En ce sens, cette façon de réfléchir sur l'avenir conduit «(...) moins à une "théorie" de l'action, qu'à une "science de la pratique", suivant l'expression de Maurice Blondel (...)»¹⁶⁰.

3.2.2 Objet de la prospective

Toutefois, à quel objet particulier cette science de la pratique fait-elle référence? Sur *quoi* doit donc porter le regard prospectif?

157 Gérard KLEIN, "Prévision, probabilité, prospective", *Réseaux, Revue interdisciplinaire de philosophie morale et politique*, no 51-52, 1986-1987, p. 138-139

158 Gaston BERGER, *Étapes de la prospective*, op. cit., p. 86

159 *Ibid.*, p. 287

160 *Ibid.*, p. 287

En fait, puisque l'objectif principal de la prospective n'est pas de nous amener à réfléchir sur l'avenir proche ou immédiat, qui risque fort probablement de se produire de toute façon, mais plutôt de nous conduire à réfléchir sur l'avenir éloigné qui est encore *en formation* dans le présent, nous pourrions dire que «(...) l'objet de la prospective est d'engendrer l'action présente en fonction du projet animé par le désir, de manière à préparer l'avenir souhaitable.»¹⁶¹ En conséquence la prospective ne s'intéressera pas tant à *ce qui va se produire*, mais elle se préoccupera plutôt des *conséquences futures* qui vont découler de telles ou telles décisions prises dans le présent.

C'est pourquoi, pour véritablement explorer la multiplicité des avènements probables, les conjectures de la prospective doivent porter sur un avenir qui est *lointain, global et désintéressé*. D'ailleurs, Jacques de Bourbon-Busset insistait souvent sur le fait que «[c]es caractères sont tous trois indispensables et si les trois n'y sont pas, ce n'est plus de la prospective.»¹⁶²

Par *lointain*, Bourbon-Busset entendait plus spécialement un horizon d'avenir qui a, au minimum, quinze ou vingt ans. C'est ainsi que la prospective doit s'intéresser à l'avenir qui dépasse le cadre habituel de prévision. De plus, la prospective doit être *globale* dans le sens où elle doit tenir compte du plus grand nombre de conséquences possibles. En effet, «(...) l'histoire est là pour nous démontrer que très souvent, à une époque donnée, les facteurs les plus importants [de transformation] et les plus porteurs de l'avenir passent les plus inaperçus, alors qu'au contraire les contemporains attachent une importance extrême à des phénomènes qui n'ont pas d'avenir.»¹⁶³ Enfin, il est essentiel que le regard prospectif porte sur un avenir qui est *désintéressé* au sens où les conjectures à l'égard de celui-ci ne doivent pas être biaisées par une image idéalisée de l'avenir. De

161 Michel GODET, cité par Raymond ST-PAUL, "Prospective", Encyclopédie philosophique universelle, op. cit., p. 1336

162 Jacques de BOURBON-BUSSET, "Réflexion sur l'attitude prospective", Cahier de Prospective, no 10. Publication du Centre international de prospective, Éditions P.U.F., Paris, Décembre, 1962, p. 8

163 *Ibid*, p. 9-10

cette façon, la prospective ne cherche pas à faire la promotion d'un ensemble d'idées préconçues par rapport à l'avenir.

3.2.3 Fonction de la prospective

Cependant, en tant que *préoccupation* de l'avenir, la prospective ne peut se contenter d'établir une liste exhaustive de ce qui s'est produit jusqu'ici ou de ce qui pourra arriver demain. Aussi, puisque la tâche première de la prospective est d'aider l'homme contemporain à préparer un avenir souhaitable, il importe de bien circonscrire cette fonction qu'elle prétend remplir.

Or, puisque nous considérons que l'avenir est en formation dans le présent, la fonction première de l'attitude prospective vise essentiellement à prédisposer l'individu à modifier, dans le présent, les gestes susceptibles de créer un avenir meilleur. Par exemple, si, selon qu'une personne recherche ou non la paix, poser un regard historique sur cette problématique conduirait vraisemblablement l'individu à essayer de reproduire les causes et les facteurs qui ont contribué, dans le passé, à l'apparition de la paix. Dans une perspective différente, le propre de l'attitude prospective serait plutôt d'examiner, à partir de l'avenir, quels seraient les comportements à poser immédiatement qui seraient susceptibles d'aider l'individu à réaliser son objectif de paix.

Ainsi, ce qui distingue la fonction de la prospective du regard historique s'observe plus spécialement dans le fait que la prospective n'a pas la prétention de reconstituer ni de comprendre ou de donner un sens aux événements à venir, mais plutôt de *préparer l'action immédiate en fonction de l'avenir*. Or, contrairement aux prévisions historiques qui avaient la propension à *engager* l'avenir vers la réalisation de ce qui était annoncé, jusqu'à faire apparaître l'avenir historique comme pris *ipso facto* en otage par les événements du présent (l'exemple type étant la certitude, affichée par Karl Marx, que le socialisme conduirait inévitablement à l'apparition future du communisme), à l'inverse, la fonction de la prospective consiste plutôt à guider les actions présentes de l'être humain «(...) de telle sorte que notre avenir ne soit pas compromis de manière

irréversible.»¹⁶⁴ C'est ainsi qu'en percevant l'avenir comme étant une multitude de possibles à réaliser, la prospective a aussi comme fonction de *désengager* l'avenir face au présent.

D'ailleurs, dans cette perspective, la prospective aurait avantage à être considérée non pas tant comme une *discipline descriptive* d'un avenir possible, mais plutôt en tant que science «(...) *nomothétique* (...)»¹⁶⁵, c'est-à-dire en tant que discipline qui cherche à dégager des *lois*, en termes de constance, qui interviennent dans la mise en place d'événements propres à susciter les changements à venir.

Somme toute, si la façon traditionnelle qu'avait l'individu de prévoir les événements à venir consistait essentiellement «(...) à adopter une attitude pragmatique et à construire des modèles empiriques [de prévision] en observant des corrélations dans le passé et en espérant, sans trop chercher à les expliquer sinon par des raisonnements *a posteriori*, qu'elles se maintiendront dans l'avenir (...)»¹⁶⁶, par sa manière différente d'aborder l'avenir il ressort, à notre avis, que la prospective répond de façon plus adéquate au souci de prévision accru, que les contraintes de l'accélération des changements et l'inquiétude à l'égard d'un avenir menaçant rendait aujourd'hui nécessaire.

Mais comment parvenir à exprimer cette façon différente d'aborder l'avenir? Tel sera la prétention de la section qui suit.

3.2.4 Composantes de l'attitude prospective

Bien que «[l]e caractère principal de l'attitude prospective consiste évidemment dans l'intensité avec laquelle elle concentre notre attention sur l'avenir»¹⁶⁷, il ne faudrait surtout pas, selon Berger, restreindre la prospective à un simple regard passif que l'on poserait sur l'avenir sous

164 Michel GODET, op. cit., p. 22

165 André-Clément DECOUFLÉ, "Prospective et fin de l'histoire", Réseaux. Revue interdisciplinaire de philosophie morale et politique, no 22-23, 1974, p. 41

166 Gérard KLEIN, op. cit., p. 138

167 Gaston BERGER, Étapes de la prospective, op. cit., p. 27

prétexte que, parce que demain prolonge aujourd'hui, les deux devraient se ressembler. En réalité, contrairement à la manière rétrospective qui consiste à regarder le passé, «[p]asser de la rétrospective à la prospective n'est pas simplement diriger ailleurs l'attention : c'est se préparer à l'action.»¹⁶⁸ Mais comment y parvenir?

Dans un des articles majeurs de Gaston Berger, publié dans L'encyclopédie française de 1959, celui-ci nous indique que l'attitude prospective se définit à partir des cinq composantes suivantes qui sont : *voir loin, voir large, analyser en profondeur, prendre des risques et penser à l'homme*. Nous inspirant de cet article, examinons donc ces différentes composantes de l'attitude prospective.

3.2.4.1 Voir loin

Puisque la prospective, comme nous l'avons vu, est avant tout un regard tourné vers l'avenir, cette attitude se réalisera en premier lieu dans la capacité de l'individu de *voir loin*, c'est-à-dire de se préoccuper, avant tout, des conséquences lointaines de ses actions immédiates. Plus précisément, la prospective conduit l'individu à évaluer si ses décisions et ses actions présentes peuvent avoir comme effet de modifier le contexte ultérieur de l'agir humain. En ce sens, si la prospective a effectivement la prétention de disposer l'individu à faire face à son avenir, il est essentiel pour celle-ci de *voir loin*.

De même que l'attitude prospective porte plus spécialement sur les répercussions réelles et possibles, et non sur l'imaginable ou la science-fiction de ce que sera l'avenir, *voir loin* consiste donc à examiner, à partir d'un futur souhaitable, quels sont les gestes que devraient poser l'individu afin de favoriser l'apparition d'un avenir souhaitable. Bref, *voir loin* c'est se préoccuper de la quantité d'énergie dont auront besoin les générations futures; c'est envisager les solutions lui permettant de préserver un milieu environnemental sain; c'est aussi envisager et questionner les répercussions éventuelles du progrès bio-technologique avant qu'elles ne

¹⁶⁸ Gaston BERGER, Phénoménologie du temps et prospective, op. cit., p. 270

soient irréversibles. Ainsi, le fait de *voir loin* devrait conduire la personne à se préoccuper de l'avenir afin d'entreprendre dès maintenant les changements qui seront *nécessaires* à réaliser demain. Ce que Berger résumait merveilleusement bien par l'aphorisme suivant : «Savoir, pour prévoir afin de pourvoir.»¹⁶⁹

3.2.4.2 Voir large

Par ailleurs, puisque les bouleversements actuels, particulièrement dans l'ordre du progrès technoscientifique, ne peuvent plus être perçus comme des résultantes de gestes indépendants les uns des autres, il est primordial pour l'individu de ne pas adopter une compréhension linéaire des événements à venir. Aussi il ne suffit plus de se restreindre à l'environnement immédiat d'un geste pour le comprendre. Dorénavant, l'individu est contraint d'envisager un éventail de plus en plus large de répercussions possibles d'une même action sur l'avenir. Telle pourrait être définie cette capacité de *voir large*.

Voir large, de plus, c'est permettre aux hommes d'expériences et de milieux divers de se rencontrer, afin qu'ils puissent ensemble échanger sur leurs compétences respectives. C'est ainsi que, dans l'esprit de Gaston Berger, l'attitude prospective devait développer cette disponibilité de l'esprit qui permet une plus grande ouverture aux autres connaissances. Aussi, toujours selon Berger, la place doit être faite aux colloques, aux rencontres entre gens ayant des formations et des responsabilités différentes. *Voir large* en matière d'environnement, ce n'est donc pas seulement écouter ce que les biologistes ont à dire, mais c'est aussi faire une place aux hommes d'affaires, aux politiciens, aux universitaires, aux économistes, aux historiens, sans oublier les philosophes: bref, faire une place à tous ces gens qui possèdent la préoccupation de comprendre les événements présents.

¹⁶⁹ Gaston BERGER, *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 230

3.2.4.3 Analyser en profondeur

Rendre la personne disponible à envisager des problèmes nouveaux, c'est aussi l'habiliter à analyser les différents facteurs d'influence qui pousseront l'individu vers telle ou telle *avenue* du futur. Ce que Pierre Massé nomme les «(...) *faits porteurs d'avenir* (...)»¹⁷⁰ et que Berger qualifiait de *tendances lourdes*, se retrouvent ainsi au coeur de ce que la prospective doit analyser. C'est donc aussi véritablement à un travail d'analyse et de découverte des causes profondes des transformations qu'invite la prospective.

Ainsi, *analyser en profondeur* consiste pour l'essentiel à remettre en question les certitudes que l'individu entretient à l'égard de son avenir. En effet, étant donné l'accélération des changements, l'homme contemporain ne peut actuellement établir aucune garantie objective quant à l'orientation que prendra l'avenir. Il existe, certes, des *certitudes structurelles* que l'individu possède par rapport à l'avenir. Certitudes qui renvoient en réalité à «(...) des aspects d'un ordre tenu pour certain.»¹⁷¹ Ainsi, par exemple, le travailleur présume qu'il travaillera encore demain, le parent sait bien qu'il ou elle devra encore s'occuper de ses enfants les jours suivants; l'athlète sait aussi que dans quatre ans se tiendront probablement les Olympiques. Néanmoins, toutes ses connaissances peuvent vraisemblablement être démenties par les événements à venir. Or, l'attitude de réflexion prospective ne consiste pas à nier qu'il y ait des *certitudes structurelles*, mais opte plutôt pour une certaine forme de prudence lorsqu'il s'agit d'énoncer des connaissances ou des jugements de cet ordre à l'égard de l'avenir.

L'avenir n'étant pas objectivement certain, il y a donc lieu d'analyser en profondeur les *causes des causes*, ou ce que Paul Valéry nommait aussi «[l]es effets des effets (...)»¹⁷², afin de se faire une image juste des événements qui se produiront demain. Par l'analyse des «(...)

170 Pierre MASSÉ, "Les attitudes envers l'avenir et leur influence sur le présent", Étapes de la prospective, op. cit., p. 338

171 Bertrand de JOUVENEL, op. cit., p. 60

172 Paul VALÉRY, Regards sur le monde actuel, op. cit., p. 24

processus de changement cumulatif que l'on juge suffisamment stable pour prendre le *risque* de l'extrapoler à moyen-long terme»¹⁷³, la prospective cherchera ainsi à explorer les *tendances lourdes* qui influenceront véritablement l'avenir. L'exemple par excellence étant dans ce cas celui des projections démographiques. Celles-ci, en effet, préviennent l'homme d'aujourd'hui que si rien n'est fait maintenant pour ralentir l'explosion démographique, l'avenir sera entaché d'une obligation dramatique, voire sans doute même douloureuse, de diminuer considérablement le taux de natalité dans le monde, le risque étant de voir les ressources alimentaires disponibles sur la planète devenir un jour insuffisantes.

Ainsi, lorsqu'il s'agit d'orienter l'action humaine vers certaines directions plus souhaitables que d'autres, la prospective invite dès maintenant l'être humain à se préoccuper de ce qui arrivera demain afin de mettre immédiatement en place les balises qui permettront d'orienter ses actions dans le présent. Sinon l'homme de demain risque fort d'être dépassé par des situations connues dont l'homme d'aujourd'hui n'avait tout simplement pas l'habitude de questionner les répercussions.

3.2.4.4 Prendre des risques

Par ailleurs, compte tenu qu'un des objectifs de l'attitude prospective est de permettre à l'individu d'adapter son action aux circonstances qui évoluent de plus en plus rapidement, celle-ci trouvera aussi son expression dans le fait de *prendre des risques*. En effet, étant donné la vitesse d'accélération des changements, l'homme contemporain ne peut plus attendre avant d'agir d'obtenir des garanties objectivement certaines à l'égard de ce qui arrivera demain. C'est pourquoi toutes actions qui peuvent avoir des répercussions dans l'avenir comportent dorénavant implicitement un niveau de risques ou d'incertitudes par rapport à ce que l'individu avait au préalable envisagé. L'homme contemporain doit ainsi s'habiliter à affronter des problèmes nouveaux et à réagir rapidement aux situations imprévues.

173 Bernard CAZÈS, "Prospective [soc.]", Encyclopédie philosophique universelle. Les notions philosophiques, Tome 2, Éditions P.U.F., Paris, 1990, p. 2094

Toutefois, bien que l'attitude prospective conduise la personne à *prendre des risques* par rapport à la réalisation de son avenir, Berger insiste sur le fait que ce dernier doit résister à la tentation d'utiliser des modèles quantitatifs ou statistiques qui donneraient à l'individu l'illusion que ses décisions par rapport à l'avenir soient exemptes d'erreurs. C'est pourquoi, selon Berger, il ne saurait être question dans une telle perspective de chiffrer un événement ou une décision, puisque «(...) donner une apparence de certitude à des chiffres par essence incertains, et de glisser, aux yeux d'une opinion mal avertie, de la prospective à la prédiction, (...) serait un grave recul (...)»¹⁷⁴ pour la prospective. Relativement aux décisions que l'individu doit prendre par rapport à son avenir, celui-ci doit alors reconnaître que l'attitude prospective ne peut rien garantir quant à l'avenir, sinon qu'elle habilite l'individu à bien tenir compte de l'avenir.

3.2.4.5 Penser à l'homme

En définitive, de toutes les composantes de la prospective, Berger dira que *penser à l'homme* est sans l'ombre d'un doute l'une des plus importantes et nécessaires. En effet, la prospective n'invite pas seulement à inverser la façon traditionnelle d'aborder l'avenir mais, bien plus, elle milite en faveur que toutes les décisions et toutes les actions qui *engagent* l'avenir de l'humanité soient prises, tout d'abord, en fonction du développement de l'être humain et non en fonction d'intérêts économiques, scientifiques, politiques ou autres.

À la base de la prospective, il y a donc un *humanisme* que Berger reconnaissait comme essentiel à la construction d'un avenir souhaitable. Selon la formule de Berger, penser à l'homme consiste à retourner à l'homme, afin de lui redonner sa pleine valeur en tant que finalité des projets qu'il élabore. En ce sens, lorsque l'attitude prospective invite à *penser à l'homme*, elle oblige l'individu à se demander

¹⁷⁴ Pierre MASSÉ, "Les attitudes envers l'avenir et leur influence sur le présent", *Étapes de la prospective*, op. cit., p. 341

prioritairement en quoi les actions présentes vont véritablement améliorer le sort de l'humanité à venir. C'est pourquoi la prospective ne se contente pas uniquement d'éclairer l'être humain sur les *possibles* à venir, mais elle vise plus spécialement à indiquer que les seules limites acceptables à l'égard de ces *possibles* doivent se définir en fonction du bien-être de l'être humain.

3.2.5 Du désengagement à l'égard de l'avenir

«De tout temps, des esprits supérieurs ont soutenu que, dans les affaires humaines, l'avenir est *objectivement certain*.»¹⁷⁵ D'ailleurs, encore de nos jours, bon nombre de personnes sont obstinément persuadées qu'un avenir existe quelque part ou, à tout le moins, que l'humanité se dirige vers un avenir qui est, soit en partie, soit totalement déterminé à l'avance¹⁷⁶. Nous savons maintenant que cette façon de se représenter l'avenir ne peut correspondre à la réalité, mais surtout que cette conception de l'avenir ne peut aider l'homme contemporain à tenir compte de l'ordre de grandeur et de la vitesse des changements que permet actuellement le progrès technoscientifique.

Par ailleurs, bien que l'avenir soit aussi influencé par le présent, lorsque la personne considère que son avenir est en réalité totalement déterminé par le présent, nous devons reconnaître que cette conception contribue généralement à *hypothéquer l'avenir* vers une certaine direction. Car «(...) ne pas réfléchir à l'avenir c'est, qu'on le veuille ou non, une façon de l'engager, alors que dans le même temps ceux qui ont conscience les premiers des changements sont les mieux placés pour en tirer profit»¹⁷⁷. C'est pourquoi, dans la mesure où nous considérons que la tâche de l'homme n'est pas tant de *deviner* l'avenir, mais plutôt de *décider* de son avenir, il nous est apparu que la façon la plus adéquate pour répondre au besoin accru de prévision doit être initiée par cette *disponibilité de l'esprit* qu'est l'attitude prospective.

175 Bertrand de JOUVENEL, op. cit., p. 68

176 Voir à ce propos le très bon livre d'Étienne KLEIN, *Le temps*, Éditions Flammarion, Collection Dominos, Paris, 1995

177 Michel GODET, op. cit., p. 15

Toutefois, si l'attitude prospective nous souligne la nécessité de construire un avenir souhaitable, à quelle règle, maxime ou principe peut-elle avoir recours afin d'amener l'homme moderne à *désengager* son avenir du présent? Puisque «(...) l'objet de la prospective n'est nullement de prévoir et de calculer des phénomènes indépendants de l'observateur, comme une collision sidérale, mais de déterminer les conditions de toutes actions qui conduisent aux fins souhaitées»¹⁷⁸, la prospective doit donc conduire l'homme contemporain à élaborer des *conditions* qui vont aller dans le sens d'un *désengagement* de l'avenir.

Enfin, si «[l]a prévision au sens classique du terme [n'était] possible que lorsque l'homme, par ses actions passées, a surengagé son avenir à un point tel que seules une ou deux issues lui restent possibles»¹⁷⁹, il est manifeste de nos jours que l'ordre de grandeur des conséquences du progrès technoscientifique ne permet même plus à l'individu d'imaginer le genre d'avenir qui sortira du présent. Aussi, étant aveugle en regard de son avenir, la meilleure façon pour l'homme contemporain de réduire le sentiment d'inquiétude par rapport à la menace de l'avenir serait de convenir d'un principe qui permettrait de «(...) guider nos actions présentes de telle façon que notre avenir ne soit pas compromis de manière irréversible.»¹⁸⁰

Cette règle morale, qui permettrait de légitimer l'attitude prospective comme solution au paradoxe d'un avenir menaçant ne fut cependant pas formulée par Gaston Berger, mais plutôt par Denis de Rougemont. Et elle s'énonce comme suit :

Devant toute innovation technoscientifique, être en mesure de démontrer non seulement à quoi cela sert, mais surtout à quoi cela peut mener dans l'hypothèse d'un succès maximum.¹⁸¹

En adoptant ce principe, nous sommes persuadés que l'attitude de réflexion prospective permettrait alors à l'homme contemporain de pouvoir participer à la construction de son avenir, mais sans en devenir

¹⁷⁸ Denis de ROUGEMONT, op. cit., p. 43

¹⁷⁹ Michel GODET, op. cit., p. 24

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 22

¹⁸¹ Denis de ROUGEMONT, op. cit., p. 43

prisonnier. C'est pourquoi, si la prospective apparaît comme «(...) l'art d'aménager des chemins vers nos fins, et non pas de soumettre nos fins à ce qui fut *possible* jusqu'ici»¹⁸², cette attitude nous porte à croire qu'en conduisant l'homme contemporain à modifier sa représentation de l'avenir, l'attitude prospective lui permettra dès lors de se soustraire au sentiment d'inquiétude à l'égard d'un avenir menaçant, de sorte qu'il sera capable *d'étendre sur son présent l'ombre de l'avenir*.

¹⁸² Denis de ROUGEMONT, op. cit., p. 43

CONCLUSION GÉNÉRALE

L'homme affranchi du temps, c'est
l'homme prospectif.

Jacques de Bourbon-Busset

i. Remarque de conclusion

Dans la mesure où les mécanismes classiques de prévision ne permettent plus à l'homme contemporain d'aborder *l'a-venir* de manière adaptée à la vitesse des bouleversements technoscientifiques, ce dernier est contraint à faire appel à une autre façon de questionner cette dimension temporelle. Simultanément, puisque les actions que l'homme *engage* en fonction de l'avenir dépendent, pour une grande part, de l'image que ce dernier s'en fait, il appert que la façon la plus adéquate de ne pas trop *surengager* son avenir par rapport au présent consisterait à concevoir cet avenir comme un *projet à construire*. C'est pourquoi, dans cette perspective, nous avons ainsi jugé utile de recourir à l'attitude prospective comme élément de solution au paradoxe d'un avenir menaçant.

Ce faisant, parce que l'attitude prospective amène précisément la personne à tenir compte de l'avenir en relation avec l'accélération des changements, cette attitude possède l'avantage de pouvoir introduire dans la réflexion éthique contemporaine une préoccupation de l'avenir qui permettrait à la fois à l'homme contemporain *de faire face* à la menace exercée par les répercussions futures du progrès technoscientifique.

De plus, puisque l'être humain ne peut aucunement compter uniquement sur l'instinct pour se protéger des dangers immédiats ou futurs, nous devons aussi considérer que «(...) nous avons, en tant qu'homme, des responsabilités naturelles qui nous rendent nécessaire une prévoyance étendue dans le temps»¹⁸³. En fait, parce que l'individu se doit de pourvoir au bien-être futur de ses enfants, l'obligation de se *préoccuper de l'avenir*

183 Bertrand de JOUVENEL, *op. cit.*, p. 20

prend dès lors une dimension morale qui dépasse de loin la simple curiosité à l'égard de demain. Par conséquent, l'attitude prospective ne répond donc pas simplement à une obligation morale qui serait contingente à la réalité actuelle du progrès technoscientifique, mais cette attitude relèverait également d'une nécessité morale inhérente à la façon même d'agir de l'être humain. C'est pourquoi, notait Jouvenel, «[n]ous sommes curieux de l'avenir parce que nous avons des soins à donner (*curae*).»¹⁸⁴

Par ailleurs, prenant conscience de l'incidence du progrès technoscientifique sur la façon qu'avait l'éthique traditionnelle de se préoccuper de l'avenir, nous devons également à ce moment reconnaître que «[q]uelque chose comme un changement du rapport de l'homme au temps a eu lieu. Le centre de gravité du sentiment d'existence se déplace [dorénavant] vers le futur et transforme de ce fait aussi le rapport au présent»¹⁸⁵ de telle façon que l'homme contemporain se retrouve obligé de *rechercher une compréhension des événements présents à partir de l'avenir*.

En fait, depuis que l'homme contemporain est incapable de freiner l'explosion du progrès technoscientifique, il nous faut convenir que ce n'est pas en proposant des moyens techniques pour ralentir ou résoudre les problèmes futurs que celui-ci sera en mesure de faire disparaître le sentiment d'inquiétude qui résulte de ces transformations. L'autre alternative qui lui reste alors consiste donc à modifier sa manière de comprendre et d'aborder les difficultés *à-venir* de façon à mieux se préparer pour les prévenir et les affronter (s'il ne peut pas faire autrement).

Ainsi, nous pourrions dire avec Nicolas Grimaldi qu'adopter l'attitude prospective conduit essentiellement l'individu à actualiser le fait que «(...) *l'avenir est la raison d'être du présent*»¹⁸⁶. Et c'est pourquoi, avant que l'avenir de l'humanité ne devienne — peut-être à l'aube du XXI^e siècle — un des enjeux moraux majeurs de la modernité, il

184 Bertrand de JOUVENEL, *op. cit.*, p. 20

185 H.J. MEYER, *Die technisierung der Welt*, Niemeyer, Tübingen, 1961, p. 55, cité par Gilbert HOTTOIS, *Le paradigme bioéthique*, *op. cit.*, p. 84-85

186 Nicolas GRIMALDI, *Le désir et le temps*, Éditions P.U.F., Paris, 1971, p. 18, cité par Michel GODET, *op. cit.*, p. 20

nous est apparu qu'une réflexion approfondie sur le phénomène temporel était devenue nécessaire.

ii. Enjeux et limites de la prospective

Toutefois, bien que la prospective nous semble un moyen d'investiguer l'avenir qui est adaptée à la vitesse des changements, certaines questions importantes méritent d'être prises en considération avant de cautionner entièrement cette attitude. Car «[i]l est des questions à propos desquelles, consciemment ou non, nous aurons choisi à la place de nos descendants, les plaçant dans des situations qu'ils ne pourront guère que subir.»¹⁸⁷

À qui, par exemple, appartient de définir les futuribles souhaitables? Serait-ce aux hommes politiques? Aux chercheurs dans ce domaine? Aux hommes de sciences ou aux économistes? Car, malgré qu'il ne puisse exister véritablement une *science de l'avenir*, la tentation est souvent grande chez certaines personnes de décrire avec force et détail un futur qui irait dans le sens de préoccupations particulières. D'ailleurs, c'est exactement ce que font régulièrement certaines revues scientifiques lorsqu'elles proposent un étalage des transformations les plus marquantes pour les vingt prochaines années, ou encore lorsque la NASA annonce que l'homme pourra habiter dans l'espace vers le milieu de la prochaine décennie. Émises par des *spécialistes* qui s'aventurent à décrire l'an 2000, toutes prévisions de l'avenir ne risquent-elles pas de comporter des prétentions arbitraires à l'égard de ce que sera demain?

D'ailleurs, c'est justement pour échapper à cette critique que Berger rappelait sans cesse que la prospective ne doit en aucune façon être considérée comme une méthode d'analyse fiable. Car, selon lui, seule une attitude adéquate peut protéger l'avenir du présent. Néanmoins, la prospective ne peut non plus se dérober à la difficulté de déterminer au nom de quelles valeurs le probable mérite d'être désigné comme souhaitable.

¹⁸⁷ Étienne KLEIN, *Le temps*, Éditions Flammarion, Collection Dominos, Paris, 1995, p. 89

Ainsi, dans une critique intéressante de la prospective¹⁸⁸, Jean-Marie Domenach souligne justement que l'attitude prospective ne dispense nullement l'individu de circonscrire les motifs qui le conduisent à privilégier tel ou tel avenir. Adopter l'attitude prospective oblige donc l'interlocuteur à bien préciser la dimension axiologique de son discours. De qui, de l'avenir ou du présent, est-il désormais le plus important de se préoccuper en premier? Sur quels principes fonder cette priorité? Doit-il y avoir une hiérarchie entre ces deux termes? Mais encore, dans quelle mesure les personnes qui seront sur Terre dans quelques milliers d'années ont-ils une valeur aux yeux des individus d'aujourd'hui? Et font-ils (encore) partie «(...) de cette entité à la fois proche et indistincte que nous nommons "autrui"?»¹⁸⁹ Mise à part quelques différences culturelles, est-il seulement raisonnable de penser que l'homme de demain sera *grosso modo* notre "semblable"? Sur quoi d'ailleurs nous reposerons-nous pour le qualifier ainsi? Enfin, que devient la "condition humaine" lorsqu'on la projette aussi loin dans l'avenir?

Comme nous pouvons le sentir ces questions sont embarrassantes, car quelle que soit notre imagination, nos spéculations sont certainement à trop courtes vues et sans doute trop désuètes pour donner une image plausible de ce à quoi ressembleront nos très lointains descendants. Aussi, dans ce contexte, une réflexion sur la *nature physique* du temps serait peut-être également souhaitable afin d'élucider la question de savoir si l'avenir possède véritablement une direction qui lui est propre. Et si, reprenant la métaphore d'Étienne Klein, «[I]a flèche du temps n'est-elle pas l'image mobile de l'immobile épée de Damoclès?»¹⁹⁰

Malgré tout, puisque nous croyons avec Gaston Berger que l'attitude prospective mérite d'être considérée, le fait demeure : celle-ci doit être avant tout applicable dans la réalité. Tout le problème de son opérationnalité reste donc encore aujourd'hui à développer. Serait-ce,

188 Jean-Marie DOMENACH, "Note sur le bon usage de l'avenir", *Revue Esprit*, no 346, Février, 1966, p.271-281

189 Étienne KLEIN, op. cit., p. 93

190 *Ibid.*, p. 104

comme le souhaitait Berger, dans une *pédagogie de l'avenir*? Ou bien, comme nous invite à le faire le physicien Étienne Klein, dans la construction d'une nouvelle *éthique de l'avenir*? Une chose est certaine : le temps et l'éthique sont aujourd'hui indissociablement liés.

iii. Épilogue

Que la réflexion éthique contemporaine commence tout juste à se préoccuper de l'avenir est en soi un fait tellement novateur, comparativement aux préoccupations antérieures que l'éthique traditionnelle entretenait à l'égard du phénomène temporel, qu'il n'est guère surprenant de constater le peu de place qu'occupe actuellement la prospective dans le discours éthique.

Pourtant, s'il est une chose que l'attitude prospective met en évidence c'est bien le fait que notre conception de l'avenir ne peut apparaître *innocente* ou sans conséquence pour le présent. Au contraire, tous les discours sur l'avenir qui cherchent à l'interpréter ou à le décrire, façonnent et influencent la façon immédiate d'agir de l'être humain. Aussi, puisque «[p]arler de l'avenir est, dans de nombreux cas, imposer aux autres sa propre manière de le concevoir»¹⁹¹, l'homme contemporain se retrouve alors devant l'obligation morale de développer une façon d'aborder et de discuter de l'avenir qui soit la plus rigoureuse possible. Car, dans le contexte actuel des transformations, l'individu qui ne réfléchit pas au sens ou à la direction de son avenir se retrouve, *ipso facto*, pris en otage par les répercussions à venir du progrès technoscientifique.

Par conséquent, bien que la filiation entre le passé et le présent ait dominé jusqu'à maintenant la façon qu'avait l'individu de résoudre ses problèmes, l'accélération des changements a eu pour effet de rendre insuffisant ce procédé. Cette accélération, d'ailleurs, n'influence plus seulement les difficultés à venir, mais modifie en plus notre représentation du temps. Ainsi, de même que «[l]a mémoire humaine ne

¹⁹¹ Bernard CROUSSE, *op. cit.*, p. 7

retrouve jamais le présent du passé»¹⁹², en prenant conscience que celui qui décide d'ignorer les événements présents, afin de vivre à la manière du passé, ne réalise pourtant qu'un *projet d'avenir*, le propre de l'attitude prospective est de nous faire réaliser à quel point le passé, comme le présent, sont teintés du reflet de l'avenir.

¹⁹² Jean GUITTON, Justification du temps, Éditions P.U.F., Collection Initiation philosophique, Paris, 1961, p. 10

Bibliographie

LIVRES

- ARISTOTE, *Physique*, Éditions Les Belles lettres, Paris, 1926
- BARRETT, W., *The Illusion of Technique*, Anchor, New-York, 1978
- BERGER, Gaston, *L'homme moderne et son éducation*, Éditions P.U.F., Paris, 1962
- *Phénoménologie du temps et prospective*, Éditions P.U.F., Paris, 1963
- *Étape de la prospective*, Éditions P.U.F., Paris, 1967
- BIRNBACHER, Dieter, *La responsabilité envers les générations futures*, Éditions P.U.F., Collection Philosophie morale, Paris, 1994
- BLAIS, Martin, *Une morale de la responsabilité*, Éditions Fides, Montréal, 1984
- DECOUFLÉ, André-Clément, *La prospective*, Éditions P.U.F., Collection Que sais-je?, 2e édition, Paris, 1980
- GINISTY, Bernard, *Conversion spirituelle et engagement prospectif, Essai pour une lecture de Gaston Berger*, Éditions Ouvrière, Collection Points d'appui, Paris, 1966
- GODET, Michel, *Crise de la prévision, essor de la prospective*, Éditions P.U.F., Collection S.U.P., Section L'économiste, Paris, 1977
- GRIMALDI, Nicolas, *Ontologie du temps*, Éditions P.U.F., Collection Question, Paris, 1993
- GUITTON, Jean, *Justification du temps*, Éditions P.U.F., Collection Initiation philosophique, Paris, 1961
- HALÉRY, Daniel, *Essai sur l'accélération de l'histoire*, Éditions Fayard, Paris, 1961

HOTTOIS, Gilbert, *Le paradigme bioéthique*, Éditions E.R.P.I. Science, Bruxelles, 1990

JONAS, Hans, *Le principe responsabilité*, Éditions du Cerf, Collection Passages, Paris, 1991

JOUVENEL, Bertrand de, *L'art de la conjecture*, Éditions Futurible, 2e édition, Paris, 1972

KLEIN, Étienne, *Le temps*, Éditions Flammarion, Collection Dominos, Paris, 1995

LEBEAU, André, *L'espace en héritage*, Éditions du Seuil, Paris, 1986

PUCELLE, Jean, *Le temps*, Éditions P.U.F., Collection Initiation philosophique, Paris, 1959

RAWLS, John, *Théorie de la justice*, Éditions du Seuil, Paris, 1987

ROUGEMONT, Denis de, *Paradoxe de la prospective*, Centre européen de la culture, Genève, 1975

TOFFLER, Alvin, *Le choc du futur*, Éditions Denoël, 1971

VALÉRY, Paul, *Regards sur le monde actuel et autres essais*, Éditions Gallimard N.R.F., Paris, 1945

OUVRAGES

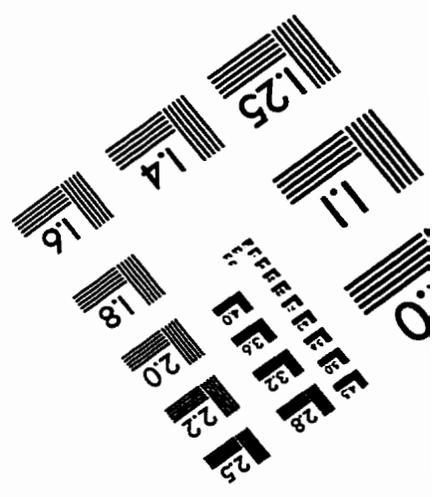
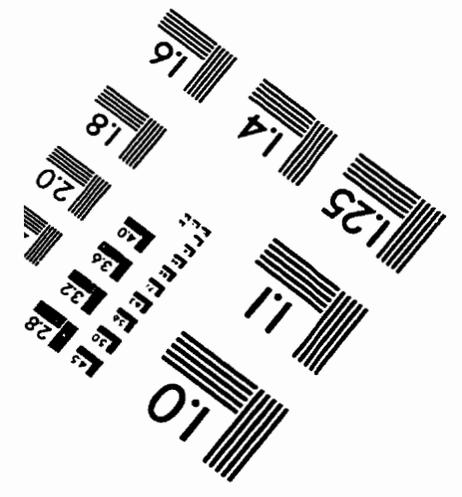
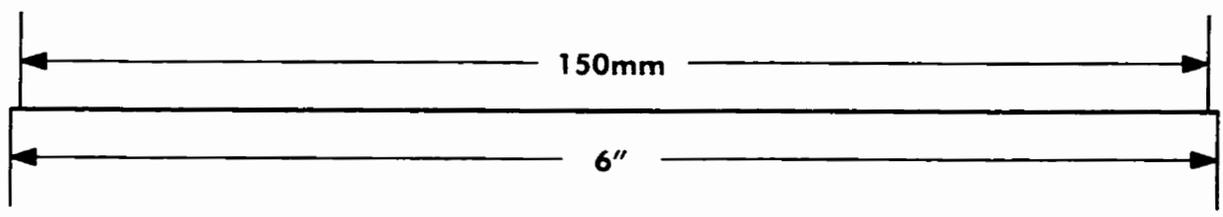
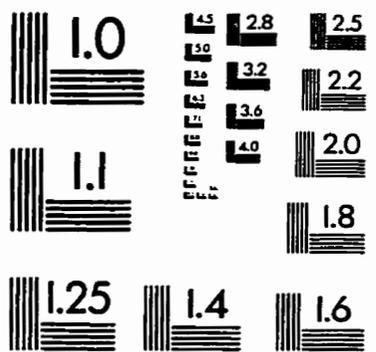
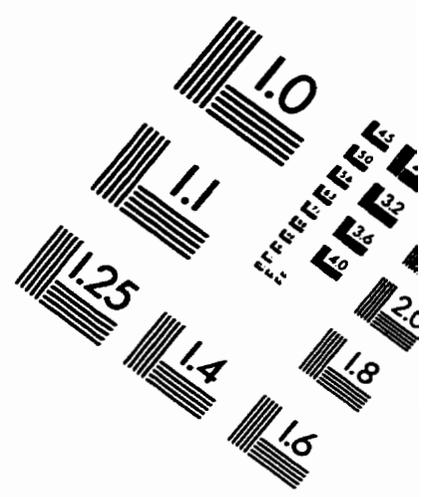
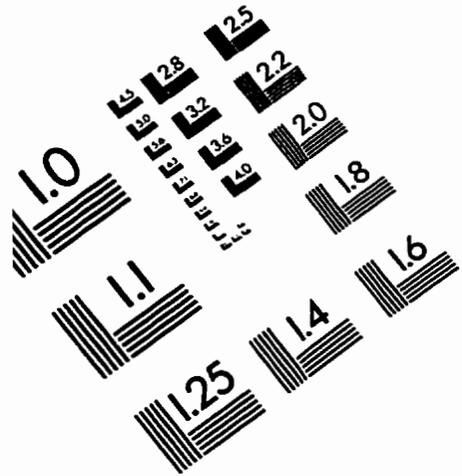
- ALMERAS, Guillaume, "Progrès", *Encyclopédie philosophique universelle, Les notions philosophiques*, Tome 2, Éditions P.U.F., Paris, 1990, p. 2064-2066
- BARREAU, Hervé, "Futur", *Encyclopédie philosophique universelle, Les notions philosophiques*, Tome 2, Éditions P.U.F., Paris, 1990, p. 1038
- BERTAUX, Pierre, "L'avenir", *Phénoménologie du temps et prospective*, Éditions P.U.F., Paris, 1963, p. 211-217
- BOUGAS, Tassos, "Du même à l'autre, pour une philosophie du futur", *Revue de métaphysique et de morale*, volume 88, no 1, 1983, p. 35-51
- BOURBON-BUSSET, Jacques de, "Au rond-point de l'avenir", *Cahier de Prospective*, no 4, Éditions P.U.F., Paris, Novembre, 1959, p. 13-19
- "Réflexion sur l'attitude prospective", *Cahier de Prospective*, no 10, Éditions P.U.F., Paris, Décembre, 1962, p. 5-16
- CAZÈS, Bernard, "Prospective [soc.]", *Encyclopédie philosophique universelle, Les notions philosophiques*, Tome 2, Éditions P.U.F., Paris, 1990, p. 2092-2095
- CROUSSE, Bernard, "Présentation", *Réseaux, Revue interdisciplinaire de philosophie morale et politique*, no 50-51-52, 1986-1987, p. 3-8
- DECOUFLÉ, André-Clément, "Prospective et fin de l'histoire", *Réseaux, Revue interdisciplinaire de philosophie morale et politique*, no 22-23, 1974, p. 39-47
- DOMENACH, Jean-Marie, "Note sur le bon usage de l'avenir", *Revue Esprit*, no 346, Février, 1966, p. 271-281

- FIDEL, Jean-Luc, "Temporalité", *Encyclopédie philosophique universelle, Les notions philosophiques*, Tome 2, Éditions P.U.F., Paris, 1990, p. 2566
- GARAUDY, Roger, "Comment inventer le futur?", *Réseaux, Revue interdisciplinaire de philosophie morale et politique*, no 20-21, 1973, p. 55-70
- HOTTOIS, Gilbert, "Éthique et technique", *Encyclopédie philosophique universelle, L'univers philosophique*, Éditions P.U.F., Paris, 1989, p. 136-144
- "Progrès (— scientifique)", *Encyclopédie philosophique universelle, Les notions philosophiques*, Éditions P.U.F., Paris, 1990, p. 2067
- KLEIN, Gérard, "Prévision, probabilité, prospective", *Réseaux, Revue interdisciplinaire de philosophie morale et politique*, no 51-52, 1986-1987, p.131-146
- LACROZE, René, "Gaston Berger devant le mystère du temps", *Les études philosophiques : Gaston Berger*, no 4, Éditions P.U.F., Paris, Octobre - Décembre, 1961, p. 317-326
- LÉVY, Maurice, "Le progrès scientifique et technique et la condition de l'homme", *Étapes de la prospective*, Éditions P.U.F., Paris, 1967, p. 134-138
- MASSÉ, Pierre, "Les attitudes envers l'avenir et leur influence sur le présent", *Étapes de la prospective*, Éditions P.U.F., Paris, 1967, p. 335-344
- MOROT, Sir Édouard, "Ascèse philosophique et amitié selon Gaston Berger", *Les études philosophiques : Gaston Berger*, no 4, Éditions P.U.F., Paris, Octobre - Décembre, 1961, p. 311-316
- POIRIER, Jean, "Dimension temporelle et conceptualisation du futur dans les sociétés traditionnelles", *Réseaux, Revue interdisciplinaire de philosophie morale et politique*, no 22-23, 1974, p. 83-94

RICOEUR, Paul, "Prévision économique et choix éthique", *Revue Esprit : Prospective et utopie*, Février, no 346, Paris, 1966, p. 178-193

ST-PAUL, Raymond, "Prospective", *Encyclopédie philosophique universelle, Les notions philosophiques*, Tome 2, Éditions P.U.F., Paris, 1990, p. 1333-1336

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (QA-3)



APPLIED IMAGE . Inc
 1653 East Main Street
 Rochester, NY 14609 USA
 Phone: 716/482-0300
 Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved